
LES DENTS DU TIGRE
1
HENRI VERNES
UNE SUPER AVENTURE DE
BO MORANE
-junior
LA COLLECTION JEUNE POUR TOUS LES AGES

HENRI VERNES

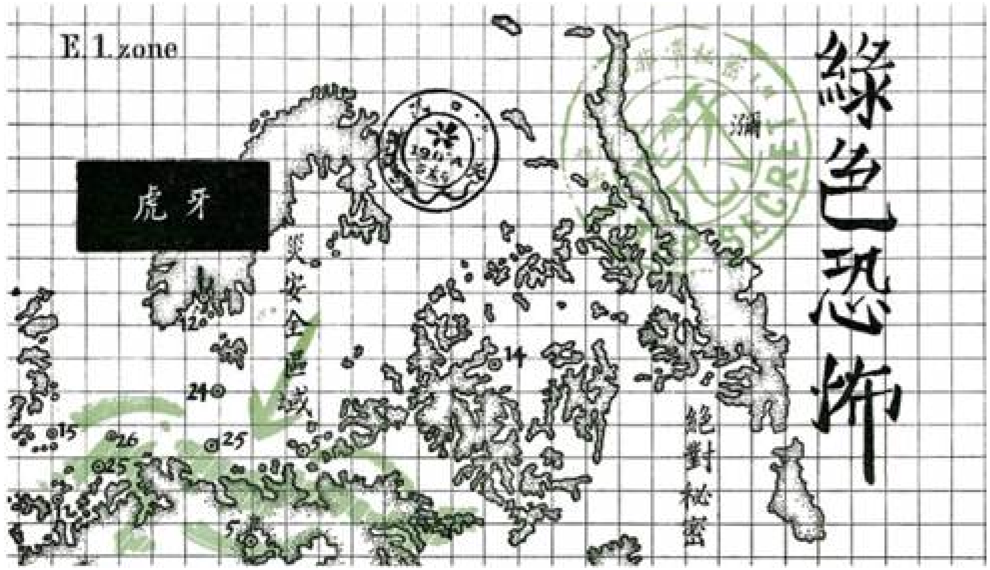
# BOB MORANE

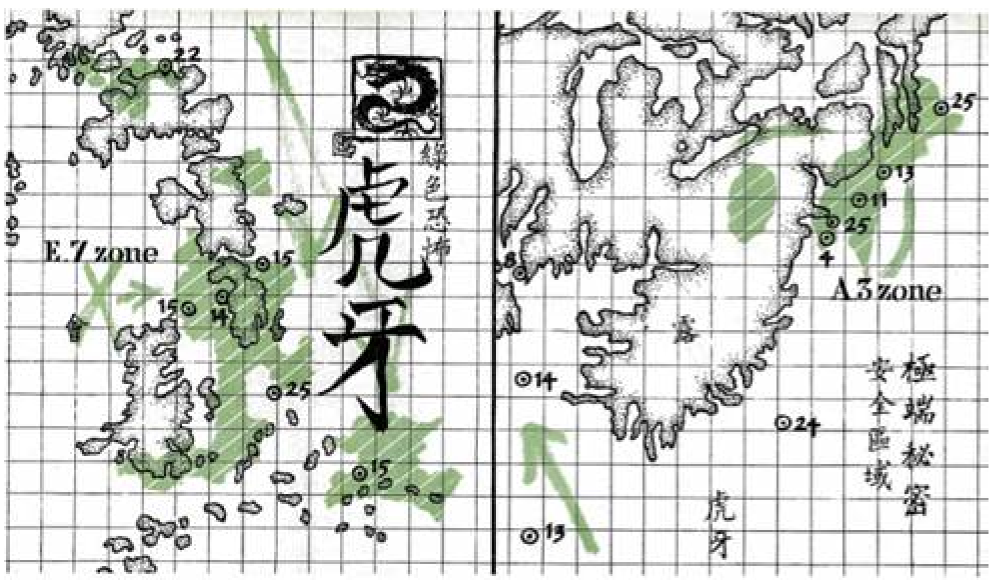
## LES DENTS DU TIGRE 1

### LES CAVERNES D'ACIER



MARABOUT


E. 1. zone
虎牙
安全區域
綠色恐怖
絕對秘密


E.7 zone
綠色恐怖
虎牙
A3 zone
極端秘密
安全區域
虎牙

# Chapitre I

— Où donc avez-vous découvert cela, Frank ?

Le personnage qui venait de poser cette question était un petit vieillard à la barbiche de chèvre et aux lunettes cerclées d'acier. Il eut cependant été difficile de préciser son âge, car son visage demeurait rose et sans rides, comme celui d'un enfant et, derrière les verres épais des lunettes, ses petits yeux vifs brillaient d'une étonnante jeunesse. Il s'adressait à un homme jeune, de haute taille, large d'épaules et dont les traits, couronnés de cheveux bruns soigneusement ordonnés, respiraient la franchise. Auprès d'eux se tenaient deux autres hommes : un géant roux à la carrure impressionnante, aux mains larges comme des roues de brouette ; et un grand diable tout en nerfs et en muscles, au visage osseux et à la chevelure noire coupée en brosse.

Ces personnages formaient un fameux quatuor puisque le premier d'entre eux n'était autre que le professeur Aristide Clairembart, rendu célèbre dans les milieux scientifiques par ses sensationnelles découvertes archéologiques ; le second s'appelait Frank Reeves, était Américain, milliardaire et, bien que ne connaissant pas l'étendue de sa fortune, était en outre le plus délicieux et le plus brave des hommes ; le colosse aux cheveux roux, lui, se nommait Bill Ballantine, était Écossais et fort comme un buffle ; quant à l'homme aux cheveux en brosse, c'était le fameux commandant Morane en personne – Bob pour les intimes – le plus enragé redresseur de torts et chercheur de plaies et de bosses que la terre ait porté depuis les poétiques et légendaires Chevaliers de la Table Ronde. Pour achever, il nous faut dire qu'une amitié indestructible, cimentée par des aventures communes au cours desquelles ils avaient appris à se connaître et à s'estimer toujours davantage, unissait les quatre hommes.

Ce jour-là, le professeur Clairembart, Frank Reeves, Bill Ballantine et Bob Morane s'étaient réunis dans l'appartement de ce dernier, quai Voltaire, à Paris, à l'occasion du passage en France de l'Américain, retour d'un voyage en Extrême-Orient.

La question du professeur Clairembart – « Où donc avez-vous découvert cela, Frank » – concernait un vase de bronze, fort vieux, haut d'une centaine de centimètres et dont le col se terminait par une tête de cobra au capuchon déployé.

— Je l'ai acheté à votre intention chez un antiquaire de Srinagar, professeur, expliqua Reeves. L'antiquaire en question m'a certifié qu'il était fort ancien. En outre, il y a quelque chose à l'intérieur…

Bob Morane avait saisi le vase, pour se mettre à le secouer doucement. Cela rendit un bruit feutré, ténu.

— On dirait qu'il y a un papier ou quelque chose dans ce genre là-dedans, remarqua Bob. Mais je ne vois pas très bien comment on l'y aurait fait entrer. Ce vase m'a l'air aussi clos qu'un œuf…

Retournant ledit vase, il constata que le fond en avait été rapporté et soigneusement soudé.

— La soudure me parait fort vieille, remarqua encore Morane, et le papier qui se trouve à l'intérieur, s'il s'agit bien d'un papier, doit y être depuis pas mal de temps…

— Un papier, fit Bill Ballantine d'une voix rêveuse. Peut-être s'agit-il du secret de quelque fabuleux trésor.

Morane sourit.

— Voilà ton tempérament d'Écossais qui reprend le dessus, Bill. Il te suffit d'entendre parler d'un papier enfermé à l'intérieur d'un vase scellé et, aussitôt, te voilà parti à la conquête de mirifiques golcondes…

Le professeur Clairembart avait pris le vase à tête de cobra des mains de Bob Morane, pour l'étudier avec attention.

— Travail tibétain, finit-il par déclarer. Sans doute du XIV$^{e}$ siècle. La soudure paraît dater de la même époque, ou être légèrement postérieure.

À son tour, il agita le vase, puis approuva légèrement du chef.

— Vous avez raison, Bob, il semble qu'il y ait un papier, ou plutôt un parchemin, enfermé à l'intérieur…

Frank Reeves s'effara.

— Vous venez d'affirmer, professeur, que la soudure datait sans doute elle aussi, comme le vase, du XIVe siècle. Dans ce cas, le papier en question y serait enfermé depuis…

— Six ou sept cents ans, oui, compléta l'archéologue. C'est pourquoi je crois qu'il s'agit plutôt d'un parchemin…

Les quatre hommes demeurèrent silencieux, à contempler le vase à tête de cobra, que Clairembart avait redéposé sur la table. Une même pensée leur était venue. Morane la formula.

— Eh bien, fit-il, tout ce qui nous reste à faire c'est ouvrir ce vase, pour voir ce qu'il a exactement dans le ventre… Je dois avoir un petit foret et une petite scie à métaux dans mon matériel de bricoleur…

*

* *

Calmant leur impatience, le professeur Clairembart, Frank Reeves et Bill Ballantine écoutaient le crissement de la scie découpant le fond du vase, suivant le tracé de la soudure, tandis qu'une impalpable poussière de cuivre tombait sur la table.

Bob Morane travaillait avec précaution, afin de ne pas risquer d'endommager le document – si document il y avait – se trouvant à l'intérieur du vase. Finalement, le fond du récipient se détacha et un morceau de parchemin roulé en tomba. Bob s'en saisit et le déroula doucement, pour se rendre compte qu'il était couvert de caractères tracés à l'aide d'une encre indélébile – probablement de l'encre de Chine – et qu'il lui était impossible de déchiffrer. Il tendit le parchemin au professeur Clairembart en disant :

— Je n'y comprends rien, professeur. Pourtant, cela me semble être du tibétain…

Le vieux savant jeta un coup d'œil au document et approuva presque aussitôt :

— Vous ne vous trompez pas, Bob. C'est là du tibétain ancien…

— Et vous y comprenez quelque chose vous, professeur ? interrogea Ballantine.

Le géant avait posé cette question par simple acquis de conscience, car il n'ignorait pas qu'Aristide Clairembart était capable de déchiffrer la presque totalité des langues anciennes et modernes.

L'archéologue fit un signe de tête affirmatif.

— Cela me paraît aussi clair que si c'était du français. Laissez-moi vous lire ce qui est écrit là…

D'une voix lente, posée d'abord mais qui devait devenir de plus en plus tremblante au fur et à mesure que la lecture avançait, Clairembart lut :

*Moi, Lobsang Rabang, moine au saint monastère de Leh, ai quitté, en cette année de l'Étoile de Fer, la Cité du Bouddha Vivant pour me diriger vers l'endroit sacré où le soleil se lève. À travers les plateaux de pierres sèches et de glace, j'atteignis la montagne en forme de Tigre Couché, puis les Trois Pics à Profils d'Aigles pour traverser ensuite le glacier dessinant une hydre. Me dirigeant toujours vers l'endroit où le soleil se lève, je franchis une ligne de collines faisant songer à une longue mâchoire mordant le ciel. Au-delà, dessinant grossièrement la forme d'une étoile à cinq branches, s'étendait le plateau glacé de Leng où, au profond d'obscures cavernes habitées par des géants, je pus contempler la cité souterraine des derniers Uighurs. Leng la ville morte. Leng la Ville-aux-Cent-Mille-Fantômes. Pour ceux qui venant après moi, voudraient s'y rendre à leur tour, j'ai dressé cette carte. Mais que le Gautama les protège du froid et de la peur…*

La carte en question se révélait n'être qu'un plan grossier tracé sous le texte et portant quelques indications, de lieux et d'orientation sans doute, rédigées également en tibétain.

Clairembart ne devait cependant jeter qu'un regard distrait à ce plan. Une lueur d'émerveillement s'était allumée dans ses prunelles et il s'était mis à murmurer, presque avec ferveur :

— Leng, la dernière cité des Uighurs !… Serais-je enfin sur la voie qui me permettra de découvrir les vestiges de l'empire de Mu ?…

Durant de longues secondes, le professeur Clairembart continua à prononcer des paroles sans suite, où les noms de Leng, Uighurs, Mu émergeaient comme des rocs dans un courant mal endigué. Ce fut Frank Reeves qui, le premier, interrompit le vieux savant dans son soliloque.

— Que voulez-vous dire exactement avec votre « empire de Mu », professeur ? Ce n'est pas la première fois que nous entendons ces mots prononcés par vous. Si vous nous expliquiez un peu…

L'archéologue sursauta, comme s'il venait d'être arraché brusquement à un rêve. Il posa le parchemin devant lui sur la table et sourit.

— Vous expliquer ? dit-il. Ce serait devoir vous raconter toute l'histoire de l'Empire de Mu et du continent légendaire auquel on a donné le même nom. Une bien longue histoire…

— Qu'importe ! fit Morane. Nous avons eu de la patience. En outre, professeur, vous n'ignorez pas que Frank, Bill et moi aimons justement les belles histoires… Nous vous écoutons donc…

Aristide Clairembart haussa les épaules en signe d'impuissance, lissa des doigts sa barbiche, assura ses lunettes sur son nez rose de bébé pris de vitesse par le temps, et déclara :

— Ce sera comme vous le désirez, mes amis. Et, surtout, ne vous avisez pas de m'interrompre pour marquer votre incrédulité. L'Empire de Mu est un de mes dadas, et je suis justement très chatouilleux en ce qui concerne mes dadas. Un mot de travers, et je me tais…

Bill Ballantine rassura le savant.

— Ne craignez rien, professeur. Quoi que vous puissiez dire, nous nous abstiendrons de toute remarque intempestive. En un mot, nous serons des auditeurs modèles…

# Chapitre II

— Vers 1868, commença le professeur Clairembart, un certain colonel James Churchward découvrit, dans un Temple-collège, aux Indes, un bas-relief couvert de signes mystérieux. Le Grand-Prêtre du temple le surprit à étudier ces signes et, étant lui-même passionné d'archéologie et d'écritures anciennes, il aida Churchward dans son travail de déchiffrage. Les deux hommes, durant deux ans, étudièrent ensemble les caractères mystérieux du bas-relief. Selon le Grand-Prêtre, ces caractères exprimaient la langue originelle de l'humanité, langue comprise seulement par deux autres initiés hindous, car les inscriptions possédaient un sens caché que leur avaient donné les Naacals, religieux venus jadis de la Terre-Mère pour enseigner les écritures sacrées.

« Le Grand-Prêtre révéla également à Churchward l'existence de tablettes très anciennes dans les archives secrètes du temple. D'après lui, ces tablettes avaient été gravées par les Naacals, soit à Burma, soit dans la Terre-Mère disparue, appelée Mu. La curiosité de Churchward étant éveillée, il finit par convaincre le Grand-Prêtre de lui montrer deux de ces tablettes, qu'il examina avec intérêt. Elles étaient en argile séchée au soleil et extrêmement friables. Churchward les nettoya avec soin et se mit au travail pour déchiffrer les caractères qui étaient ceux de la langue étudiée déjà sur le bas-relief. Le hasard servit Churchward car les précieuses tablettes d'argile révélaient des faits d'une telle importance que le Grand-Prêtre et l'Anglais comprirent être en présence d'inscriptions originales de Mu. Le récit cependant était interrompu brusquement à l'endroit le plus intéressant, c'est à dire à la fin de la deuxième tablette. Le Grand-Prêtre lui-même ne put modérer son désir d'en savoir davantage.

« — Nous ne pouvons en rester là, mon fils, dit-il. J'apporterai demain les autres tablettes.

« — Là-dessus, des mois d'étude intense furent employés par les deux hommes à la traduction du texte des tablettes. Mais la

récompense était proportionnelle à l'effort, car les inscriptions racontaient en détail la création de la Terre et de l'Homme, et l'endroit où ce dernier avait paru au commencement des âges. Enthousiasmé par sa découverte, Churchward ne pouvait évidemment s'en tenir là. Il décida de partir à la recherche d'autres tablettes qui, selon le Grand-Prêtre, auraient été conservées en d'autres temples. En vain cependant l'Anglais parcourut-il l'Inde toute entière. Partout il recevait la même réponse :

« — Nous n'avons jamais eu les tablettes dont vous parlez.

« Ces échecs déconcertèrent un peu le chercheur. Il avait cependant obtenu déjà de si remarquables résultats qu'il se décida d'étudier toutes les langues mortes et de les comparer avec celle de la Terre-Mère. Il crut pouvoir conclure de cette façon que les civilisations grecques, chaldéennes, babyloniennes, perses, égyptiennes, hindoues et chinoises avaient toutes été précédées par la civilisation de Mu. Continuant ses investigations, il en déduit que ce continent disparu s'était étendu d'un point au nord d'Hawaï jusqu'à un point situé au sud de l'île de Pâques, pour constituer sans aucun doute l'habitat originel de l'humanité. Dans cette belle contrée avait vécu un peuple qui avait colonisé toute la terre. Elle devait avoir été rayée de la carte du monde par de terrifiants séismes, suivis d'une submersion, voilà douze mille ans de cela, pour disparaître dans un tourbillon de feu et d'eau.

« Churchward apprit aussi l'histoire réelle de l'humanité primitive. Il suivit cette histoire depuis Mu, où l'homme serait apparu tout d'abord, jusqu'à l'Inde où s'établirent les premiers colonisateurs du continent perdu, de l'Inde en Égypte, de l'Égypte aux temples du Sinaï.

« Cependant Churchward ne devait pas s'en tenir là. Il possédait la quasi-certitude de l'existence passée d'un continent situé en plein Océan Pacifique. Il lui fallait maintenant rechercher les preuves de cette existence, quitte à y consacrer toute sa vie. C'est ce qu'il fit. En 1880, il quitta les Indes pour le Pacifique Sud, où il commença son enquête sur Mu. Il revint ensuite sur ses pas, voyagea au Tibet et dans toute l'Asie centrale, passa en Sibérie, explora la vallée de la Léna, l'île des Ossements et l'Oural. Il gagna alors l'Égypte, repartit pour l'Australie, visita la Nouvelle-Zélande, erra à travers la Polynésie et termina son aventureux périple aux États-Unis et au Yucatan.

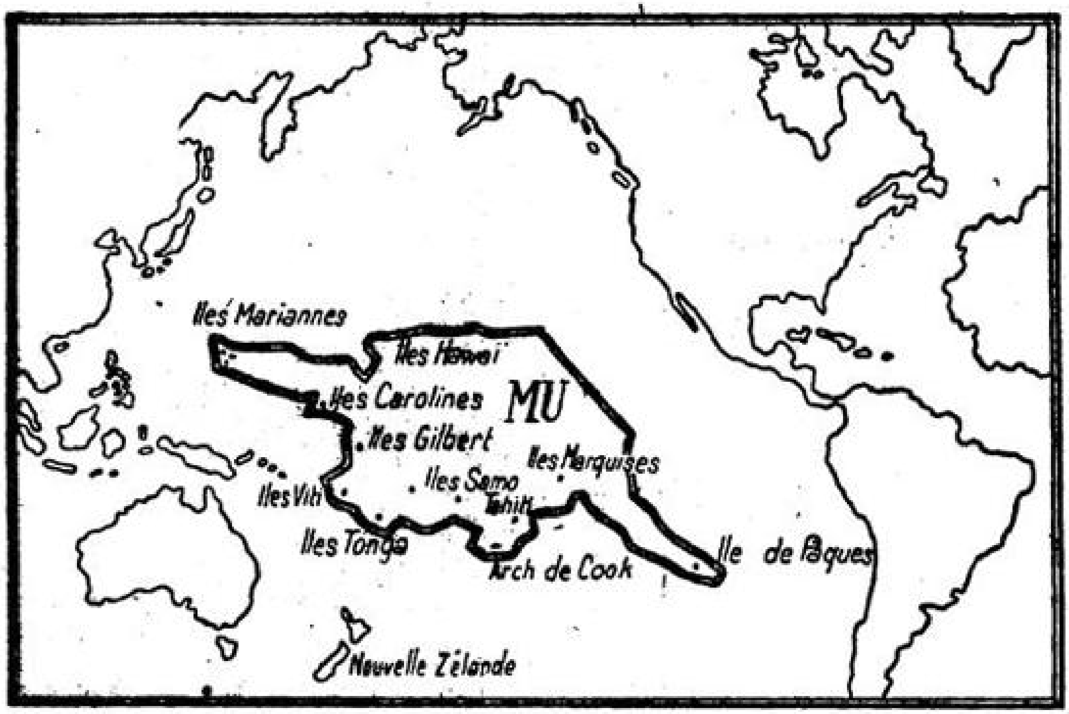
« Au cours de ces multiples voyages, Churchward put, affirme-t-il, découvrir de nombreux indices tendant à prouver l'existence d'une grande civilisation du Pacifique, détruite par un soudain cataclysme. Il ne devait cependant pas réussir à trouver un document quelconque, un écrit corroborant les affirmations contenues dans les tablettes hindoues. Pourtant, bien des années après sa découverte originale, il devait tomber sur le récit d'un géologue, William Niven, qui au cours de fouilles faites au Mexique, avait découvert lui aussi d'étranges tablettes.

« Depuis la conquête espagnole, devait déclarer Niven, la vallée de Mexico a été un véritable paradis pour le chercheur de trésors archéologiques. Nombre de ces découvertes, y compris le « calendrier de pierre », le monolithe de Tizec et les tablettes gravées d'Azcopotzalco avec ses mystérieuses inscriptions sont sans égales au monde. En 1910 donc, rentrant à Mexico après un long voyage dans l'intérieur, Niven commença à recevoir la visite d'Indiens venant lui proposer l'achat de figurines de terre cuite et d'autres objets. Le géologue offrit à un de ces Indiens une somme de cinq pesos s'il consentait à lui révéler le véritable endroit où il avait trouvé les *idolitos* qu'il vendait. L'Indien accepta la proposition de Niven. Ce ne fut cependant qu'en 1921, au cours de fouilles à Santiago Almizoctla, que Niven devait tomber sur la première de ces tablettes aujourd'hui fameuses, à une profondeur de quatre mètres de la surface du sol. Cette découverte fut à la fois si singulière et attachante que le chercheur fut aussitôt saisi, tout comme Churchward jadis, d'un immense désir d'en trouver davantage si cela se révélait possible. Dans ce but, il procéda à une exploration systématique de toutes les fosses d'argile, de sable et des carrières se trouvant dans une étendue de vingt milles carré. Ces travaux furent amplement récompensés, puisqu'en décembre 1923, il avait mis à jour neuf cent soixante-quinze de ces tablettes. Plusieurs d'entre-elles, parmi les plus intéressantes, furent trouvées à Almizoctla, au-dessous et autour d'un autel revêtu d'une esquisse peinte en rouge et jaune. En 1924, le docteur Morlet de l'Institut Carnegie, déclara que les symboles étranges figurant sur les tablettes ne ressemblaient à rien en ce qu'on avait vu, jusqu'à ce jour, à Mexico ou ailleurs.

« Enflammé par la découverte de Niven, Churchward se mit en rapport avec ce dernier et, après l’avoir rencontré, il se déclara capable de déchiffrer les tablettes mexicaines, en raison de la ressemblance de leurs caractères avec ceux des tablettes hindoues. Déjà Churchward avait réussi, affirmait-il, à déchiffrer le codex Cortésianus et le manuscrit Troano, deux textes mayas, dont le secret avait jusqu’alors échappé à tous les experts. De l’ensemble de ces traductions, Churchward déclara pouvoir reconstituer l’histoire et la géographie de Mu, première terre de l’homme.

« Toujours selon Churchward, Mu aurait occupé une portion de l’actuel océan Pacifique délimitée au nord-ouest par les îles Mariannes, au nord par Midway, au nord-est par les îles Hawaï, au sud-est par les Marquises avec une avancée en forme de presqu’île jusqu’à l’île de Pâques, au sud-est par les Touamotous, au sud par l’archipel de Cook et les îles Fidji et par les îles Gilbert et les Carolines à l’ouest. Avouant ne pouvoir délimiter avec précision les rivages du continent perdu, Churchward tenta cependant, en réunissant les différents repaires cités, d’en donner une image approximative. Sa carte générale de Mu est celle d’une grande île, vaste à peu près comme l’Amérique du Sud et dont la forme rappelle par ses grandes lignes celle de l’actuelle Nouvelle-Guinée.

« En réalité Mu se serait divisée en trois terres distinctes, séparées par des bras de mer ou peut-être par des canaux, vastes plaines légèrement ondulées et coupées par des collines. Le continent des premiers hommes était une belle contrée tropicale, longue de huit mille kilomètres et large de cinq, aux forêts peuplées de mastodontes et d’éléphants et dont la population évaluée à 64 000 000 d’âmes aurait été divisée en dix tribus ou nations centralisées sous un gouvernement commun.




Emplacement supposé du continent Mu, d'après Churchward.

« À l'origine, écrit Churchward, Mu s'était donné un Roi et avait ajouté à son nom le préfixe « Ra ». Ce roi devint alors le chef hiératique sous le nom de « Ra-Mu » et le territoire reçut le nom d'Empire du Soleil. Toute la nation était hautement civilisée. La race blanche y dominait, et ses représentants avaient des yeux et des cheveux noirs, le teint olivâtre. On comptait sept grandes cités principales, généralement situées à l'embouchure des fleuves et des rivières.

« Les habitants de Mu étaient de grands navigateurs qui couraient inlassablement le monde et colonisaient sans cesse. C'étaient aussi de grands architectes, dresseurs de monolithes, bâtisseurs de temples et constructeurs de palais. Les temples de pierres taillées appelés « temples transparents », n'avaient pas de toit afin de permettre aux rayons de Ra, le Soleil, de tomber sur la tête des fidèles. Dans les derniers siècles de son existence, Mu avait atteint un luxe exorbitant.

« De cette grande île de Mu, sa civilisation rayonnait de loin, jusqu'aux colonies les plus reculées, situées au delà des mers. La plus importante de ces colonies était celle des Uighurs qui, il y a environ dix-sept mille ans auraient régné sur toute l'Asie et l'Europe du sud où ils auraient donné naissance aux races aryennes. Toujours selon Churchward ce seraient les restes de la cité des Uighurs que l'on

aurait retrouvé au sud de la Sibérie. Cela semblerait d'ailleurs prouvé par la découverte du professeur Kosloff qui, dans le désert de Gobi, à cinquante pieds sous les ruines de Khara-Khota, là où Churchward situait la capitale des Uighurs, trouva dans une tombe une peinture datant, estime-t-on, de seize à dix-huit mille ans avant notre ère. Cette peinture représentait une Reine et son époux, tous deux portant les emblèmes de Mu : un M et un tau dans un cercle traversé verticalement par un diamètre.

« Cet empire puissant de Mu étendant son influence tant à l'est qu'à l'ouest de son territoire devait, au comble de son apogée, être secoué par de terribles cataclysmes survenus à plusieurs siècles d'intervalle. Le premier de ces cataclysmes ne fit que détruire les villes et une partie des côtes de la grande île mais le second fit s'effondrer le continent tout entier dans les flots. Deux énormes vagues déferlèrent et recouvrirent tout, hommes, temples et palais. Seuls, un certain nombre de sommets continuèrent à émerger, constituant l'actuelle Polynésie.

« Un manuscrit découvert dans un vieux temple bouddhiste de Lhassa au Tibet, raconterait l'agonie de Mu de la façon suivante :

« Quand l'étoile de Baal tomba sur le lieu où il n'y a plus aujourd'hui que le ciel et la mer, les Sept Cités avec leurs portes dorées et leurs temples transparents tremblèrent, et voici qu'un flot de feu et de fumée jaillit des palais, des cris d'agonie remplirent l'air. La multitude pensa trouver refuge dans les temples et citadelles et le Sage et hiératique « Ra-Mu » se leva et leur dit :

« — Ne vous avais-je pas prédit tout ceci ?

« Et les hommes et les femmes avec leurs pierres précieuses et leurs vêtements éclatants se lamentaient.

« — Mu, sauvez-nous !

« Et Mu répondait :

« — Vous mourrez tous ensemble, avec vos serviteurs et vos richesses et, de vos cendres, de nouveaux hommes naîtront. S'ils oublient qu'ils sont supérieurs non à cause de ce qu'ils accumulent mais à cause de ce qu'ils rejettent, la même chose leur arrivera.

« Les flammes et la fumée étranglaient les paroles de Mu et les habitants furent balayés par deux énormes vagues et engloutis dans les profondeurs.

« Considéré comme tel, continua le professeur Clairembart, le continent Mu me parait bien être l'invention de quelque rêveur à l'esprit trop fertile. Cependant, il nous apparaît tout autre en regard des faits. En effet, en étudiant géographiquement et géologiquement toute la zone de l'océan Pacifique, les savants spécialisés, dont je suis, tendent de plus en plus à accréditer l'existence passée d'un continent dont les îles de Polynésie et de Micronésie seraient les sommets non-immergés. Dans un passé lointain, ce continent, à la suite d'un séisme, se serait disloqué. Les eaux de l'océan se seraient engouffrées dans de gigantesques crevasses atteignant ainsi la matière ignée du centre de la Terre. Pour évacuer cette vapeur d'eau menaçant de faire éclater le globe, les volcans qui, par centaines, forment la chaîne volcanique du Pacifique, se seraient alors formés au Japon, aux îles Hawaï, aux États-Unis, au Mexique, au Pérou, en Polynésie…

« À l'exemple de Churchward, on se demande même, devant les vestiges découverts un peu partout sur les îles du Pacifique, si ce continent disparu n'aurait pas été habité par un peuple civilisé, ayant édifié des constructions durables.

« Dans l'île Tonga-Tabu, par exemple, il existe une arche de pierre de cent soixante-dix tonnes, dont les indigènes ne connaissent pas l'origine. Aucun des matériaux ayant servi à sa construction ne se retrouve dans l'île et il faut supposer qu'ils furent amenés d'ailleurs. D'où ? Comment ? Par qui ? Autant de questions qui demeurent sans réponse.

« Aux îles Carolines, et notamment à Panapee, furent découvertes des ruines immenses, avec de grands temples, des canaux souterrains et des terrassements, le tout édifié en pierre basaltique. Là non plus, les indigènes ne possèdent aucune tradition permettant de remonter à l'origine de ces travaux cyclopéens. Selon Churchward, il s'agirait des vestiges d'une des sept cités de Mu.

« Et la liste continue, fort longue : muraille de pierre de l'île de Lele ; pyramides des îles Kingsmill ; plate-forme de pierre rouge de l'île Navigator ; colonnes en forme de cônes tronqués aux Mariannes et qui, selon Larin Tarr Gill qui les a étudiées, auraient été disloquées par un tremblement de terre ; grandes ruines d'origine inconnue à Kukii aux Hawaï. Selon une tradition indigène les îles Kusaï, le peuple

ayant précédé les actuels habitants de l'archipel auraient été fort puissants, possédant de grands vaisseaux qui sillonnaient les mers lointaines.

« En 1937, les frères Bruce et Sheridan Fanestock, de retour à New-York après une expédition de deux ans dans les îles du Pacifique, déclarèrent avoir découvert dans l'île de Vanna-Levu, du groupe des Fidji, un monolithe de quarante tonnes, couvert de caractères inconnus et constituant un véritable mystère archéologique. Étant donné l'état actuel d'inculture des insulaires des mers du Sud, écrivirent les deux frères, on ne s'explique pas le degré d'habileté avec lequel ce monolithe a été gravé. Ce monolithe serait le témoin d'une civilisation disparue ou encore d'un continent englouti, connu légendairement sous le nom de Mu.

« On ne manqua pas non plus, et Churchward le premier, de ranger l'île de Pâques parmi les vestiges du continent disparu. Elle semblait d'ailleurs avec ses statues gigantesques, ses murs cyclopéens, ses tablettes de bois gravées, avoir été conçue expressément dans ce but. Churchward affirme que les statues, dans l'état où les trouvèrent les nouveaux habitants de l'île, attendaient d'être acheminées vers un autre endroit de Mu, où elles devaient servir à garnir les places publiques et les temples, lorsque le grand cataclysme abîma le reste du continent sous les flots. Cette théorie ne parut cependant pas valable aux experts car, les statues étant disposées en général le long du rivage de l'île, il serait pour le moins étrange que les eaux, dans leur montée, se soient justement arrêtées à cette limite. D'autre part les ossements, découverts dans les caveaux sous les statues, prouvent bien que celles-ci servaient de monuments funéraires et étaient destinées à demeurer à l'endroit où elles se trouvent actuellement.

« Si les preuves formelles manquent, il existe cependant de fortes présomptions en faveur de l'existence d'un continent du Pacifique ayant porté jadis une civilisation florissante. Il reste à savoir jusqu'où le récit de Churchward peut être retenu. Selon l'opinion générale, Churchward ayant, au cours de ses voyages, réuni un certain nombre d'indices, il en conçut par la suite la fable des tablettes d'argile, donnant ainsi corps à ce continent du Pacifique, qu'il nomma Mu, le graphique M servant dans toutes les langues, ou presque, à désigner

la mer et, de là, la mère, origine de la vie. Mu devint ainsi la Terre-Mère.

« La découverte des tablettes d'argile par Churchward qui, selon lui, avait eu lieu vers 1868, pouvant être mise en doute, il est cependant étonnant que, bien des années plus tard, on devait découvrir, aux Indes également, des sceaux d'albâtre, tendant eux aussi à prouver l'existence d'une grande civilisation du Pacifique. Les caractères de ces sceaux, comparés à ceux des bois gravés de l'île de Pâques, devaient en effet établir une parenté très étroite entre les deux écritures. Cette parenté met en évidence l'existence passée d'un point de relais. Ce point de relais pourrait être le continent du Pacifique, « Terre de Mu », pour reprendre l'appellation de Churchward.

*

* *

Comme l'avait promis Bill Ballantine, aucun des trois auditeurs n'avait interrompu l'archéologue. Mieux, aucun d'eux n'avait même songé à l'interrompre.

— Et vous, professeur, interrogea Frank Reeves quand le vieux savant eut fini de parler, croyez-vous aussi à ce défunt empire de Mu ?

Clairembart dodelina doucement de la tête.

— Pour être franc, répondit-il, j'ai longtemps cru, comme beaucoup d'autres, que Mu relevait de la plus haute fantaisie. Pourtant, au hasard de mes voyages, je relevai assez d'indices, voire de preuves, pour changer d'avis et finir par croire, moi aussi, à l'existence passée de cet énigmatique continent. Bien entendu, je n'eus plus alors qu'une pensée : découvrir les vestiges, sinon d'une des sept cités englouties de Mu, du moins d'une de ses colonies, comme celle des Uighurs. Voilà dix ans, à Lhassa, je crus triompher quand un vieux prêtre bouddhiste, frappé de décrépitude, me déclara avoir lu jadis, sur de vieux manuscrits, que ces Uighurs avaient gagné un plateau gelé de l'Asie centrale, sous lequel ils avaient édifié une cité souterraine, à laquelle ils avaient donné le nom de Leng. Je tentai d'en savoir davantage, par exemple l'endroit où se trouvaient les vieux manuscrits en question mais, comme je vous l'ai dit, le vieux lama était frappé de

décrépitude et, en dépit de tous mes efforts, je ne pus en tirer rien d’autre…

Pendant un instant, Aristide Clairembart s’interrompit puis, du bout des doigts, il toucha le parchemin roulé, posé devant lui sur la table.

— Et à présent, continua-t-il, les réponses à toutes ces questions se trouvent là, à ma portée…

Bob Morane jugea utile d’intervenir.

— Ne croyez-vous pas que vous vous emballez un peu vite, professeur ? Ce parchemin pourrait être l’œuvre d’un mauvais plaisant…

Mais l’archéologue ne paraissait pas de cet avis.

— Un mauvais plaisant ? Non, Bob. Je puis reconnaître au premier coup d’œil si un document est ancien ou non, et celui-ci l’est. Qui, voilà sept cents ans, aurait eu un intérêt quelconque à monter de toutes pièces une telle affaire ? Et dans quel but ? Pour duper les archéologues ? Je vous rappelle que l’archéologie est une science relativement jeune, puisqu’elle date à peine de deux siècles.

— Et si ce Lobsang Rabang avait écrit ce document dans le seul but de jouer un tour pendable aux chercheurs de trésors de son cru ? supposa Ballantine.

Une nouvelle fois, le savant eut un signe de dénégation. Il foudroya l’Écossais du regard.

— Je vous ferai remarquer, Bill, que pas une seule fois il n’est question de trésor dans ce manuscrit.

Devant la réprobation de Clairembart, le colosse baissa la tête, à la façon d’un enfant pris en faute. L’archéologue continua :

— Non, mes amis, je suis persuadé de l’authenticité du récit de Lobsang Rabang. Ajouté aux différents indices que j’ai pu réunir au cours de mes voyages, au récit que me fit voilà dix ans ce vieux prêtre de Lhassa, il m’ouvre sans doute les portes de la dernière capitale des Uighurs et, peut-être, celles de l’empire de Mu lui-même. Je ne puis laisser passer cette occasion, même s’il reste une seule chance que tout ceci soit faux. Vous m’entendez : JE NE PUIS LAISSER PASSER CETTE OCCASION !

Une soudaine véhémence s’était emparée du savant. Il donnait l’impression d’un homme qui vient de se réveiller au beau milieu d’un rêve merveilleux et qui veut à tout prix retrouver le sommeil pour s’y

replonger. Bob Morane crut bon de tempérer un peu l'enthousiasme de son vieil ami, afin que, par la suite, celui-ci ne devint pas la proie de trop amères déceptions.

— Si j'en juge par les termes mêmes du document professeur, votre plateau de Leng se trouve au Tibet, c'est-à-dire sur le territoire de l'Empire Asiate qui, comme vous le savez, est, pour le moment du moins, et par la volonté du président Chin-Li, interdit aux étrangers. Je doute que les frontières en soient ouvertes à une expédition scientifique, si officielle soit-elle…

Ces remarques ne parurent pas abattre la ferveur d'Aristide Clairembart.

— Pour commencer, Bob, répondit-il, il ne peut pas être question d'organiser une mission officielle. Pour cela, il me faudrait communiquer le manuscrit de Lobsang Rabang, et d'autres s'empresseraient de tirer les marrons du feu. Les Asiates eux-mêmes s'empresseraient sans doute de monter une expédition… Non, ce qu'il faudrait, c'est gagner secrètement le plateau de Leng à bord d'un avion privé, avec un équipement bien étudié. Ces régions désertiques et gelées doivent être inhabitées et, avec un peu de chance, et à condition également d'y mettre de la discrétion, nous pourrions passer inaperçus et nous livrer en toute quiétude à nos recherches.

— Inhabitées, ces régions ? intervint Ballantine avec un sourire. Vous semblez oublier ces « géants » qui, selon notre ami Lobsang Rabang, habiteraient justement le plateau de Leng.

Le visage couleur de brique de l'Écossais redevint sérieux.

— Et puis, continua-t-il, vous paraissez oublier également qu'une telle expédition coûterait, à titre privé, pas mal d'argent. Il faudrait acheter un avion assez grand pour nous emporter tous les quatre en même temps que l'équipement indispensable, y apporter quelques transformations afin de lui permettre d'atterrir sur la neige ou la glace…

Pendant que Bill parlait, Frank Reeves n'avait cessé d'observer le savant, pour se rendre compte que la déception, la tristesse même, envahissait au fur et à mesure ses traits, comme si, au moment où il voyait enfin s'ouvrir devant lui les portes de cet empire de Mu, on les lui fermait brutalement au nez.

L'Américain trouva qu'il était temps d'intervenir.

— La question financière ne joue pas, professeur, s'empressa-t-il de déclarer. Le jeune oncle d'Amérique est là. Il me sera aisé d'équiper un de mes appareils personnels, d'acheter le matériel nécessaire sans que mon compte en banque en souffre…

Et, comme Clairembart sursautait de joie, Frank l'apaisa d'un geste de la main, pour continuer :

— Mais ne vous emballez surtout pas. Il ne suffit pas d'avoir un avion et du matériel, il faut aussi connaître l'endroit précis où nous rendre, c'est-à-dire, à l'aide du plan grossier de Lobsang Rabang, repérer de façon exacte le plateau de Leng sur la carte d'Asie centrale. Alors seulement, l'heure du départ sonnera…

Cette remarque ne devait cependant pas éteindre l'enthousiasme de l'archéologue.

— Je trouverai, Frank, dit-il d'une voix pleine d'assurance. J'ai déjà un point de repère certain : la Cité du Bouddha Vivant, dont parle le manuscrit. Il ne peut s'agir que de Lhassa. En partant de là, si ce plateau de Leng existe, je le repérerai sur la carte, vous pouvez me faire confiance…

Ni Bob Morane, ni Frank Reeves, ni Bill Ballantine ne devaient s'étonner de cette certitude de la part du vieux savant. Ils savaient que celui-ci était passé maître dans l'art de déchiffrer les énigmes et que, si le plateau de Leng n'était pas une élucubration due au cerveau dérangé d'un lama mort sept siècles plus tôt, il le découvrirait. Surtout que, sous ce plateau de Leng devait, toujours en faisant confiance à Lobsang Rabang, reposer une cité inconnue des hommes, et justement le professeur Aristide Clairembart n'avait pas son pareil pour sentir de loin les vieilles pierres.

# Chapitre III

Le visage collé à la coupole de plexiglas, Bill Ballantine scrutait l'étendue tourmentée et neigeuse de l'Himalaya avec ses montagnes géantes, ses vallées ouatées de neige, ses glaciers aux profondeurs bleutées, ce monde gelé, à la fois effrayant et paisible, qui se déroulait sous le ventre du puissant bimoteur. Parfois, ce dernier s'engageait entre deux hautes montagnes à pic qui semblaient vouloir se refermer sur lui tels les crocs d'une monstrueuse tenaille ; parfois, il se coulait au creux de vallées désertiques à la blancheur éclatante, ou bondissait par-dessus des crêtes de rocs noirs se détachant avec précision sur la blancheur des glaciers environnants.

L'Écossais se tourna vers Bob Morane qui, assis à ses côtés, engoncé comme lui dans une épaisse combinaison de vol, tenait d'une main à la fois nonchalante et ferme les commandes de l'appareil.

— Je veux bien être coupé en huit dans le sens de la longueur, commandant, fit le géant, si le professeur parvient à découvrir ses maudites ruines dans ce coin perdu ! De la neige et encore de la neige, puis des rochers et encore des rochers ! Pour le reste, c'est bernique : pas plus de ruines là-dessous que dans le creux de la main.

Bob sourit, pour dire à son tour :

— Décidément, Bill, tu ne cesseras jamais de jouer les saint Thomas. Tu es plus incrédule qu'un vieux mulet. Pourtant, tu n'ignores pas que le professeur ne nous a pas embarqué dans cette aventure sans posséder de sérieux indices. Non seulement il a repéré de façon précise le plateau de Leng sur la carte mais, en outre, depuis que nous avons quitté Katmandu ce matin, nous avons déjà survolé plusieurs des points de repère indiqués sur le vieux manuscrit tibétain…

Bill agita sa lourde tête, faisant voler dans tous les sens les mèches rebelles de sa chevelure couleur de flammes.

— Je sais… Je sais, commandant… Mais de là à découvrir la cité de Leng il y a de la marge. Si vous croyez à son existence parmi ces glaciers…

— Je n'affirme pas y croire, Bill. Je demeure dans l'expectative, tout simplement, jusqu'au moment où nous aurons la preuve effective de l'existence de cette cité, ou au contraire de sa non-existence. C'est justement pour obtenir cette preuve que nous avons entrepris cette expédition…

Pendant que Morane et son compagnon devisaient ainsi, Frank Reeves et Aristide Clairembart avaient pénétré dans le poste de pilotage. Tous deux portaient également d'épaisses combinaisons de vol.

L'Américain se pencha vers le pilote et dit d'une voix forte :

— Nous approchons du but, Bob. Si les calculs du professeur sont exacts, le plateau de Leng doit se trouver là-bas, derrière cette ligne de collines glacées que vous apercevez à l'horizon.

Morane se tourna vers l'archéologue et demanda :

— Êtes-vous certain de ne pas vous tromper, professeur ?

— J'en suis sûr, Bob, répondit l'interpellé. Jusqu'à présent, les régions que nous venons de survoler coïncident parfaitement avec la description du manuscrit contenu dans le vase à tête de cobra. Il y a eu la montagne en forme de tigre couché, les trois pics à profils d'aigles, le glacier dessinant une hydre. Quant à ces collines aux sommets pointus, elles font songer immanquablement à une mâchoire mordant le ciel. Si le plateau situé au-delà dessine grossièrement la forme d'une étoile à cinq branches, nous aurons atteint notre but. Il ne nous restera plus alors qu'à découvrir les « obscures cavernes »… pour parvenir à la cité souterraine des Uighurs, les derniers descendants de Mu.

Le pilote et Bill Ballantine échangèrent un long regard. L'incrédulité du colosse commençait à gagner Morane. Trouver une cité datant de plusieurs millénaires sous les neiges et les glaces de l'Himalaya paraissait déjà extraordinaire, mais que cette cité fut un vestige du continent Mu qui, s'il fallait en croire le professeur

Clairembart, s’était trouvé jadis à des milliers de kilomètres de là, en plein océan Pacifique, cela pouvait paraître encore bien plus extraordinaire.

Continuant à voler en direction de la chaîne de collines dentelées, l’avion les atteignit bientôt, pour les franchir d’un seul coup d’ailes.

Alors, un spectacle grandiose s’offrit aux regards des quatre hommes. Devant eux, s’étendait une vaste plaine gelée et bosselée d’éminences arrondies, une plaine faisant songer à du lait en ébullition. Fermée de tous côtés par des montagnes, elle avait à peu près la forme d’une grossière étoile à cinq branches.

Le professeur Clairembart avait bondi, saisi soudain par une joie sans mélange, pour s’exclamer :

— Le plateau de Leng !… Nous avons atteint le plateau de Leng !… Bientôt peut-être, si nous avons la chance de découvrir la cité enfouie sous les glaces, saurons-nous de façon précise si le colonel Churchward a menti ou si, au contraire, en nous relatant l’histoire prodigieuse du continent Mu, il disait vrai !

*

* *

L’appareil survolait maintenant le plateau à basse altitude. Ce plateau était fort vaste, clos de partout par des chaînes de montagnes où le roc formait des taches noires sur la neige ; vers le nord-est seulement, il était limité par une muraille de glace, tranche d’un glacier et qui, fort haute, dessinait une des branches de l’étoile.

De la main, Bob Morane désigna une combe au sol lisse et flanquée de chaque côté par deux replis de terrain aux flancs abrupts.

— Je vais poser l’avion dans ce creux, dit-il. Nous pourrons y établir notre camp de façon à ce que l’appareil et nous-mêmes soyons protégés en cas de blizzard. À partir de cet endroit, il nous sera aisé de rayonner en tous sens afin d’y explorer le plateau pour tenter de découvrir ces cavernes dont parle le manuscrit bouddhiste…

Faisant accomplir au bimoteur un vaste cercle afin de le placer dans le vent, Bob descendit vers le fond de la combe. Les patins touchèrent la neige gelée, tandis que la béquille de frein mordait celle-ci dans des crissements stridents. Le lourd appareil glissa sur une distance de plusieurs centaines de mètres, puis il s'immobilisa dans un grand frémissement de toutes ses membrures.

Morane avait stoppé les moteurs. Il se tourna vers ses compagnons et dit d'une voix dans laquelle la satisfaction pointait :

— Nous voilà donc sur ce fameux plateau de Leng, et cela sans trop de mal ! Il ne nous reste plus qu'à lui arracher ses secrets, si secrets il y a…

— Et s'il s'agit bien du plateau de Leng naturellement, enchaîna Frank Reeves qui, bien qu'ayant financé l'expédition par amitié pour le professeur Clairembart, doutait pourtant des résultats.

Ce plateau de Leng, hanté par des « géants » et sous lequel était censée reposer une cité vieille de plusieurs millénaires, lui paraissait relever de la plus pure fantaisie, son esprit matérialiste d'homme d'affaires l'inclinant souvent à l'incrédulité.

Le professeur Clairembart ne paraissait cependant pas prendre garde aux remarques de ses amis, car il semblait nager en plein nirvana.

— Avant tout, dit-il, mettons pied à terre, car j'ai hâte de dérouiller un peu mes vieilles jambes et d'établir notre camp de base. Quand nous aurons exploré la région, nous pourrons seulement dire de façon précise si nous avons bien atteint ce plateau de Leng dont parle le lama Lobsang Rabang.

Quittant le poste de pilotage, les quatre hommes pénétrèrent dans les vastes soutes de l'appareil, soutes qui occupaient tout l'espace de la carlingue et où étaient entreposés des vivres et du matériel de toutes sortes. Une douzaine de chiens de traîneau se trouvaient enchaînés à l'une des cloisons.

La porte de la carlingue fut ouverte, l'échelle descendue et, quelques secondes plus tard, les quatre amis, toujours emmitouflés dans leurs épaisses combinaisons de vol, foulaient le sol gelé de la combe.

Bill Ballantine regarda longuement autour de lui et fit la grimace pour déclarer :

— Pas l'air très gai, le patelin. Le moins que l'on puisse en dire, c'est que l'on doit y manquer sérieusement de cinémas…

En effet, les champs de neige glacée, cimentée en croûte dure, s'étendaient à perte de vue, rendus plus sinistres encore par le contraste qu'ils offraient avec les rocs noirs émergeant un peu partout, comme si la terre avait voulu se défendre contre la glace qui l'enveloppait, tenter de la percer pour rompre son emprise mais sans y parvenir.

Frank Reeves désigna de larges traces rondes de sabots qui, ayant fait se craqueler l'épaisse couche de givre recouvrant le sol, formaient une longue piste se perdant entre les monticules gelés.

— Non, Bill, fit l'Américain, la région n'est pas aussi déserte que tu le crois. Si je m'en rapporte à ces traces, il doit y avoir des yaks sauvages par ici. Nous pourrons chasser et trouver ainsi de la viande fraîche pour nous-mêmes et pour les chiens.

— Et ces yaks, de quoi se nourrissent-ils à votre avis, Frank ? interrogea l'Écossais.

— Une maigre végétation, composée sans doute de mousses et de lichens, pousse probablement sur les flancs abrités des montagnes qui entourent le plateau expliqua l'Américain. Cette provende doit suffire aux yaks. Bien sûr, ceux-ci pourraient glaner une nourriture plus abondante là-bas, dans les vallées habitées, mais ici, au moins, ils se trouvent relativement à l'abri des Tibétains.

Le géant n'insista pas, Frank Reeves était un grand chasseur devant l'Éternel, Bill ne l'ignorait pas, et il connaissait les mœurs des animaux sauvages hantant toutes les latitudes.

— Nous penserons à la chasse plus tard, fit remarquer Morane. Il nous faut avant tout songer à installer le camp et à le rendre le plus confortable possible. Nous allons élever un abri de neige pour les chiens et un autre plus vaste pour nous. Le matériel et les vivres demeureront entreposés dans l'appareil…

Le Français venait à peine de prononcer ces dernières paroles qu'une déflagration sourde retentit, comme venant des entrailles de la terre elle-même. Le sol trembla, secouant sa carapace de glace

qui, par endroits, se craquela tel du verre soumis à une chaleur trop intense, et l'avion fut secoué comme si une tornade passait soudain sur lui. Un des éléments de son train d'atterrissage fléchit puis se rompit net, et l'avion se coucha brutalement sur le flanc gauche, dans un fracas de ferrailles tordues.

Autant à cause du tremblement de terre que mus par un solide instinct de conservation, Bob Morane et ses compagnons s'étaient retrouvés allongés à plat ventre dans la neige. Quand les convulsions du sol eurent cessé, ils relevèrent la tête pour apercevoir l'avion gisant sur le flanc, une de ses ailes faussée.

Le premier, Bill Ballantine se redressa et retrouva la parole.

— Qu'est-ce que c'était ? interrogea-t-il, d'une voix où pointait l'effarement. Un tremblement de terre ?

Il y eut un moment de silence, comme si les amis du géant se demandaient quelle réponse donner à la question de celui-ci.

— Un tremblement de terre, fit Morane dubitativement, cela pourrait y ressembler. Pour ma part, j'ai plutôt l'impression que l'on faisait éclater quelque gigantesque pétard dans les entrailles du sol à peu de distance d'ici… Mais c'est impossible ! Qu'en pensez-vous, professeur ?

Morane, Ballantine et Frank Reeves se tournèrent ensemble vers le vieux savant. Celui-ci hocha doucement la tête avant de répondre :

— J'ai eu, moi aussi, l'impression que l'on faisait exploser quelque chose sous le sol avant qu'il ne tremblât, mais cela s'est passé si rapidement qu'il serait difficile de se faire une idée précise…

Pendant que l'archéologue parlait, Bob se souvint que, quelques mois auparavant, tous les sismographes du monde avaient enregistré de violentes secousses sismiques qui devaient s'être produites dans l'Himalaya, secousses à la suite desquelles on avait émis l'hypothèse qu'elles pouvaient avoir été produites par des explosions souterraines. Pourtant, afin de ne pas inquiéter ses compagnons, Bob évita de leur faire part de ses craintes, et il se contenta de dire :

— Occupons-nous de l’appareil. Il m’a l’air en assez piteux état et sa cargaison, qui nous est précieuse, a peut-être souffert.

De l’intérieur des soutes, des aboiements convulsifs retentissaient, poussés par les chiens. Quand les quatre hommes pénétrèrent dans l’avion, il se révéla cependant qu’aucun des animaux n’avait réellement souffert de l’accident. L’un d’eux était blessé au cou et un autre près de l’oreille. Par bonheur, ces blessures étaient sans nulle gravité et elles seraient rapidement guéries. Quant au matériel, aux vivres et aux équipements, soigneusement arrimés, ils n’avaient nullement souffert. Quelques courroies s’étaient relâchées, un sac de riz avait été éventré par une caisse de munitions. À cela se limitaient les dégâts. L’appareil lui-même semblait avoir souffert davantage. En plus du train d’atterrissage, dont un des éléments avait cédé, une de ses ailes était faussée et l’hélice de son moteur gauche avait une pale tordue.

Bob Morane et Bill Ballantine, tous deux spécialistes de l’aviation, entreprirent d’inspecter les avaries qui, finalement, ne se révélèrent pas irréparables. Grâce aux puissants crics et aux outils emportés par l’expédition et aussi, aux connaissances de Morane, qui était ingénieur, et de Ballantine, mécanicien en aéronautique, il serait possible, avec un peu de temps et de persévérance, de tout remettre en état.

— Nous allons, avant tout, nous attacher à cette besogne de réparation, fit Morane. Ensuite seulement, nous commencerons à explorer la contrée.

Une contrariété se peignit sur le visage du professeur Clairembart qui, visiblement, se sentait impatient de percer les secrets – si secrets il y avait – de ce vaste plateau qui était sensé être celui sous lequel avait été édifiée la mystérieuse cité de Leng, dernière capitale des Uighurs.

— Pourquoi ne pas explorer d’abord ? dit le vieux savant. Ensuite, quand nous aurons trouvé ce que nous cherchons, ou quand nous n’aurons rien trouvé du tout, il sera toujours temps de réparer l’avion.

Mais Morane ne semblait pas de cet avis.

— Non, professeur, dit-il, mieux vaut remettre sans retard l'avion en état de prendre l'air, car qui sait si nous ne serons pas obligés à un moment ou à un autre, de fuir précipitamment. J'ai souvent appris à mes dépens qu'il ne fallait jamais cesser de compter avec l'imprévu.

Clairembart éclata d'un petit rire cristallin.

— Je me demande qui pourrait bien nous obliger à fuir précipitamment, Bob, fit-il en embrassant les environs du regard. Les yaks qui habitent ce pays désert ?

— Vous oubliez ces géants dont parle votre ami le lama Lobsang Rabang, professeur, fit Ballantine avec un rire ressemblant au rugissement du lion. Qui sait si l'un de ces géants ne serait pas capable d'attraper notre avion par la queue, comme le faisait King-Kong dans un film mémorable…

À son tour, Frank Reeves s'immisça dans la conversation.

— Cessons de plaisanter, mes amis, dit-il avec dans la voix une impatience qu'il ne cherchait pas à dissimuler. La situation est plus grave que vous n'avez l'air de le croire. Si l'appareil n'est pas remis en état dans le plus bref délai, nous courons le risque d'être isolés ici dans cette contrée perdue et glacée, à des centaines de kilomètres de tout secours. Cet appareil est notre seul trait d'union avec le monde habité, ne l'oublions pas. Je suis donc de l'avis de Bob : effectuons les réparations au plus vite. Ensuite, il sera temps de songer aux choses moins sérieuses…

Ces choses « moins sérieuses » étaient, selon toute évidence, dans l'esprit de l'Américain, la recherche et la découverte fort problématique de ces cavernes au fond desquelles était supposée être la cité de Leng. Personne cependant ne trouva à redire aux dernières paroles de Frank. Clairembart lui-même, malgré sa curiosité et son impatience de savant, se rendait parfaitement compte maintenant que la remise en état de l'avion devait primer sur toute autre préoccupation.

— Mettons-nous donc au travail sans retard, conclut Morane. Nous commencerons par installer le camp puis par vider les soutes de l'appareil afin d'alléger celui-ci. Demain, dès l'aube, nous nous attaquerons aux réparations proprement dites. Avec un peu de

chance, d'ici trois ou quatre jours tout sera mis en état. D'ailleurs, en ce qui concerne l'exploration du plateau, rien ne presse. Nous avons des vivres en quantité plus que suffisante pour subsister durant des mois et, pour ce qui est de la viande fraîche, Frank n'aura aucun mal à tuer quelques yaks dont la chair viendra corser heureusement notre ordinaire et celui des chiens.

Au fond de lui-même cependant, Morane ne ressentait pas un tel optimisme. Depuis qu'il avait posé le pied sur le plateau en forme d'étoile à cinq branches, une inexplicable inquiétude pesait sur ses épaules, inquiétude qui, après le tremblement de terre, s'était encore accrue. En effet, bien qu'il tentât de chasser toute pensée néfaste, il ne pouvait s'empêcher de croire que ledit tremblement de terre avait été provoqué, et il aurait aimé savoir quel était le plaisantin qui s'amusait ainsi à faire sauter des pétards dans les entrailles du sol. Mais, après tout, si ce plaisantin existait réellement, peut-être était-il justement plus sage de ne pas essayer d'en connaître davantage à son sujet.

# Chapitre IV

La remise en état de l'avion avait été plus aisée que Morane et Ballantine l'avaient tout d'abord pensé. Les crics avaient tenu bon et il avait été relativement facile de placer des étais sous la carlingue. Pendant deux jours alors, Morane et l'Écossais, secondés par Clairembart et Frank Reeves, avaient travaillé à remettre en état le train d'atterrissage, l'aile faussée et l'hélice tordue. Malgré le froid vif, leur travail avait avancé rapidement et, au matin du troisième jour, seule l'hélice restait à redresser, travail auquel Bob et Ballantine devaient suffire. Il fut donc décidé que, pendant que le professeur Clairembart mettrait la dernière main au plan d'exploration du plateau, Frank Reeves qui, comme on le sait, était un excellent chasseur, partirait avec des chiens et un traîneau pour tenter de tuer quelque yak et approvisionner ainsi hommes et bêtes en viande fraîche.

Le soleil n'était pas encore très haut ce matin-là sur l'horizon quand Frank, emportant une bonne carabine et un fusil de chasse, se mit en route.

Tiré par les chiens pressés de prendre un peu d'exercice, le traîneau avançait rapidement à la surface de la neige gelée que les rayons du soleil, pareils à de longs pinceaux de lumière horizontale, faisaient miroiter telle une monstrueuse feuille d'argent chauffée à blanc. Par bonheur, l'Américain portait d'épaisses lunettes aux verres fumés qui le préservaient, non seulement de l'éblouissement, mais surtout de ce mal redoutable qui peut provoquer la cécité : l'ophtalmie des neiges.

Après être sorti de la combe au fond de laquelle se trouvait installé le campement. Frank progressa pendant plus de deux heures sur la plaine gelée sans trouver le moindre gibier. Finalement, il croisa la piste d'une dizaine de yaks qui, à en juger par l'orientation des traces, s'étaient dirigés vers une chaîne de

petites éminences aux sommets arrondis et couverts de neige dure. L'étude des excréments laissés par les animaux apprit au chasseur que la piste était toute fraîche. Ces excréments n'avaient, en effet, pas encore eu le temps de geler tout à fait et se révélaient encore mous ; si la piste avait été plus ou moins ancienne, le gel les aurait rendus déjà, au contraire, durs comme de la pierre.

Ayant acquis cette certitude quant au récent passage des ruminants, Frank Reeves se mit à suivre la piste, la faisant longer parallèlement par son attelage. Il avait progressé ainsi pendant une nouvelle demi-heure quand son attention fut attirée par une forme sombre étendue sur la neige. Il s'agissait de la carcasse d'un yak fraîchement tué et auquel les deux cuissots manquaient. Frank se pencha sur la dépouille pour se rendre compte que la bête avait été tuée d'un seul coup porté derrière la tête, sans doute à l'aide d'une massue. Quant aux cuissots, ils semblaient avoir été davantage arrachés que tranchés. Visiblement, l'être qui avait mis ainsi hors de combat le yak, pour ensuite le dépecer, devait posséder une force colossale.

Surpris et légèrement inquiet, l'Américain se redressa, la carabine au poing, et jeta un large coup d'œil autour de lui. C'est alors seulement qu'il aperçut la nouvelle piste. Cette fois, il ne s'agissait plus de celle de ruminants, car les traces avaient été laissées par des pieds ressemblant grossièrement à ceux d'un homme, mais des pieds dont la longueur approchait cinquante centimètres. Aussitôt, Frank Reeves pensa à ces « géants » qui, selon le manuscrit du vieux Lobsang Rabang, hantaient le plateau de Leng et avaient leur refuge dans les cavernes par lesquelles on accédait à l'étrange cité des Uighurs.

Poussé par la curiosité, Frank se mit à suivre la piste géante, mais celle-ci s'enfonça bientôt dans un champ de séracs entre lesquels elle se mit à serpenter. Peu désireux de courir le risque de tomber dans une embuscade, – l'être mystérieux pouvant être tapi au détour d'un sérac – l'Américain décida de rebrousser chemin et de se lancer à nouveau à la poursuite des yaks.

Cette fois, la chance le servit car, au détour d'un monticule, il aperçut à peu de distance une demi-douzaine de ruminants occupés

à brouter le lichen et la mousse tapissant des rochers. D'une balle bien placée, l'infaillible tireur coucha une des bêtes dans la neige. Laissant fuir les autres animaux, il s'approcha de celui qu'il venait d'abattre et, s'étant assuré qu'il était bien mort, il entreprit de détacher les deux énormes cuissots à l'aide de son couteau de chasse. Quand il eut mené à bien cette pénible besogne, il chargea les cuissots sur le traîneau et, après avoir laissé les chiens se repaître sur ce qui restait du yak, il reprit sans tarder le chemin du campement.

*
* *

Quand le chasseur fut de retour auprès de l'appareil, à présent presque complètement remis en état, le soleil avait atteint son zénith. Logiquement, l'attention de Morane, de Ballantine et du professeur Clairembart aurait dû se concrétiser autour des deux cuissots qui représentaient chacun de fameuses et succulentes grillades. Pourtant, lorsque Frank eut rapporté la découverte qu'il avait faite du yak abattu à coups de massue et aussi, des énormes traces de pieds nus, ses trois compagnons en oublièrent leur gourmandise pour s'abandonner à la curiosité et à l'étonnement.

— Des pieds longs de cinquante centimètres, fit Ballantine avec effarement, voilà un particulier qui ne se refuse rien ! Je chausse du quarante-cinq et pourtant mes pieds doivent paraître aussi menus que ceux de Cendrillon auprès des panards de votre tueur de yaks, Frank.

La joie illuminait le visage du professeur Clairembart.

— Je crois que nous avons bien atteint le plateau de Leng, fit-il. Jusqu'ici tous les points de repère se sont trouvés au rendez-vous et voici à présent les « géants » dont parle le manuscrit de Lobsang Rabang.

— Géants ou non, fit remarquer Morane, cela ne nous donne pas l'identité de l'être aux pieds gigantesques dont Frank a croisé la piste…

— Je crois pouvoir vous fournir une explication, Bob, dit encore le vieil archéologue. Sans doute s'agissait-il là de l'Abominable Homme des Neiges, cet être mi-réel, mi-légendaire, dont beaucoup d'alpinistes himalayens ont relevé les traces, et auquel les indigènes donnent le nom de Yeti, de Bhanjakris ou encore de Metoh Kangmi. Selon ces indigènes, il s'agirait d'un être voisin à la fois de l'homme et du singe et dont la taille pourrait atteindre trois mètres…

— Nous avons tous entendu parler de l'Abominable Homme des Neiges, professeur, coupa Bill Ballantine. Les savants ont déclaré qu'il s'agissait sans doute là d'un grand ours…

Clairembart secoua la tête.

— Si l'être dont Frank a reconnu les traces avait été un ours, notre ami qui, comme vous le savez, Bill, est non seulement excellent chasseur mais également un pisteur averti, en aurait reconnu les empreintes. Or, ces empreintes n'étaient pas celles d'un ours, n'est-ce pas Frank ?

— Pas du tout, professeur, répondit l'interpellé. J'ai chassé l'ours sous toutes les latitudes et je sais reconnaître immanquablement les traces de ces plantigrades. Celles que j'ai étudiées tout à l'heure devaient appartenir à un être fort voisin de l'homme.

Bill Ballantine haussa ses lourdes épaules pour dire encore :

— Un homme qui aurait les pieds longs de cinquante centimètres et qui mesurerait trois mètres de taille ? La pilule me paraît dure à avaler, Frank…

— Pas si dure à avaler que cela, expliqua Clairembart. Surtout si l'on s'en rapporte aux études d'un zoologiste belge, le docteur Heuvelmans, selon lequel l'Abominable Homme des Neiges ne serait autre que le Gigantopithèque qui, jadis, vivait en Chine et dont l'espèce se serait perpétuée jusqu'à nos jours… Non, non, Bill, ne jouez pas encore les incrédules ; on a la preuve que le Gigantopithèque a existé, sinon qu'il existe encore. C'est le professeur Ralph von Kœnigswald, de l'institut Carnegie, qui en fit la découverte un peu avant la dernière guerre. Ce jour-là, von Kœnigswald avait déambulé dans les rues de Hong-Kong, à l'affût de curiosités, quand il s'arrêta devant une pharmacie chinoise. Lui, dont les travaux avaient tant contribué à la connaissance du

Pithécanthrope, le fameux homme-singe de Java, il ne se doutait certes pas qu'il allait faire la découverte la plus retentissante de sa carrière de savant. La pharmacie devant laquelle il s'était arrêté était une de ces boutiques tenant davantage du bric-à-brac que du laboratoire. Comme des drogues complexes y étaient confectionnées à l'aide d'ingrédients les plus divers, allant du poil de sanglier aux viscères de dragon volant, Kœnigswald espérait y trouver quelqu'objet pittoresque.

« Sur le comptoir, le paléontologue avisa bientôt une jarre contenant tout un assortiment de dents de grande taille, appelées « dents de dragons » par les Chinois. Ayant plongé la main dans la jarre, le savant faisait glisser les vieilles canines, molaires et incisives entre ses doigts. C'était un jeu d'enfant pour lui d'identifier les animaux auxquels ces dents avaient appartenu. Soudain, il sursauta et ses cheveux se dressèrent littéralement sur sa tête car, entre ses doigts, il tenait une molaire d'apparence humaine. Une molaire plus grande qu'aucun homme, qu'aucun singe de sa connaissance n'en avait jamais possédé. Une énorme molaire, une molaire ayant assurément appartenu à un géant. « Où avez-vous trouvé cela ? » demanda d'une voix blanche Kœnigswald, à l'adresse du pharmacien.

« Le Chinois n'en savait rien. Sans doute son grand-père, ou même un parent plus éloigné encore, l'avait-il acquis jadis à des paysans qui, souvent, trouvent ainsi dans leurs champs de semblables dents d'animaux.

« À partir de ce moment, Kœnigswald se mit à écumer toutes les boutiques de la région. Finalement, à Canton, il trouva deux autres dents, identiques à la première, mais plus énormes encore. Elles étaient bien deux fois plus grandes et plus grosses que celles de l'homme actuel.

« Toutes proportions gardées, elles avaient dû appartenir à un être ayant une taille de près de quatre mètres de haut. Après une enquête serrée, le paléontologue américain parvint enfin à établir que l'homme-singe gigantesque vivait dans les grottes de la province du Kiangsi, il y a quelque cinq cent mille années de cela. Il lui donna le nom de *Gigantopithèque,* qui signifie « singe géant ».

Le professeur Clairembart s'arrêta de parler et, comme ses compagnons demeuraient silencieux, il dit encore :

« Le docteur Heuvelmans suppose que les Gigantopithèques, pour échapper à leurs ennemis, se seraient réfugiés dans ces déserts glacés de l'Himalaya et aient réussi à y survivre.

À plusieurs reprises, Morane hocha la tête.

— Cette probabilité paraît fantastique, dit-il. Mais, après tout, il existe sur notre globe des espèces animales bien plus anciennes que ce Gigantopithèque, et qui sont parvenues jusqu'à nous. Ne nous étonnons donc pas trop. Peut-être d'ailleurs, avant longtemps, aurons-nous la chance de rencontrer ces Hommes des Neiges et de voir comment ils sont faits… Demain, l'avion sera complètement remis en état et nous pourrons commencer notre exploration systématique du plateau. Nous avons déjà découvert ces « géants » dont parle le manuscrit bouddhiste, professeur. Qui sait si, contre toute attente, nous ne finirons pas par trouver également votre fantomatique cité de Leng ?…

# Chapitre V

Durant une longue semaine, Bob Morane et ses compagnons avaient, par équipes de deux, sillonné le plateau en tous sens, mais sans réussir à découvrir le moindre indice qui leur aurait permis de croire définitivement à l'existence de la capitale des derniers Uighurs. Quant aux hommes des neiges, si, par deux fois, ils avaient à nouveau croisé leurs traces, ils n'en avaient aperçus cependant aucun.

Ce jour-là, Morane et Frank Reeves, laissant Clairembart et Ballantine au campement, s'étaient éloignés, avec six chiens et un traîneau, en direction de ce glacier qui, l'on s'en souviendra, limitait le plateau au nord-est et dessinait deux des branches de l'étoile.

En chemin, Bob et son compagnon, au hasard des collines rocheuses rencontrées, avaient exploré plusieurs cavernes. Toutes cependant s'étaient révélées peu profondes, et aucune d'elles ne leur avait livré le moindre secret.

L'après-midi touchait à sa fin quand, une fois encore, Frank Reeves jeta un commandement à l'adresse des chiens qui s'arrêtèrent. L'Américain se tourna vers Morane et dit d'une voix un peu lasse :

— Bill avait raison. De la neige et encore de la neige ; des rochers et encore des rochers. Quant aux cavernes que nous avons visitées, il s'agissait tout au plus de trous sans intérêt réel.

— Peut-être n'avons-nous pas trouvé la bonne, dit Bob sans grande conviction.

— Si elle existe ! enchaîna Frank. D'ailleurs, en admettant même que nous trouvions cette caverne permettant de parvenir à la cité souterraine, il est possible que le passage ait été fermé à la suite d'un tremblement de terre semblable à celui qui a endommagé l'avion voilà une semaine…

« Tremblement de terre, pensa Morane. C’est à voir… » Jamais en effet, si invraisemblable que cela paraisse, le Français n’avait abandonné l’idée que le séisme, dont ses amis et lui avaient manqué être victimes, avait été provoqué. Pourtant, il préféra ne pas remettre cette question sur le tapis afin de ne pas inquiéter son compagnon de route. Les quatre Européens se trouvaient, en effet, isolés dans un pays définitivement interdit aux étrangers depuis la venue au pouvoir de Chin-Li maître absolu de l’Empire Asiate, duquel dépendait présentement le Tibet, pays dans lequel ils s’étaient d’ailleurs introduits en fraude. L’engouement de Clairembart avait été à ce point communicatif qu’ils avaient préféré courir le risque, bien mince il est vrai, d’être découverts plutôt que celui de se voir refuser les visas nécessaires, ce qui, au cas où ils auraient passé outre, les aurait, de savants distraits, transformés en espions conscients. En outre, tous les quatre se trouvaient à la merci du moindre accident qui pouvait les immobiliser définitivement dans ce désert de glaces et de rocs, à des centaines et des centaines de kilomètres de toute présence humaine, amie ou ennemie. Mieux valait donc ne pas compliquer la situation en s’abandonnant à de vaines inquiétudes.

— Il est inutile de nous désespérer, dit Morane. Après tout, nous n’avons pas encore exploré tout le plateau, il s’en faut de beaucoup. En ce qui nous concerne, vous et moi, Frank, il nous sera impossible de regagner l’avion avant la nuit. Je propose donc de camper parmi ces petites collines que nous apercevons à peu de distance. Du sommet de l’une d’elles, il nous sera aisé, à l’aide de nos jumelles, d’inspecter la muraille de glace qui n’est plus fort éloignée à présent. Si nous apercevons la moindre cavité dans les environs, nous irons y jeter un coup d’œil demain…

Les deux explorateurs se dirigèrent, guidant chiens et traîneau devant eux, vers le groupe de monticules désignés par le Français. Le campement, composé d’une seule tente polaire et d’un abri creusé dans la neige pour les chiens, fut installé entre deux éminences aux sommets arrondis. Pendant que Frank préparait le repas du soir, composé de *pemmican*[1] et de café brûlant, Morane

grimpa au sommet de l’un des monticules et, à l’aide de ses puissantes jumelles, se mit à observer la contrée en direction du glacier, que les rayons du soleil déclinant teintaient des couleurs du rubis et de l’améthyste. La tranche de ce glacier formait un à-pic de glace lisse dont la hauteur pouvait atteindre deux cents mètres environ du sommet à la base. Par endroits, des éperons de rocher en émergeaient, se détachant en sombre sur la blancheur de la glace et s’avançant, telles des coulées de lave solidifiée, sur la plaine.

Avec soin, Morane inspectait chacune de ces avancées rocheuses dans l’espoir d’y découvrir l’entrée d’une quelconque excavation. Tout à coup, il sursauta. Là où, quelques instants plus tôt, entre deux éperons de roc, il n’y avait que la surface lisse et irisée du glacier, un trou circulaire béait maintenant dans la glace, comme si celle-ci avait soudain fondu.

Tout d’abord, le Français crut être victime d’une hallucination. Pourtant, il dut bientôt se rendre à l’évidence : le trou était là, bien rond, au pied même de la muraille de glace.

« Décidément, il s’en passe des choses sur ce plateau ! » Telle fut la première pensée de Bob. Ensuite, il se tourna en direction du campement et héla :

— Hello, Frank, venez vite. Quelque chose d’étrange se passe là-bas. Prenez vos jumelles…

Quelques secondes plus tard, Reeves venait rejoindre son ami qui, en quelques mots, le mit au courant de sa découverte. L’Américain s’allongea aux côtés de Bob et tous deux, leurs jumelles braquées, se mirent à observer, sans mot dire, cette ouverture ronde qui, quasi-miraculeusement, venait de s’ouvrir dans la paroi du glacier.

*
* *

Durant combien de temps Bob et Frank Reeves étaient-ils demeurés ainsi, comme figés, à plat ventre, toute leur attention captée, par cette excavation mystérieuse, comme s’ils s’attendaient

à chaque instant à en voir surgir quelque monstre redoutable. Soudain, le coude de Frank toucha celui de Morane.

— Quelque chose a bougé, souffla l'Américain.

Bob avait vu lui aussi. À l'entrée de l'excavation, plusieurs formes venaient d'apparaître. Des formes dans lesquelles les deux observateurs reconnurent bientôt une douzaine d'hommes armés de mitraillettes et vêtus d'uniformes blancs comme en portent les troupes polaires. Grâce à leurs puissants binoculaires, Bob et son ami pouvaient même distinguer aisément les traits des douze hommes et se rendre compte qu'il s'agissait d'Asiatiques – Chinois ou Tibétains – qui, tous, portaient sur leurs uniformes les trois étoiles noires des forces de l'Empire Asiate.

— Des soldats, dit Frank Reeves en baissant la voix, bien que son compagnon et lui fussent trop loin pour être entendus.

— Oui, souffla Morane à son tour, des soldats. Je me demande ce qu'ils font ici…

— N'oublions pas, Bob, que le Tibet fait partie de l'Empire Asiate. Il n'y aurait rien d'étonnant donc si ces militaires appartenaient à quelque garnison destinée à surveiller ces régions désolées.

Bob hocha la tête doucement, sans paraître autrement convaincu par les raisons de son ami.

— Bien sûr, Frank, c'est là une explication, dit-il. Pourtant, s'il s'agissait d'une simple garnison de surveillance, cela ne nous dirait pas pourquoi l'on a pareillement truqué le glacier. Car, enfin, ce trou n'existait pas il y a dix minutes à peine…

Les douze soldats avaient quitté l'entrée de l'excavation pour se diriger vers un proche champ de séracs, entre lesquels ils disparurent. Bob Morane et Frank Reeves échangèrent un long regard dans lequel se lisait une pensée commune que Morane concrétisa :

— Si nous allions jeter un coup d'œil ?

La sagesse parla par la bouche de Frank.

— Croyez-vous, Bob, que cela soit bien prudent ? Si nous étions surpris… N'oublions pas que nos passeports ne sont pas précisément en règle.

— Nous prendrons toutes nos précautions. Pour commencer, nos passeports sont demeurés dans l'avion. D'ailleurs, nous ne courons pas trop de risques d'être aperçus. J'ai la certitude qu'il se passe des choses peu orthodoxes par ici, et je ne voudrais pas m'en retourner sans m'être rendu compte plus ou moins exactement de quoi il retourne…

Frank Reeves hésita un instant encore, sa curiosité toujours tempérée par la prudence. Finalement cependant, ce fut cette curiosité qui l'emporta.

— Vous avez raison, Bob, dit-il. Nous ne pouvons nous en retourner sans tenter de savoir ce qui se trame par ici. Chin-Li, le maître de l'Empire Asiate, est capable de tous les mauvais coups, bien qu'il se dise ami de la paix. Cette histoire de glacier truqué me paraît louche. Allons voir jusque là. La nuit ne va plus tarder à tomber et cela nous simplifiera la tâche…

Après avoir regagné le campement pour y prendre leurs carabines, Morane et Frank Reeves se mirent en marche en direction du glacier, qui n'était éloigné que de deux kilomètres environ. Usant du moindre accident de terrain, ils parvinrent sans encombre à proximité de ce trou qui, presque miraculeusement, venait de s'ouvrir au bas de la muraille de glace. C'était une ouverture parfaitement ronde, d'un diamètre de deux mètres environ, et qui semblait se prolonger par un boyau de même dimension à l'intérieur du glacier.

— Si j'étais superstitieux, murmura Morane, je croirais à quelque sorcellerie. Tout à l'heure, j'ai inspecté cet endroit à la jumelle et je suis certain que cette ouverture ne s'y trouvait pas. Quand j'y suis revenu, elle était là.

— Les rayons du soleil couchant, frappant en oblique, n'auraient-ils pu faire fondre la glace ? risqua Reeves.

Mais Bob secoua la tête.

— Le froid n'a pas cessé d'être vif, dit-il. D'ailleurs, s'il s'agissait de l'action du soleil, la glace n'aurait pu fondre en ce seul endroit, ni sur une telle profondeur, ni aussi rapidement. Le soleil n'expliquerait pas non plus l'apparition de ces hommes, que nous avons vu sortir

des entrailles du glacier. Comme vous le disiez tout à l'heure, Frank, celui-ci doit être truqué. Allons voir de plus près encore…

— Et si les soldats revenaient et nous surprenaient ? demanda Frank Reeves, que la sagesse n'abandonnait toujours pas.

— Ils ne reviendront pas aussi rapidement, répondit Morane avec insouciance. Sans doute ont-ils pour mission d'effectuer une patrouille. Quand ils regagneront leur point de départ, nous aurons depuis longtemps quitté les lieux…

Prêts à faire usage de leurs armes et jetant autour d'eux des regards attentifs, les deux amis gagnèrent en quelques pas l'entrée du boyau. Une rapide inspection leur permit de se rendre compte que les parois de l'entrée étaient garnies, sur toute la périphérie et sur une certaine profondeur, de tubes et de serpentins métalliques affleurant sous la glace.

— Sans doute s'agit-il de résistances électriques qui, chauffées, font fondre la glace lorsque cette ouverture doit être dégagée, dit Morane.

Il demeura un instant silencieux, se tortillant la lèvre inférieure entre le pouce et l'index en signe de perplexité. Au bout d'un instant, il dit à nouveau :

— Décidément, nous ne nous étions pas trompés : ce glacier est truqué comme un décor d'Hollywood. Nous y verrions apparaître le monstre de Frankenstein ou Dracula le Vampire que cela ne m'étonnerait pas autrement. Allons voir plus loin. Peut-être ferons-nous de nouvelles découvertes, plus surprenantes encore…

Cette fois, emporté lui aussi par une curiosité dévorante, Frank ne trouva rien à redire aux paroles de son ami, et les deux hommes, Morane en tête, s'avancèrent plus avant dans le tunnel de glace s'enfonçant tout droit dans les entrailles du glacier.

*
* *

Au fur et à mesure que Bob et Frank Reeves progressaient le froid devenait plus intense, leur piquant les joues, leur brûlant les yeux, car ils étaient environnés de partout par la glace. En même

temps, l’obscurité s’épaississait et, au bout de cinq minutes, ils ne baignaient plus que dans une pauvre luminosité bleue, bien voisine des ténèbres totales.

— Heureusement, j’ai une lampe de poche, dit Morane. Sinon nous serions obligés de continuer en aveugles…

— Continuer ? fit Reeves. Serait-ce bien prudent ? Songeons à Bill et au professeur qui nous attendent près de l’avion. Après ce que nous venons de voir, il serait sage de quitter ce plateau au plus vite. Tant pis pour la cité de Leng, les Uighurs et le continent Mu !… Qu’ils demeurent dans la légende ! Cela ne fera de mal à personne…

Un long moment, Morane demeura indécis, ayant de la peine à maîtriser ce démon de la curiosité qui, sans cesse, s’éveillait en lui avec turbulence.

Finalement cependant, il finit par se rendre aux appels de la prudence.

— Vous avez raison, Frank. Rebroussons chemin. Nous ne savons pas où tout ceci va nous mener. Et puis, avant de penser à nous-mêmes, il nous faut songer à Bill et au professeur…

Sans ajouter une seule parole, les deux compagnons rebroussèrent chemin et les semelles de leurs bottes fourrées crissèrent à nouveau sur le sol de glace dure. Comme l’obscurité était totale maintenant – la nuit devait être complètement tombée au dehors –, Morane avait allumé sa torche électrique, dont il ne se séparait jamais en expédition, et en voilait la lueur tout en marchant.

Ils mirent à peu près le même temps, c’est-à-dire cinq minutes, pour couvrir en sens inverse le trajet effectué précédemment. Pourtant une désagréable surprise les attendait. Là où, tout à l’heure, se trouvait l’entrée du tunnel, il y avait maintenant une paroi de glace fermant hermétiquement le boyau et leur coupant toute retraite.

Un instant, les deux amis demeurèrent interdits. Puis, tandis que Bob promenait le rayon de sa torche autour du bouchon de glace pour découvrir une solution de continuité qui n’existait pas, Frank se mit à frapper du pied contre la paroi, comme s’il espérait la briser.

Morane désigna alors une série de longues stries parallèles marquées dans la glace, non loin du bouchon et dit :

— Inutile de vous épuiser, Frank. Tout à l'heure, en entrant, j'ai remarqué ces cannelures. Elles se trouvaient à cinq mètres au moins de l'entrée…

Frank Reeves cessa de frapper. Ainsi, le tunnel venait de se refermer sur eux aussi miraculeusement qu'il s'était ouvert précédemment ! Un immense découragement, voisin du désespoir, s'empara des deux hommes. Cinq mètres de glace dure les séparaient maintenant de l'air libre et les retenaient prisonniers dans les entrailles de ce glacier truqué…

# Chapitre VI

— Bloqués ! Nous sommes bloqués !… fit Frank Reeves d'une voix sourde.

Morane demeurait silencieux. Au fond de lui-même, il se maudissait d'avoir poussé son ami dans cette aventure, et il songeait à Bill Ballantine et au professeur Clairembart qui, si Frank et lui ne trouvaient pas une issue, se lanceraient à leur recherche et, peut-être, tomberaient entre les mains des soldats de l'Empire Asiate. Pourtant, Bob ne tarda pas à chasser à la fois ses regrets et ses pensées sinistres. Il se secoua et dit entre ses dents serrées :

— Nous trouverons bien le moyen de sortir d'ici. Il faut que nous en trouvions le moyen !…

Les premiers instants de désespoir passés, Frank Reeves s'était un peu rasséréné lui aussi.

— Ce que je me demande, dit-il, c'est comment le passage a pu se refermer aussi rapidement.

— Je crois avoir trouvé une explication à cela, répondit Morane. Le système de résistance et de tubulures que nous avons observé tout à l'heure sert non seulement à faire fondre la glace lorsque le passage doit être ouvert, mais aussi à amener de l'eau qui, sans doute sous l'action d'un procédé nouveau de congélation artificielle, se solidifie quasi instantanément pour former un bouchon de glace dure étroitement soudé aux parois du tunnel lui-même…

À plusieurs reprises, l'Américain hocha la tête.

— Peut-être est-ce là l'explication, en effet, Bob. Pourtant, cela ne change rien à notre situation, qui demeure aussi critique. Tant que nous ne trouverons pas le moyen de faire fondre à nouveau ce bouchon de glace…

— Nous n'en avons pas la possibilité, Frank. Aussi devrons-nous chercher autre chose.

— Autre chose ? Bien sûr… Mais quoi ?

Le Français eut un geste vague.

— À vrai dire, je ne vois qu'une solution : retourner sur nos pas pour tenter d'atteindre l'autre extrémité du tunnel. Après tout, il doit bien déboucher quelque part.

— Sans doute là d'où venaient les soldats, supposa Frank.

— Sans doute… Mais cela ne nous servirait à rien de jouer aux devinettes. Je propose de nous mettre en route sans retard, tout en nous entourant des précautions les plus élémentaires, naturellement…

Un mouvement de mauvaise humeur échappa à Reeves.

— J'enrage de savoir que la liberté se trouve à quelques mètres à peine de nous, jeta-t-il d'une voix mauvaise, et que nous sommes impuissants à les franchir.

Sans répondre à son ami, Bob haussa les épaules et, se détournant, se mit à remonter lentement la galerie de glace. Frank le suivit en exhalant sa mauvaise humeur par des grognements et, bientôt, tous deux parvinrent approximativement à l'endroit où, tout à l'heure, ils avaient rebroussé chemin. Le froid devenait de plus en plus vif et l'Américain fit remarquer que, si cela continuait, ils seraient bientôt gelés tous deux à mort. Morane tira alors une petite fiasque de métal de sa poche, en dévissa le bouchon de sûreté et la tendit à son compagnon en disant :

— Une gorgée de rhum nous fera du bien. Que celui qui nous taxe d'ivrognerie aille se faire geler au Pôle Nord…

Ayant porté le goulot à ses lèvres, l'Américain but une longue goulée. Ensuite, il tendit la fiasque à Morane, qui but à son tour. Toujours éclairés par la lampe de poche du Français, les deux hommes continuèrent leur route vers l'inconnu. Bientôt, d'autres galeries de moindre importance vinrent déboucher dans celle qu'ils suivaient.

— Ce glacier me paraît creusé comme un bloc de pierre-ponce, constata Morane, et cela ne me semble guère être dû au travail de la nature…

Continuant à suivre l'embranchement principal, Bob et son compagnon persévérèrent dans leur progression. Bientôt, ils firent une étrange constatation : alors qu'ils continuaient à avancer au

cœur même du glacier, la température se radoucissait à présent. En outre la galerie s'était mise à descendre suivant une pente assez prononcée. De l'eau couvrait la surface de la glace, rendant celle-ci glissante à l'extrême, et ils manquaient à chaque instant de s'étaler.

Rapidement, de glaciale tout à l'heure, la température devenait de plus en plus tiède et, comme ils étaient parvenus au bas de la déclivité, Bob et Frank se virent contraints à patauger dans l'eau – de la glace fondue – qui leur montait jusqu'au dessus des chevilles.

Tout à coup, Morane, qui marchait en tête, s'arrêta net. Un escalier, haut d'un mètre environ, se dressait devant lui. Non pas un escalier taillé dans la glace, comme ils auraient pu s'y attendre, mais un escalier métallique. Un escalier aux marches d'acier…

Devant cette nouvelle surprise que leur réservait l'étrange glacier, Morane et Reeves étaient une fois encore demeurés abasourdis. Le premier, le Français retrouva son bon sens un moment émoussé par l'étonnement.

— Nous n'avons aucune raison de nous montrer surpris, fit-il. Nous avons vu des hommes sortir de ce glacier, et il est normal que, tôt ou tard, nous nous trouvions en présence de l'une de leurs œuvres, comme cet escalier… Allons voir ce qu'il y a plus haut…

Déjà, Bob s'était mis à gravir les degrés de métal et, suivi par un Frank Reeves qui grommelait de plus belle, il déboucha dans une nouvelle galerie, à forte pente et de coupe circulaire elle aussi, mais formée par un gigantesque tube d'un métal semblable à celui de l'escalier et dont les sections, longues chacune de plusieurs mètres, étaient soigneusement soudées entre elles à l'autogène.

Le Français éclata d'un petit rire nerveux.

— Les affaires semblent se compliquer, dit-il à voix basse. J'aurais dû vous écouter tout à l'heure, Frank, quand vous m'avez conseillé de ne pas pénétrer dans ce maudit trou à rats…

— À rats ! fit l'Américain avec une grimace. J'aimerais qu'il s'agisse de rats. Ce seraient sans doute là des ennemis moins redoutables que ceux qui nous attendent au fond de ces galeries.

— Vous vous trompez, Frank. Les ennemis dont vous parlez ne doivent pas nous attendre, car ils ne sont pas sensés connaître notre présence ici. Cela nous donne une supériorité sur eux. Aussi

allons-nous prendre le taureau par les cornes et continuer à avancer. De toute façon, il ne nous reste rien d'autre à tenter…

Redoublant de précautions, les deux hommes reprirent leur marche, évitant de faire résonner sous leurs pas le sol métallique. La carabine au poing, ils se tenaient prêts à en faire usage à la moindre alerte. Bob avait refermé la main gauche sur le diffuseur de la torche électrique, qui ne dispensait plus qu'une lueur avare, juste assez intense pour permettre une marche tâtonnante.

Durant une dizaine de minutes, cette progression inquiète se prolongea. Frank posa alors la main sur l'épaule de son ami et souffla :

— Éteignez la torche et accroupissez-vous…

Morane obéit et, quand la torche fut éteinte, il comprit la raison du double conseil que venait de lui prodiguer son ami. Là-bas, devant eux, au bas de la déclivité, un cercle de clarté apparaissait, correspondant à la section de la galerie elle-même, au bout de laquelle brillait une lumière qui, à en juger par sa teinte jaunâtre, devait être produite artificiellement. De l'électricité sans doute…

Longtemps, les deux voyageurs demeurèrent immobiles, comme fascinés par la lueur inconnue. Il leur semblait qu'un œil énorme demeurait fixé sur eux.

— Rebroussons chemin, murmura Frank. Cela ne me dit rien qui vaille…

— Rebrousser chemin ? Et pour aller où ? Non, au contraire, puisque nous sommes dans le bain, autant nous y enfoncer jusqu'au cou. De toute façon, revenir en arrière ne nous servirait à rien. Continuons à avancer, mais en rampant…

Tous deux s'allongèrent sur le ventre et, s'aidant des genoux et des coudes, ils se mirent à ramper en direction de la mystérieuse lueur, qui grossissait au fur et à mesure de leur avance.

Il leur fallut un quart d'heure environ pour parvenir à une galerie métallique d'un diamètre deux à trois fois supérieur à celle qu'ils venaient de suivre, et qui était éclairée par des lampes électriques accrochées à la voûte et protégées par des grillages. Un plancher plat, métallique lui aussi, occupait la partie inférieure du gigantesque

tube, un plancher le long duquel une double ligne de rails courait pour se perdre au loin, dans les deux sens.

— Tout à l'heure une simple galerie creusée dans la glace, dit Bob tout bas. Ensuite, un tunnel d'acier, et maintenant un autre tunnel, plus large encore, et où courent des voies ferrées. Si nous n'étions pas dans une situation aussi précaire, je dirais que cela commence à devenir drôlement intéressant.

À leur gauche, un bruit monta soudain. Un bruit qui se rapprochait sans cesse et qui, de simple bourdonnement, se transforma bientôt en vacarme.

— Mettons-nous à l'abri, fit Bob assez haut pour être entendu de son compagnon.

D'un sursaut en arrière, ils reculèrent de quelques mètres dans la première galerie. Toujours à plat ventre, la joue collée au métal, prêts à faire usage de leurs armes, ils demeurèrent les yeux grands ouverts, le souffle court, guettant cette chose bruyante qui allait d'un instant à l'autre faire irruption devant eux dans le grand tunnel.

Le vacarme devint bientôt assourdissant. Bruit de métal entrechoqué ou frotté avec violence contre un autre métal. Bruit sur lequel Bob put alors seulement mettre un nom : celui d'un train qui se rapprochait. Il s'enhardit aussitôt jusqu'à regagner, toujours à plat ventre, le débouché de la galerie. Jetant un rapide regard vers la gauche, il distingua une interminable file de wagonnets vides qui, télécommandés sans doute, se rapprochaient à une allure modérée, dans un tintamarre d'enfer.

# Chapitre VII

En voyant ces wagonnets vides défiler lentement devant lui, Bob Morane avait imaginé aussitôt un plan téméraire. Puisque ne pouvant retourner en arrière ni demeurer sur place, son compagnon et lui devaient longer la nouvelle galerie, ces wagonnets leur en fourniraient le moyen sans qu'ils fussent forcés d'avancer à découvert et en pleine lumière.

Comme il fallait se hâter d'agir avant que la longue file de véhicules ne fut passée, Morane se tourna vers Frank Reeves et souffla d'une voix pressée :

— Je saute dans un des wagonnets. Prends le suivant !…

Tout en parlant, le Français s'était accroupi et, calculant soigneusement son élan, il bondit en avant et retomba dans le véhicule choisi. N'ayant pas eu le loisir de discuter l'ordre de son ami, Reeves avait sauté à son tour dans le wagon suivant.

Emportés le long du tunnel d'acier, les deux hommes s'étaient allongés sur le dos au fond de leur wagonnet respectif. Ne pouvant regarder autour d'eux sans devoir passer la tête au-dessus de la benne et risquer de se faire repérer, ils devaient se contenter de surveiller la voûte au-dessus d'eux, tout en se demandant où allait les mener ce voyage en pleine fantasmagorie.

Cinq minutes durant, voire davantage, le convoi continua sa lente avance dans le tunnel métallique qui, formant caisse de résonance, bruissait comme mille tambours aux chocs des essieux. Finalement, la voûte s'éleva soudain pour se transformer en une haute et vaste coupole dans laquelle la galerie venait de déboucher. Presque aussitôt, le convoi tout entier s'immobilisa dans le fracas des wagonnets qui s'entrechoquaient.

— Que se passe-t-il ? interrogea Reeves, juste assez haut pour être entendu de son compagnon.

— Je l'ignore, répondit Bob sur le même ton. Peut-être sommes-nous parvenus à destination, tout simplement…

C'est alors que vers l'avant du convoi, des appels fusèrent, proférés en une langue dans laquelle Morane crut reconnaître du chinois. En même temps, des bruits de pierrailles, de pelles frappant le sol, des grincements de bennes, apprirent au Français que l'on était sans doute en train de charger les wagonnets, ceux-ci servant probablement à évacuer, pour les précipiter dans quelque gouffre, les déblais de toutes sortes provenant de l'aménagement de ces cavernes d'acier creusées dans le roc, sous le glacier qui leur faisait un camouflage idéal. Un à un, les wagonnets de tête seraient remplis, puis ce serait au tour de ceux occupés par Morane et Frank Reeves. Bob comprit alors qu'il était temps pour son ami et pour lui-même de quitter leur cachette.

— On charge les wagonnets, Frank, souffla Morane. Il nous faut nous tirer d'ici en vitesse.

— Nous tirer d'ici ?… Mais comment y parvenir sans être repérés ? Cela grouille de monde dans le secteur…

Morane demeura un long moment silencieux, mettant toute son énergie à réfléchir, puis il dit :

— Demeure bien caché, Frank. Je vais jeter un coup d'œil…

Lentement, il se haussa sur les genoux jusqu'à ce que son front, puis ses yeux, émergeassent par dessus le rebord du wagonnet. Jetant alors de rapides regards à la ronde, il se rendit compte que le quai, à gauche dans le sens de la marche du convoi, était encombré de déblais, terre, sable et pierrailles. Sur la gauche également, mais à hauteur seulement des premiers wagons, plusieurs groupes de soldats, tous asiatiques et porteurs de vestes de toile, s'affairaient à remplir les véhicules. Le reste de la coupole, une vaste rotonde à la voûte et aux parois de métal, à laquelle venaient s'embrancher tout un complexe de galeries secondaires, d'où débouchaient d'autres voies ferrées, paraissait désert.

Telle une marmotte dans son trou à l'annonce du quelconque danger, Morane s'était déjà renfoncé au creux du wagonnet. Si son compagnon et lui voulaient s'échapper, ils devaient agir alors qu'il en

était temps encore, avant qu'on ne les ait découverts et que toute voie de retraite ne leur fut coupée.

— Frank, dit Morane de la même voix basse que tout à l'heure, je crois qu'il nous reste une chance de nous en tirer, du moins pour l'instant. Pour cela, écoutez bien ce que je vais vous dire. Suivez mes indications à la lettre…

— Je vous écoute, Bob…

— Vous allez vous tourner dans le sens où le convoi avançait tout à l'heure et enjamber en roulant sur le ventre le rebord du wagonnet du côté droit. Quand vous serez à terre, vous vous dissimulerez derrière le wagonnet lui-même. Nous verrons alors de quel côté fuir. Je compte jusqu'à trois et nous sautons, mais nous devons faire vite pour diminuer les risques d'être repérés. Êtes-vous prêt ?…

— Je suis prêt…

Lentement, Morane compta jusqu'à trois. Quand il eut terminé, il agrippa le rebord du wagonnet, accomplit un rétablissement et bondit au-dehors. Il retomba presque sans bruit et, tapi contre le flanc du véhicule, se tourna vers Frank Reeves, qui avait accompli la même manœuvre.

— Tout est-il O.K., Frank ? interrogea-t-il.

— Tout est O.K… jusqu'à présent du moins…

Ils demeurèrent immobiles et silencieux, tous les sens tendus et prêts à faire usage de leurs armes s'ils venaient à être découverts. Cependant, il ne semblait pas qu'ils eussent été repérés, car rien ne se passa. Morane désigna alors l'entrée de la galerie la plus proche en disant :

— Filons par là. Ensuite, à Dieu va…

Courbés, la carabine à la main, ils filèrent en direction de l'entrée de la galerie. Ils allaient l'atteindre quand, derrière eux, un appel retentit, clamé à haute voix en chinois, langue que Morane connaissait assez pour comprendre qu'on leur ordonnait de s'arrêter. Bien entendu, ils n'eurent garde d'obéir et galopèrent de plus belle. Un tacatac de mitrailleuse retentit alors et des balles vinrent ricocher tout autour d'eux, sur les parois métalliques. Aucune d'elles

cependant ne les atteignit car, déjà, ils avaient gagné l'abri de la galerie derrière l'angle de laquelle ils s'étaient jetés à plat ventre.

À ce moment précis, une sonnerie au timbre bas et sourd se déclencha, faisant résonner les échos des Cavernes d'Acier comme si celles-ci venaient de se métamorphoser soudain en une gigantesque ruche en délire.

Pendant plusieurs minutes, la sonnerie avait retenti, couvrant tous les autres bruits et remplissant les deux fuyards d'incertitude en ce qui concernait les mouvements de leurs adversaires. Finalement, la sonnerie s'arrêta et Bob et Frank purent percevoir des appels gutturaux, des bruits de course, des cliquetis d'armes.

— L'alerte générale est donnée à présent, dit Morane. Avant longtemps, nous aurons toute une meute à nos trousses.

Il désigna l'entrée d'une seconde galerie, plus étroite que celle dans laquelle ils se trouvaient, et continua :

— Filons de ce côté. Ensuite, nous verrons bien. Tout ce que nous avons à faire pour l'instant, c'est fuir…

Tous deux gagnèrent en courant l'entrée de la galerie secondaire, tandis que de nouvelles balles, tirées du hall en forme de coupole, ricochaient autour d'eux. Déjà, ils longeaient la nouvelle galerie, sans savoir au juste où celle-ci les conduirait. Derrière eux, un martèlement de pieds fit résonner le plancher de métal.

— On nous poursuit, dit Frank Reeves. Galopons de plus belle…

Ce conseil n'avait pas besoin d'être suivi car, déjà, les deux hommes couraient de toute la vitesse dont ils étaient capables. Soudain, ils s'arrêtèrent pile, comme figés. Un second bruit de pas faisait résonner les profondeurs du couloir, mais devant eux cette fois, et ils se devinèrent coincés. Avant longtemps, ils seraient rejoints et toute résistance de leur part prendrait alors des allures de baroud d'honneur.

Indécis, ils écoutaient le bruit de pas se rapprocher devant et derrière eux, se demandant quel parti prendre, quand Frank Reeves désigna une voûte basse, marquant l'entrée d'une nouvelle galerie.

— Fuyons par là, dit-il. C'est la seule chance qui nous reste…

En quelques enjambées, ils atteignirent la galerie indiquée et s'y glissèrent. Ils ne devaient pas aller loin cependant, car, au bout

d'une trentaine de mètres, le passage était coupé net par un éboulis de terre et de rocailles débordant à l'intérieur du tube métallique.

Morane laissa échapper une exclamation de colère.

— Voilà bien notre chance, grogna-t-il. Cette galerie n'est pas achevée. Nous sommes pris au piège…

Pris au piège, ils l'étaient car, s'il fallait s'en rapporter au bruit, les deux groupes de poursuivants étaient proches l'un de l'autre. Bientôt, des échos de voix indiquèrent qu'ils venaient de se rejoindre à proximité du couloir où Morane et Reeves se trouvaient maintenant prisonniers.

— Ils ne tarderont pas à venir jeter un coup d'œil de ce côté, souffla Bob. Mettons-nous à plat ventre…

Tous deux s'allongèrent au pied de l'éboulis et, leurs carabines épaulées, se tinrent prêts à défendre chèrement leur liberté, sinon leur vie. Ils ne durent pas attendre longtemps car, bientôt, une ombre se profila sur la paroi de la galerie adjacente, puis une silhouette humaine se découpa sous la voûte, suivie bientôt d'une seconde.

— Envoyons-leur quelques morceaux de maillechort, dit Morane. Non pour tuer, mais pour leur enseigner le respect…

Visant très haut, Bob tira trois balles coup sur coup, trois balles qui ricochèrent en miaulant sur la voûte d'acier du passage. Presqu'aussitôt, les deux silhouettes, qui avaient pénétré dans la galerie en cul-de-sac, disparurent comme par enchantement.

— Les voilà édifiés sur notre volonté de nous défendre, dit Morane avec une fausse satisfaction.

— Oui, enchaîna Frank, les voilà prévenus. Mais ils savent aussi de façon précise où nous nous trouvons à présent. Je ne crois pas devoir me tromper en affirmant qu'avant longtemps nous aurons du travail sur les bras.

Cette fois, Morane demeura muet. Il savait être la cause de tout cela et il maudissait son éternelle curiosité qui les avait conduits, son ami et lui, dans cette impasse. En même temps, il songeait au professeur Clairembart et à Bill Ballantine qui, bientôt, en ne les voyant pas reparaître, partiraient assurément à leur recherche et risqueraient de tomber, eux aussi, au pouvoir des soldats de l'Empire Asiate.

De longues minutes s'écoulèrent dans un silence total. À chaque instant, les deux assiégés s'attendaient à subir l'attaque de leurs adversaires, mais rien ne venait cependant.

— Quand vont-ils donc se décider ? demanda Frank Reeves avec hargne.

À nouveau, il y eut un long silence. Puis, là-bas, une voix s'éleva et dit en chinois, puis en mauvais anglais :

— Qui que vous soyez, rendez-vous. Il ne vous sera fait aucun mal…

— Aucun mal, mon œil ! ricana Morane. Si ceux qui ont édifié ce repaire d'acier sont de petits saints, je veux bien être pendu par les pouces jusqu'à la fin des temps sans proférer une seule plainte…

Là-bas, n'obtenant aucune réponse, la voix avait répété :

— Rendez-vous. Il ne vous sera fait aucun mal. Répondez…

Morane tira un coup de feu.

— Voilà notre réponse, cria-t-il. Si vous voulez nous prendre, venez nous chercher…

Posément, il glissa de nouvelles cartouches dans son arme, et Frank et lui attendirent l'attaque. Cinq, puis dix minutes s'écoulèrent cependant encore sans que rien ne se passât. Frank Reeves frappa du poing contre les épaisses tôles.

— Qu'attendent-ils donc ?… Mais qu'attendent-ils donc ?…

— Pourquoi se presseraient-ils ? fit Morane avec une feinte indifférence. Ils savent qu'ils nous auront à l'usure, par la soif, par la faim… Tôt ou tard, ils n'auront plus qu'à venir nous cueillir.

L'adversaire semblait cependant plus pressé de s'emparer des intrus que Bob ne semblait le croire. Il y eut une détonation sourde, et un objet vint tomber à l'intérieur de la galerie au fond de laquelle Bob et Frank se tenaient tapis. À peine, l'objet en question eut-il touché le sol qu'il éclata en dégageant une épaisse fumée blanche qui se répandit rapidement dans toute la galerie.

— Des gaz lacrymogènes ! fit Morane.

Le Français avait deviné juste. Déjà la fumée les avait atteints, son compagnon et lui, leur attaquant douloureusement les yeux et les forçant aux larmes. Une seconde bombe éclata, rendant la fumée plus épaisse encore et, bientôt, l'atmosphère devint intenable.

Pleurant, toussant et crachant, Morane se mit debout.

— Mon vieux Frank, dit-il, nous allons devoir finalement nous résoudre à le livrer ce petit baroud d'honneur… ou à nous rendre…

Suivi par l'Américain, il se dirigea, à travers la fumée, en direction de la sortie de l'impasse. Ils en débouchèrent, bien résolus à se défendre, mais ils n'en eurent cependant pas le loisir. De nombreuses mains s'abattirent sur leurs épaules et ils furent réduits à l'impuissance, renversés, ligotés, tandis que se penchaient sur eux des soldats aux visages couverts de masques anti-gaz qui leur donnaient des faces de cauchemar, aux grands yeux fixes de créatures venues d'une autre planète.

# Chapitre VIII

Les mains liées derrière le dos, mitraillette au creux des reins, poussés sans ménagements par les soldats, Morane et Frank Reeves avaient été conduits à travers des couloirs tous faits de tubes métalliques de différentes sections. Les Cavernes d'Acier – puisque c'était le nom donné par Morane à cet étrange repaire souterrain, – les Cavernes d'Acier donc se révélaient être un véritable labyrinthe de galeries éclairées à l'électricité et climatisées qui, toutes, aboutissaient à des rotondes aux usages divers, certaines servant de dortoir ou de réfectoire aux soldats, d'autres de salles des machines, d'autres encore de stations de triage où aboutissaient les voies ferrées desservant l'ensemble.

Finalement, les deux prisonniers et leur escorte débouchèrent dans une rotonde plus vaste que les autres et dont le pourtour était percé de portes toutes numérotées.

Un des soldats – un officier s'il fallait en juger aux insignes de ses épaulettes – ouvrit la porte centrale, qui portait le numéro 1, et Morane et Reeves furent poussés dans un couloir, métallique lui aussi sans doute, mais dont les parois étaient tapissées de soie brodée de dragons et de fleurs étranges. Au fond de ce couloir, on apercevait une porte de bois sculptée et incrustée d'ivoire. Après la froideur fruste des autres galeries, le luxe de celle-ci, dont le sol était couvert d'un moelleux tapis, avait tout pour étonner les deux captifs.

— À ton avis, Bob, où nous conduit-on ? s'enquit Frank Reeves.

Le Français eut un geste vague.

— Il doit y avoir un chef ici, dit-il. Sans doute allons-nous comparaître devant lui pour…

Une vive douleur au creux des reins coupa la parole à Morane. Un soldat venait, de la crosse de son arme, de le frapper violemment en disant :

— Pas parler… Pas parler…

La petite troupe était parvenue devant la porte de bois. À nouveau, les prisonniers furent consciencieusement fouillés, sans doute afin de voir s'ils ne possédaient aucune arme cachée. Ensuite, la porte fut ouverte, puis une seconde, soigneusement capitonnée, et gardes et prisonniers pénétrèrent dans une salle assez vaste, aux murs et au plafond lambrissés de bois clair aux sculptures et aux incrustations délicates. Tout le fond était occupé par un large divan encombré de coussins de soie multicolore et auprès duquel, dans une cassolette de bronze finement ciselée, brûlait de l'encens au parfum entêtant.

Mais ce qui attira surtout l'attention de Morane et de son ami, ce fut cet homme assis derrière une luxueuse table de travail. À en juger par la hauteur de son buste, il devait être de taille moyenne et tout, dans son maintien, indiquait une ventripotence assez accentuée. Il portait une robe de chambre de soie rouge et, entre les doigts boudinés de sa main droite, tenait une cigarette fichée dans un long porte-cigarette d'ambre doré. Mais ce fut surtout le visage de l'homme qui retint l'attention des prisonniers. Un masque bouffi de diable gourmand, à la peau d'un jaune verdâtre et où les yeux, bridés et globuleux, avec leurs paupières plissées et plombées, faisaient songer à deux appareils photographiques braqués, leurs soufflets dépliés. Le nez camard, aux narines béantes, et des moustaches noires et lisses comme les cheveux, aux pointes tombantes, accentuaient encore la laideur de cette face grasse, à l'expression à peine humaine. À vrai dire, cet homme, bien qu'ils ne l'eussent jamais rencontré auparavant, n'était inconnu ni pour Morane, ni pour Frank Reeves, car ceux-ci avaient reconnu aussitôt en lui Kuo-Ho-Tchan obscur ministre de la suite de Chin-li, le maître de l'Empire Asiate. Kuo-Ho-Tchan, personnage débonnaire, célèbre par ses facéties et jugé peu dangereux par les occidentaux, à tel point que ceux-ci l'avaient surnommé le Clown de Pékin.

Longuement Kuo-Ho-Tchan avait considéré les deux prisonniers, tout en tirant d'épaisses bouffées de fumée bleue de son fume-cigarette. Ensuite, du bout des lèvres, il demanda en anglais, d'une voix basse, comme étouffée :

— Qui êtes-vous ? Et que faites-vous ici ?

Morane répondit à cette question par une autre question.

— Et vous, de quel droit nous avez-vous fait appréhender par vos hommes ?

Un sourire rempli de fausse bonhommie plissa les traits empâtés du Chinois.

— De quel droit ? fit-il de la même voix basse, toujours en anglais. On peut dire, mon cher monsieur, que vous ne manquez pas de toupet. Vous êtes ici sur le territoire de l’Empire Asiate, ne l’oubliez pas, et vous ne pouvez vous y être introduit qu’en fraude, puisque nous ne délivrons aucun passeport aux occidentaux…

Kuo-Ho-Tchan s’arrêta de parler et considéra encore durant un moment ses deux prisonniers, comme s’il tentait de lire en eux, de percer le secret de leurs âmes. Ensuite, il demanda à nouveau :

— Qui êtes-vous ? Et que faites-vous ici ?

Bob haussa les épaules dédaigneusement, pour répondre :

— Qui nous sommes ? De simples touristes… Ce que nous faisons ici ? Disons que nous sommes venus admirer les beautés du pays, tout simplement.

Le gros Chinois secoua la tête et éclata d’un rire bas, faisant songer à une crécelle tournant au ralenti à l’intérieur d’une bouteille.

— Les beautés du pays, tout simplement, répéta-t-il. Les beautés du pays…

Son visage redevint soudain sérieux et une lueur mauvaise s’alluma au fond de ses prunelles. Pourtant, ce fut à peine si sa voix haussa d’un ton quand il continua :

— Non, messieurs, vous n’êtes pas des touristes. Je sais ce que vous êtes…

Kuo-Ho-Tchan fit une pose. Bob et Frank attendirent, feignant une indifférence totale. Alors, devant cette indifférence, le gros homme éclata :

— Des espions, voilà ce que vous êtes. DES ESPIONS !…

Bien décidés à ne pas perdre leur sang-froid, les deux prisonniers ne bronchèrent pas devant cette accusation. De son côté, Tchan avait aussitôt retrouvé son calme d’Asiatique, et un sourire mielleux était revenu sur sa large face olivâtre.

— Je suppose que vous n'êtes pas décidés à avouer, n'est-ce pas, messieurs ?

Morane haussa les épaules.

— Que pourrions-nous bien avouer, Excellence ? Nous ne pouvons tout de même pas reconnaître que nous sommes des espions uniquement pour vous faire plaisir…

Ses gros yeux brillant derrière ses paupières mi-closes, Kuo-Ho-Tchan considéra encore longuement ses deux interlocuteurs.

— Sans doute est-ce là votre dernier mot, messieurs ? dit-il enfin.

— C'est notre dernier mot, en effet, fit Bob. Vous voulez à tout prix que nous soyons des espions, alors que, nous vous le répétons encore, nous ne sommes que de paisibles voyageurs.

La main boudinée de Tchan s'écrasa sur la tablette du bureau.

— Je vous donne jusque demain pour réfléchir, messieurs. Si, passé ce délai, vous n'êtes toujours pas disposés à m'exposer les raisons de votre présence ici, je me verrai forcé de vous faire arracher des aveux par la force et de vous livrer à Tsi, mon bourreau. Tsi est très habile et nul, mieux que lui, ne parvient à délier la langue aux prisonniers récalcitrants…

À ces dernières paroles, un sourire cruel était apparu sur le visage du gros homme. Un sourire qui, presque sans transition, fit place à une expression de profonde contrariété.

— Bien entendu, messieurs, continua le Chinois, je serais peiné de devoir vous faire souffrir, voire vous tuer, car vous me semblez être deux hommes courageux et forts. Et j'aime les hommes courageux et forts…

Kuo-Ho-Tchan fit un geste et les gardes poussèrent sans ménagement Morane et Frank Reeves au-dehors, tandis que le Clown de Pékin répétait, sur un ton de regret forcé :

— Vraiment, messieurs, je serais peiné de devoir vous faire souffrir… Vraiment, je serais peiné…

*
* *

— J'ai l'impression que nous voilà dans de bien sales draps…

C'était Frank Reeves qui venait de parler et, comme Morane ne répondait pas, il continua :

— Car enfin, nous ne pouvons quand même pas avouer que nous sommes des espions quand ce n'est pas vrai ! D'autre part, ne pas l'avouer serait nous condamner à la torture, et il est de notoriété publique que les tortionnaires de l'Empire Asiate connaissent leur métier… si métier il y a.

Après leur entretien avec Kuo-Ho-Tchan, les deux amis avaient été jetés dans une cellule creusée à même le roc et fermée par une lourde porte d'acier. Accroupi contre la paroi, Morane ne pouvait s'empêcher de songer à l'étrangeté de la situation. Partis à la recherche d'une cité légendaire qui, peut-être, n'avait jamais existé que dans l'imagination de quelques illuminés, Frank et lui découvraient par hasard cette ville souterraine ultra-moderne sur laquelle semblait régner Kuo-Ho-Tchan, obscur ministre de l'Empire Asiate, qui englobait à présent la presque totalité des anciens États d'Extrême-Orient, à l'exception du Japon et de l'Inde, et dont la puissance économique et militaire s'accroissait sans cesse jusqu'à inquiéter sérieusement les autres grandes puissances.

— Tu as raison, Frank, répondit finalement le Français, nous sommes venus fourrer notre nez dans un fameux nid de guêpes. Un nid de guêpes dont le roi semble être ce gros frelon de Kuo-Ho-Tchan. Le pire, c'est que je ne vois pas le moyen de nous en sortir. Par étourderie, et aussi par curiosité, nous avons pénétré dans ces Cavernes d'Acier, et il me semble difficile à présent, sinon impossible de nous en échapper. Le plus étrange dans tout cela c'est que, si nous disions la vérité à Kuo-Ho-Tchan, il ne nous croirait pas. En outre, malgré son scepticisme, il pourrait malgré tout ordonner d'entreprendre des recherches. L'avion courrait le risque d'être découvert, et aussi le professeur et Bill. Nous sommes dans la mélasse, et nous devons tout tenter pour que nos amis n'écopent pas eux aussi…

— Bien sûr, fit Reeves. Non seulement il nous faut nous arranger pour que le professeur et Bill ne soient pas capturés à leur tour, mais veiller également à conserver nous-mêmes la vie sauve…

Longtemps, les deux amis demeurèrent silencieux. Morane s'était enfoui le front entre les paumes et réfléchissait intensément. Finalement, il releva la tête et, par trois fois, passa les doigts de sa main droite ouverte dans ses cheveux noirs coupés en brosse. Alors seulement, son visage s'éclaira.

— Je crois avoir trouvé, dit-il à voix basse.

Frank Reeves dirigea vers son compagnon des regards étonnés.

— Trouvé quoi ? interrogea-t-il.

— Le moyen de gagner la confiance de Kuo-Ho-Tchan, répondit Morane toujours à voix basse.

La plus intense stupéfaction se peignit sur les traits de l'Américain.

— Gagner la confiance de Kuo-Ho-Tchan ? fit-il. Je me demande bien comment nous y parviendrions.

Énigmatiquement, Morane sourit.

— J'ai mon plan. Naturellement, il peut aussi bien échouer que réussir. Toutefois, il possède le gros avantage de laisser le professeur et Bill en dehors de l'action…

Il s'interrompit un instant, puis continua en clignant de l'œil en direction de la porte :

— Mais mieux vaut ne pas courir le risque d'être entendus. On ne sait jamais. Au cas où Tchan nous ferait espionner…

Jusqu'alors, Bob avait parlé à voix suffisamment basse pour que, du dehors, un éventuel auditeur ait pu surprendre la moindre de ses paroles. Néanmoins, pour exposer le plan qu'il venait de concevoir, il se pencha vers son compagnon et lui parla longuement à l'oreille. Quand il eut terminé, Frank Reeves hocha la tête pour dire très bas :

— Évidemment, cela peut réussir. Pourtant, cela n'ira pas sans risques. Les espions sont fusillés… À moins que, dans l'Empire Asiate, on n'ait, comme je le pense, l'habitude de leur faire trancher la tête.

Le Français haussa les épaules.

— Ne jetons pas le manche avant la cognée, Frank. Nous ne sommes pas encore morts. Et puis, de toute façon, si le vin est déjà versé, je préfère le boire à ma façon… Mais essayons de dormir maintenant. Ces émotions m'ont mis à bout…

Tâtonnant autour de lui sur le sol, Morane ramassa un morceau de roc qu'il envoya en direction de la lampe électrique qui, pendue à la voûte du cachot, éclairait ce dernier. Touchée en plein, l'ampoule vola en éclats et les ténèbres se firent, totales.

Alors, les deux captifs s'allongèrent sur le sol et, malgré leur position inconfortable, tentèrent de trouver un repos dont ils avaient grand besoin.

# Chapitre IX

La porte d'acier tourna en grinçant sur ses gonds, un faisceau de lumière fouilla les ténèbres du cachot et une voix glapit, en mauvais anglais :

— Dehors, chiens d'Occidentaux !… Dehors !…

Morane et Frank Reeves se dressèrent, soudain tirés de leur sommeil et tournèrent leurs regards vers la porte, dans l'encadrement de laquelle se découpaient les silhouettes de plusieurs gardes armés de mitraillettes.

— Je crois que le moment est venu, dit Bob.

Un des gardes – un grand diable aux pommettes saillant à l'extrême et à la mâchoire en forme de sabot – pénétra dans le cachot et se mit à houspiller les prisonniers qui, sans doute, n'obéissaient pas assez vite à son gré.

— Debout, chiens !… Debout !… Tsi, le bourreau, vous attend…

À tort et à travers, il se mit à frapper Bob et son ami à grands coups de pied. Profitant de la pénombre régnant dans la petite pièce, Morane accrocha le pied de l'homme et le tira violemment vers le haut. Déséquilibré, le garde à la mâchoire en sabot chut à la renverse sur le sol tandis que ses compagnons, auxquels l'intervention de Morane avait échappé, éclataient de rire et se moquaient de sa maladresse.

Déjà, la brute se relevait en vociférant, mais Morane et Reeves lui avaient tourné le dos et étaient sortis du cachot, pour être aussitôt entourés par les autres gardes, qui les poussèrent en avant.

À travers les couloirs de métal, les deux amis furent ramenés à cette rotonde percée de portes numérotées, où ils avaient déjà été conduits la veille, avant d'être mis en présence de Kuo-Ho-Tchan. Cependant, cette fois, ce ne fut pas la porte portant le numéro 1 qui fut ouverte, mais une autre, située juste en face et sur laquelle était peint un 6 rouge. Cette porte franchie, l'on traversa un couloir

menant à une seconde porte peinte en pourpre et qui fut ouverte elle aussi. Gardes et prisonniers pénétrèrent alors dans une salle de dimensions semblables à celle dans laquelle Kuo-Ho-Tchan avait reçu la veille les deux captifs mais dont, bien entendu, le décor différait. Les murs étaient capitonnés de cuir épais et, partout, on apercevait d'étranges instruments de torture, dignes d'une salle d'interrogatoire du Moyen Âge : chevalets, brodequins, braseros, poires d'angoisse, pinces et tenailles de toutes sortes, corselets de fer hérissés intérieurement de pointes d'acier rétractiles, fouets et knouts de toutes dimensions… Deux hommes se tenaient dans cette pièce. L'un d'eux, assis dans un large fauteuil de cuir, était Kuo-Ho-Tchan qui, pour l'occasion, avait revêtu, par dessus son pantalon de soie, une simple veste à la chinoise en toile grise et au col strictement boutonné, tandis qu'une casquette plate, aux pattes relevées, le coiffait. Dans sa main droite, il tenait le même fume-cigarette en ambre doré que la veille. Le second personnage était un Chinois entre deux âges, au visage étrangement impersonnel de petit bureaucrate mais dont les gestes, rares, se révélaient d'une précision évocatrice. Seul, un chirurgien pouvait posséder une telle sûreté dans les gestes. Un chirurgien… ou un bourreau.

Tsi – ce ne pouvait être que lui – se tenait debout devant une large panoplie supportant une impressionnante série de sabres à larges lames gravées de devises chinoises et dont la destination ne faisait aucun doute. Comme Bob et Frank Reeves gardaient les yeux fixés sur la sinistre panoplie, Kuo-Ho-Tchan éclata de son petit rire de crécelle assourdie.

— Les sabres de mon fidèle Tsi semblent vous intéresser, messieurs. Ce sont des lames uniques, forgées jadis par les plus grands fourbisseurs de Pékin. Un seul revers d'une lame pareille, maniée par un expert, et une tête vole comme un épi de riz sous la faucille du paysan. Et Tsi, je dois vous le dire, est un expert parmi les experts. On l'appelle « La-Mort-à-l'Éclair-d'Acier », car la légende veut que, quand il décapite quelqu'un, sa victime perçoive seulement un bref sifflement et l'éclair de la lame. À ce propos, laissez-moi vous rapporter une petite anecdote. Si, toutefois, dans la situation où

vous vous trouvez, vous vous sentez disposés à écouter une bonne histoire…

Comme ni Bob ni Frank ne répondaient, Tchan continua :

— Il y a quelques années, un ministre nommé Woo Lin fut convaincu de trahison et condamné à la décapitation. Pour dernière grâce, il demanda d'être exécuté par Tsi. Cette faveur lui fut accordée, et ce fut avec la certitude de ne pas ressentir la moindre douleur qu'il marcha au supplice. Il s'agenouilla la tête haute. Tsi prit son meilleur sabre et frappa horizontalement, selon la plus pure tradition. La lame siffla, Woo Lin vit l'éclair d'acier, mais rien d'autre ne se passa. Alors Woo Lin demanda à l'adresse de Tsi : « Est-ce toi dont on vante tellement l'habileté ? Tu devais me décapiter, et ma tête se trouve toujours sur mes épaules. » Ce à quoi Tsi répondit avec cette politesse qui le caractérise : « Bouge-là, cette tête, Honorable Victime… » Woo Lin bougea la tête qui, seulement alors, tomba.

À nouveau, Kuo-Ho-Tchan s'arrêta de parler, pour demander à l'adresse des deux captifs :

— N'est-elle pas excellente mon histoire ? Mais rassurez-vous, je ne vous livrerai pas, du moins pas tout de suite, au couperet de Tsi. Celui-ci connaît d'autres divertissements, plus lents et plus fructueux, du moins en ce qui vous concerne…

La voix du gros homme, de faussement gaie qu'elle sonnait jusqu'alors, devint soudain menaçante :

— Je suppose que, depuis hier, vous avez eu le temps de réfléchir, et vous sentez-vous décidés à me dire qui vous êtes et ce que vous venez faire ici…

— Nous n'avons pas un seul mot à ajouter à ce que nous vous avons déclare hier, répondit Morane. Nous sommes des touristes solitaires et rien d'autre…

Le regard de Tchan se durcit et son ton se fit sifflant.

— C'est parfait, dit-il. Vous l'aurez voulu…

Il désigna Morane aux gardes et dit simplement :

— Exécutez mes ordres !

Les gardes se jetèrent sur le Français et, bien que celui-ci tentât de résister, ils finirent par le maîtriser pour, ensuite, lui arrachant

veste et chemise, le mettre torse nu. On lui lia alors les mains par dessus la tête et à l'aide d'un palan, on le hissa jusqu'à ce que, seules, les pointes de ses pieds touchassent encore le sol.

Suspendu ainsi, Morane se demandait avec angoisse quel allait être son sort. Non qu'il fut lâche devant la douleur physique, car il avait été pétri au dur métier de la guerre et de l'aventure, mais il connaissait l'esprit raffiné, jusque dans la torture, des Asiatiques, et il ignorait, d'autre part, jusqu'où pouvait aller le courage humain. Il savait que les plus braves, arrivés à un certain degré de douleur physique ou morale, peuvent soudain flancher, et il ne pensait pas devoir faire exception à la règle. Cependant, pour mener à bonne fin le plan qu'il avait imaginé la veille, il devait se sacrifier, tout comme d'ailleurs aurait dû se sacrifier Frank Reeves si le choix de Tchan s'était porté sur lui.

L'Américain devait nourrir des inquiétudes semblables à celles de son ami, car il demanda à l'adresse du Clown de Pékin, en désignant Morane :

— Qu'allez-vous faire de lui ?

Le Chinois eut un sourire narquois.

— Voilà que vous vous préoccupez déjà du sort de votre ami. Rassurez-vous, le traitement que Tsi va lui faire subir à l'instant ne sera qu'une sorte de hors-d'œuvre. Il va le fouetter. Dix, vingt, trente coups de fouet, jusqu'à ce qu'il s'évanouisse. Ensuite, quand il aura repris connaissance, Tsi frottera ses plaies de poivre rouge, ce qui aura pour effet de réveiller complètement votre ami. Plus tard, si l'un de vous n'est pas passé aux aveux, Tsi se livrera à des divertissements plus compliqués et plus efficaces… Bien sûr, si votre compagnon acceptait de parler dès maintenant, il éviterait ce traitement désagréable…

— Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dit hier, fit Morane avec force. Torturez-moi si vous le voulez, mais vous n'aurez pas un mot de plus.

Tchan se tourna alors vers Frank Reeves et demanda :

— Et vous, ne ferez-vous rien pour éviter d'inutiles souffrances à votre ami ?

L'Américain parut hésiter. Ce fut ce moment que Bob choisit pour hurler :

— Ne dites rien, Frank. Il ne faut à aucun prix céder à cet odieux chantage !…

Reeves baissa la tête et dit d'une voix sourde à l'adresse de Kuo-Ho-Tchan :

— Je n'ai rien à ajouter…

Le gros homme eut un geste d'impuissance pour dire :

— Tant pis, vous l'aurez voulu !

Se tournant vers Tsi, il lui jeta un ordre. Le bourreau saisit alors un long fouet à lanière de buffle et, à petits pas précis et comptés, s'approcha de Morane.

*

* *

Une fois, deux fois, trois fois, puis dix fois, la lourde lanière, maniée avec dextérité, s'était abattue sur le dos du Français, y laissant à chaque coup une marque sanglante. Chaque fois aussi, Bob avait l'impression que son corps se déchirait en deux, comme sous l'effet d'une lame chauffée à blanc. Pourtant, malgré la douleur, il serrait les dents et parvenait à ne laisser échapper aucune plainte.

Au dixième coup de fouet, Frank Reeves, qui assistait impuissant au supplice de son ami, parut n'y plus tenir, et réellement il n'y tenait plus.

— Faites arrêter cela, cria-t-il à l'adresse de Kuo-Ho-Tchan. Je ne puis plus le supporter. Je vais tout vous dire…

Bob Morane tourna vers son compagnon un visage crispé, couvert de sueur et, fignolant la petite comédie mise au point entre Frank et lui, jeta entre ses dents serrées :

— Ne dites rien, Frank… Ne dites rien…

Mais l'Américain secoua la tête.

— Il faut que je parle, sinon ils vont vous tuer… Il faut que je parle…

— Ne dites rien ! Vous m'entendez ?… Je vous interdis de parler ! cria Morane d'une voix plus forte.

Sans paraître avoir entendu ces dernières paroles de son ami, Frank Reeves se tourna vers Kuo-Ho-Tchan et dit :

— Détachez-le… Je vais tout vous dire.

Un sourire de satisfaction tendit la face grasse du Chinois.

— C'est avec plaisir que je vous vois venir à de meilleures dispositions, dit-il. Tsi s'arrêtera de frapper, mais votre ami demeurera attaché jusqu'à ce que vous m'ayez appris tout ce que je veux savoir…

— Qui me dit que vous tiendrez parole ? fit Frank.

Le gros homme secoua ses épaules rondes et lourdes.

— Tout ce que vous pouvez, c'est me faire confiance, dit-il de cette voix basse et un peu enrouée rappelant celle d'un homme atteint d'un cancer à la gorge. De toute façon, vous n'avez pas le choix. Si vous ne parlez pas, le fouet de Tsi recommencera à déchirer les chairs de votre ami.

Frank Reeves serra les poings et se raidit, puis il fit d'une voix sourde, à l'adresse de Tchan :

— C'est très bien, je parlerai… Que voulez-vous savoir ?

À ce moment, gigotant comme un poisson au bout d'une ligne, Morane se mit à hurler d'une voix où la douleur et la rage se mêlaient étroitement :

— Ne dites rien, Frank ! Ne dites rien !… Quand vous aurez parlé, nous serons exécutés tous les deux.

Une nouvelle fois, Reeves fit mine d'ignorer l'avertissement du supplicié.

— Que vouliez-vous savoir ? répéta-t-il à l'adresse de Tchan.

Le Chinois demeura un instant silencieux, scrutant le visage de son interlocuteur de ses petits yeux porcins.

— Pour commencer, je voudrais connaître vos identités, dit-il finalement.

Sans hésiter, Frank Reeves répondit :

— Mon compagnon et moi sommes des officiers de renseignements américains. Mon nom est Franc Ward, le sien Bob Midland…

Comme, jusqu'ici, les deux captifs n'avaient parlé qu'anglais, langue que Morane connaissait parfaitement, tous deux pouvaient

facilement se faire passer pour des Américains. Bien entendu, Morane et Reeves étaient assez célèbres – l'un à cause de ses nombreuses aventures, l'autre de son immense fortune – et il se pouvait que Kuo-Ho-Tchan les eut reconnu d'après les photos parues d'eux dans la presse mondiale. Rien dans l'attitude du Chinois ne semblait cependant confirmer qu'il en fut ainsi ; et puis, c'était un risque à courir.

Tchan n'avait d'ailleurs pas paru soupçonner un mensonge quelconque, car il passa aussitôt à la seconde question.

— Que veniez-vous faire ici ? interrogea-t-il.

— Nous avons été envoyés par le Haut-Commandement, répondit Reeves, afin d'explorer cette région, relever une carte et étudier la possibilité d'établir, en cas de conflit entre le monde occidental et l'Empire Asiate, des zones d'atterrissage pour les troupes aéroportées.

— Et vous avez accepté cette mission en sachant que vous aviez peu de chances d'en revenir ? fit Tchan.

— Nous devions obéir aux ordres, dit Reeves. D'ailleurs, cette région est réputée déserte, et nous ne pensions pas y faire de mauvaise rencontre.

Ces dernières paroles de l'Américain semblèrent, plus que les autres, retenir l'attention de Kuo-Ho-Tchan.

— Vous venez de dire que cette région est réputée déserte, monsieur Ward. Dois-je comprendre par là que le Haut-Commandement dont vous venez de parler ne se doute pas de l'existence de la base militaire dans laquelle vous vous trouvez en ce moment ?

— S'il s'en était douté, répondit Frank avec assurance, il n'aurait pas envoyé deux hommes seuls, mais toute une flotte de bombardiers atomiques dans l'intention de la détruire.

Joyeusement, Tchan se mit à frotter l'une contre l'autre ses mains boudinées et soignées comme celles d'une femme.

— Le secret a donc été bien gardé, dit-il comme pour lui-même. Quand mes ennemis s'apercevront de l'existence de la base, il sera trop tard. Déjà, j'aurai frappé…

Sa joie un peu calmée, il s'adressa de nouveau à Frank, pour lui demander encore :

— Et comment avez-vous réussi à vous introduire ici ?

— Voilà deux semaines environ, expliqua l'interpellé, un avion nous a parachutés avec des chiens et le matériel nécessaire sur le plateau. Hier soir, comme nous venions d'installer notre camp au milieu d'un groupe de collines, non loin de la muraille de glace, nous avons observé des soldats sortant de celle-ci par un trou qui n'existait pas quelques minutes auparavant. Poussés par la curiosité, nous pénétrâmes, après le départ des soldats, dans la galerie de glace, qui se referma sur nous…

Frank rapporta ensuite ce qui s'était passé jusqu'au moment de leur capture. Quand il eut terminé, Kuo-Ho-Tchan hocha longuement la tête.

— Tout cela est fort bien, fit-il, mais qui me prouve que vous ne mentez pas ?

Cette remarque ne prit pas Reeves au dépourvu, car Morane et lui avaient prévu ce genre de remarque.

— Naturellement, dit-il, je ne puis apporter des preuves formelles à mes affirmations. Désignés pour une mission d'espionnage, mon ami et moi ne possédons ni papiers d'identité, ni ordres de route. Toutefois, il vous sera aisé de retrouver notre campement dans les collines, à proximité de la muraille de glace. En fouillant dans nos affaires, vous découvrirez également la carte relevée par nous…

En parlant ainsi, Frank ne s'avançait pas à la légère, car Morane et lui, lors de leur journée d'exploration, avaient dressé une carte grossière mais détaillée de la région traversée, et cette carte était demeurée au campement.

De plus en plus, Kuo-Ho-Tchan paraissait satisfait des déclarations de son prisonnier, car il dit :

— Déjà, cette nuit, votre campement a été découvert par une patrouille et la carte dont vous venez de parler a été trouvée elle aussi. Jusqu'à nouvel ordre donc, je croirai votre histoire. Mieux, si vous accepter de collaborer, vous aurez, provisoirement du moins, la vie sauve.

— Collaborer ? fit Reeves avec une inquiétude admirablement feinte. Que voulez-vous dire par cela ?…

— Vous et votre ami le saurez bientôt…

Kuo-Ho-Tchan se tourna vers les gardes et, leur désignant Morane, commanda :

— Détachez cet homme et faites-le soigner. Ensuite, vous le ferez conduire chez moi ainsi que monsieur Ward.

Alors, Tchan se leva. D'un pas souple pour sa corpulence, il traversa la salle de torture et sortit. Ce fut seulement quand ses pas eurent cessé de se faire entendre au-delà de la porte que les soldats libérèrent Morane. Ils ne surprirent cependant pas le coup d'œil triomphant que celui-ci, malgré ses blessures cuisantes, échangeait avec le faux Franc Ward. Jusqu'ici, leur plan avait réussi. Restait à savoir quelle serait exactement l'attitude de Kuo-Ho-Tchan à leur égard. Bob et Frank comprenaient, malgré leur triomphe passager, que leurs vies étaient désormais entre les mains du Clown de Pékin, de cet homme devant lequel, réduits à leur seule force, ils se sentaient aussi faibles que des fétus de paille emportés par le vent des steppes.

# Chapitre X

Kuo-Ho-Tchan s'était carré dans son fauteuil et, les coudes posés sur le bureau, avait croisé les mains sous son menton, tandis qu'un sourire suffisant errait sur sa face molle, à la peau huileuse. Devant lui, de l'autre côté du bureau, Bob Morane et Frank Reeves avaient pris place sur des sièges de bois sculptés et incrustés d'ivoire. Le Français se tenait très droit, évitant de mettre son échine en contact avec le dossier du siège car, s'il avait été pansé avec adresse, ses blessures demeuraient cependant douloureuses.

— Sans doute, honorables captifs, commença Tchan devez-vous vous poser à mon sujet autant de questions, sinon davantage, que je ne m'en suis posées au vôtre. Vous m'avez fourni des explications que, jusqu'à nouvel ordre, je tiens pour vraies. En outre, en m'apprenant les motifs de votre présence dans cette région, vous m'avez donné la quasi-certitude que votre Haut-Commandement ne se doute pas de l'existence de cette base ultra-secrète. Certes, un doute demeure. Vous pouvez justement avoir été parachutés pour surveiller cette base, glaner des renseignements précieux sur sa destination et son fonctionnement. Dans ce cas cependant, votre gouvernement n'aurait pas envoyé deux hommes seuls, mais toute une équipe de techniciens. C'est donc pour cette raison que je me sens de plus en plus porté à vous croire.

Tout en parlant, le Chinois s'était renversé dans son fauteuil, avait croisé ses mains potelées sur sa poitrine, et une expression de béatitude totale était apparue sur son visage.

— Vous vous demandez sans doute, messieurs, ce que signifie ma présence, à moi Kuo-Ho-Tchan, dans ce repaire d'où, je puis vous le révéler, sera lancée bientôt une attaque de grande envergure qui mettra le monde entier à notre merci. À cette attaque, j'ai donné le nom d'Opération Dents du Tigre. Ce tigre, c'est l'Asie qui referme ses crocs sur le globe terrestre tout entier…

« Mais n’anticipons pas. Pourquoi, moi l’inoffensif « Clown de Pékin » me trouvé-je ici, à la place du président Chin-Li qui, comme tout le monde le croit, préside aux destinées de l’Empire Asiate ? Pourquoi ? Tout simplement parce que Chin-Li n’est rien. Rien d’autre qu’un homme de paille, un pantin dont moi, Tchan, le véritable maître de l’Empire Asiate, je tire les ficelles. Certes, Chin-Li commande, mais je lui dicte ses paroles. Il est à Pékin, ou à Moscou, ou n’importe où ailleurs, et tout le monde le sait, et tout le monde est rassuré de le voir ainsi évoluer en plein jour. Mais personne ne se soucie du « Clown de Pékin », de l’inoffensif Kuo-Ho-Tchan. On le croit en train de savourer les délices d’une nouvelle Capoue dans sa villa au bord de la mer de Chine alors qu’il est ici, enfermé dans cette base, occupé à préparer la conquête du globe.

« Cette conquête, je la prépare depuis l’avènement de Chin-Li au pouvoir, c’est-à-dire depuis mon avènement. Mon premier soin fut de mettre sur pied un staff de super-savants capables de me forger des armes destinées à l’assaut final. En même temps, je préparais la guerre froide en sous-main. Les pays arabes se soulevaient-ils, on accusait Moscou, et Moscou accusait Washington, ou Londres, ou Paris. J’arrivai ainsi au point où je voulais : faire se regarder toutes les grandes puissances en chiens de faïence, prêts à tout instant à s’animer pour se précipiter les uns sur les autres, tous crocs dehors. Cette tâche me fut certes facilitée par la science très poussée du décodage à laquelle mes services de renseignements avaient atteint. Tous les messages secrets étaient interceptés et déchiffrés et, ainsi, connaissant les intentions de mes futurs adversaires, j’agissais en conséquence, me livrant à des chantages détournés, lançant de fausses nouvelles. Et, toujours, Moscou soupçonnait Washington, Londres ou Paris, et vice-versa. Combien de débats brûlants, et souvent stériles, n’ai-je pas ainsi provoqué à l’ONU où, sans cesse, mon pays s’offrait en pacificateur alors que, dans la réalité, il était l’instigateur de tous les troubles. De cela cependant, personne ne sembla jamais se douter…

« Tout en orchestrant ainsi la guerre froide, je n’oubliais pas de préparer la guerre chaude, qui devait m’assurer un triomphe définitif. J’eus l’idée de profiter du fait que le sous-sol de cette région perdue

soit creusé d’innombrables cavernes pour y faire installer secrètement cette base. Sans doute avez-vous lu récemment que la découverte d’importants gisements de fer au Tibet avait poussé mon gouvernement à y installer de grandes usines de raffinage. En réalité, ces usines travaillent exclusivement à la confection des tubes métalliques à grandes sections nécessaires à l’aménagement de cette cité souterraine, dans laquelle des génératrices atomiques produisent la chaleur, la lumière et la force motrice. J’y entretiens une garnison importante de soldats fanatiques, et aucun des ouvriers et ingénieurs qui y travaillent n’est autorisé à la quitter jamais, de façon à ce que le secret soit bien gardé.

« Peut-être vous demanderez-vous pourquoi j’ai installé ma cité souterraine sous un glacier. C’est, tout d’abord, je viens de vous l’expliquer, parce que la conformation du sous-sol s’y prêtait à merveille, mais aussi, et surtout, parce que cela sert mes plans d’attaque. En effet, lorsque je déclencherai, dans quelques mois, l’Opération Dents du Tigre, des passages différemment orientés s’ouvriront dans la glace pour livrer passage à mes fusées à statoréacteurs stellaires, qui iront détruire Tokyo, Moscou, Londres, Paris, New York et les grands centres industriels d’Europe et d’Amérique. Ensuite, par le procédé de congélation rapide que vous connaissez, les bouches se refermeront presque instantanément. Songez à la pagaille que cela provoquera. Ne sachant pas d’où viennent les coups, Washington accusera Moscou, et Moscou accusera Washington, chacun se livrant à des représailles l’un envers l’autre au lieu de frapper leur véritable ennemi. En admettant même que l’origine de l’attaque soit finalement découverte, nos adversaires pourront faire survoler ce glacier par leurs escadres aériennes, ils n’y verront que du feu. D’autres bombardements par fusées seront déclenchés et, quand le désarroi le plus total régnera dans les territoires visés, mes escadrilles déverseront des masses de parachutistes qui devront occuper les points névralgiques en attendant l’arrivée de nouvelles troupes. C’est de cette première vague d’assaut que vous ferez partie… »

À ces dernières paroles du Chinois, Morane et Frank Reeves avaient sursauté violemment. D’un geste de la main, Kuo-Ho-Tchan

les apaisa.

— Vous auriez tort de croire que ma clémence à votre égard soit dictée par la pitié. L'intérêt y a une grande part. Mais laissez-moi m'expliquer. Parmi les troupes aéroportées qui formeront mes premières vagues d'assaut, je compte mêler des Occidentaux, dont mes prisons sont pleines et qui, vêtus de l'uniforme des forces armées du pays assailli, dont ils seront d'ailleurs citoyens, iront semer le désordre partout…

— Et comment vous assurerez-vous de leur obéissance ? interrogea Frank Reeves. Comment les empêcherez-vous de se retourner contre vous pour combattre dans les rangs des leurs ?

L'expression de satisfaction béate qui était apparue tout à l'heure sur le visage de Tchan s'accentua encore.

— Rassurez-vous, dit-il, même quand ces hommes fouleront le sol de leur pays natal, ils demeureront mes prisonniers et seront forcés d'agir dans le sens choisi par moi. Pour cela, nous avons mis au point un procédé de décervellement psychologique, puis de rééducation qui, à de nombreuses reprises, a fait ses preuves…

Bob et Frank connaissaient trop, pour en avoir entendu parler, ce procédé de décervellement psychologique, pour insister. On commence par affaiblir moralement et physiquement le patient en le forçant à la solitude et en le privant de sommeil. Ensuite, quand il n'est plus qu'une épave humaine privée de toute réaction, presque de tout souvenir, on reforge son intellect par des moyens insidieux où l'hypnotisme chimique entre pour une grande part.

— Votre plan me paraît parfait, fit Morane avec sincérité. Pourtant, je ne doute pas que vous ayez prévu l'imprévisible, le grain de sable qui, pénétrant dans la machine la mieux conçue, en bloque les rouages. Qu'arriverait-il si, pour une raison ou pour une autre, votre plan échouait, si vos ennemis, par exemple, envahissaient cette forteresse ?

Le Maître de l'Empire Asiate sourit avec suffisance.

— Pour y réussir, monsieur Midland, il faudrait tout d'abord que les forces adverses parviennent à franchir le rempart magnétique dont elle sera protégée dès le premier jour du conflit. Pourtant, au cas où, contre toute attente, cette base menacerait d'être envahie, il

me suffirait d'actionner un contact électrique placé au fond de ce coffre situé derrière moi pour qu'elle soit détruite par la mise à feu de tonnes d'explosifs à grande puissance fracassante. Bien entendu, un dispositif de retardement a été prévu afin de me laisser le temps de fuir.

Tout en parlant, Tchan avait tendu le bras en arrière, pour toucher du bout des doigts la lourde porte d'un coffre-fort encastré dans la muraille et dont le battant s'ornait d'un dispositif à secret qui, d'après ce que Bob et Frank pouvaient en juger, devait le rendre presque inviolable.

— D'ailleurs, continuait Kuo-Ho-Tchan, au cas où mon attaque échouerait, il me resterait à mettre en œuvre un dernier moyen pour venir à bout de mes adversaires. Un moyen diabolique. Oui, c'est cela, DIABOLIQUE.

Bob et Frank jugèrent qu'il était inutile d'interroger le « Clown de Pékin » sur ce moyen diabolique. Tchan ne leur laissa d'ailleurs pas le loisir de poser de nouvelles questions, car il continua :

— En attendant le jour de l'action, messieurs, vous demeurez prisonniers ici, où vous travaillerez sous une surveillance de tous les instants, aux derniers aménagements de la base.

Se tournant vers les deux gardes qui se tenaient debout derrière les captifs, Kuo-Ho-Tchan leur jeta un ordre en chinois. Sous la menace des mitraillettes, Morane et Frank Reeves se levèrent et, sans qu'aucune parole nouvelle ne fût échangée, ils sortirent du luxueux appartement où le Maître de l'Asie ruminait, à des dizaines de mètres sous la glace, ses rêves monstrueux de conquête.

*
* *

Bob Morane et Frank Reeves avaient été reconduits dans le cachot qu'ils avaient déjà occupé mais qui, l'ampoule du plafond remplacée, avait été meublé entre-temps de deux lits de camp et d'une table pliante. Dès le lendemain, sous la surveillance des soldats et en compagnie de nombreux ouvriers et prisonniers, tous Asiatiques, on les avait forcés à travailler au déblaiement d'un

réseau de cavernes agrandies à l'aide d'importantes charges d'un explosif particulièrement violent. L'emploi de cet explosif expliquait le tremblement de terre qui, lors de l'atterrissage de Morane et ses amis sur le plateau de Leng, avait endommagé leur avion. Le nouveau réseau de cavernes ainsi déblayé, et qui devait, selon ce que Bob et Frank purent déduire, servir d'entrepôts aux engins balistiques de Tchan, aboutissait à un vaste lac souterrain dont l'autre rive, encore inexplorée, se perdait dans les ténèbres.

Durant un mois, Bob et l'Américain travaillèrent ainsi, à la façon de bêtes cavernicoles, sans jamais voir la lumière du jour et sans notion de la nuit que par l'heure du repos après la besogne harassante à laquelle on les forçait. Ils se seraient cependant livrés à ladite besogne avec courage s'ils avaient eu la moindre certitude quant au sort de Bill Ballantine et du professeur Clairembart. Que devenaient leurs deux amis ? Rien n'indiquait qu'ils fussent tombés aux mains de Kuo-Ho-Tchan. Si Morane et Reeves avaient eu l'assurance que leurs compagnons avaient quitté le plateau, ils auraient été rassurés, mais ils savaient que Bill et l'archéologue n'étaient pas hommes à les abandonner. Certainement, ils s'étaient mis à leur recherche, et ils risquaient ainsi de rencontrer une patrouille quelconque et d'être capturés à leur tour.

Un autre tourment moral s'était emparé des deux captifs. Maintenant que Kuo-Ho-Tchan les avait mis au courant de ses plans de conquête du monde, ils se demandaient comment parvenir à avertir les pays occidentaux du danger qui les menaçait. Fuir ? Cela paraissait impossible, car les glaces recouvraient les Cavernes d'Acier de toutes parts et, pour les faire fondre aux endroits prévus, il aurait fallu se rendre maître de la salle des commandes, qui était gardée vingt-quatre heures sur vingt-quatre par des hommes armés jusqu'aux dents.

Chaque soir, dans la solitude de leur cachot, Bob et Frank élaboraient des plans d'évasion plus audacieux et plus irréalisables les uns que les autres. Et les jours s'écoulaient, abrutissants pour les deux captifs, dans un travail de forçats, avec le ronronnement perpétuel des génératrices atomiques qui usait les nerfs comme une meule use le fer le plus dur. Certes, Bob et Frank appartenaient à

cette catégorie d'êtres que rien ne peut vraiment abattre et qui, toujours, grâce à leur parfait équilibre moral et physique, reprennent sans cesse le dessus sur les événements les plus tragiques. Cette fois cependant, avec cette double inquiétude qui les étreignait – leur incertitude quant au sort de leurs compagnons, la menace que Kuo-Ho-Tchan faisait peser sur le monde – ils se sentaient couler lentement jusqu'au fond du désespoir.

Un jour – cela devait être le trentième peut-être de leur captivité – Morane et Reeves, armés de pelles et de pioches, travaillaient à l'écart, non loin du lac, au déblaiement d'un éboulis de rochers provoqué par la dernière explosion quand, brusquement, Frank s'arrêta de travailler et, appuyé d'une main au manche de sa pelle, s'essuya le front de l'autre.

— Cela ne peut plus continuer, dit-il en français, afin de ne pas risquer d'être compris d'un garde qui, mitraillette en sautoir, se tenait à quelque distance. Il nous faut absolument trouver quelque chose…

À son tour, Morane s'était arrêté de travailler.

— Oui, bien sûr, il nous faut trouver quelque chose, dit-il en français également. Mais quoi ? Vous savez bien, Frank, que nous avons retourné le problème sous tous ses angles, sans trouver de solution valable…

— Et si, après avoir mis le garde hors de combat, nous nous lancions à la nage à travers le lac ? Nous sommes d'excellents nageurs et, sur l'autre rive, nous trouverions peut-être une issue qui nous permettrait de regagner l'air libre et de rejoindre Bill et le professeur…

— Tenter pareille aventure serait de la folie, dit Bob en secouant la tête. Vous n'avez pas songé à la lumière. En admettant même que nous réussissions à traverser le lac et à trouver la galerie dont vous venez de parler, nous serions perdus dans les ténèbres. Seconde supposition : en admettant encore que nous parvenions, par miracle, à atteindre l'air libre, nous ne tarderions pas à périr gelés, car les vêtements que nous portons pour le moment ne pourraient nous protéger contre le froid polaire régnant sur le plateau…

À ce moment, la voix du garde retentit, toute proche. Elle disait en mauvais anglais :

— Vous pas parler… Travailler, chiens d'Occidentaux…

Ni Bob, ni Frank n'avaient entendu le soldat s'approcher, car celui-ci portait des bottes à semelles de feutre. Sur le visage de l'Asiate, éclairé de biais par le faisceau d'une lampe baladeuse, la haine se lisait seule, tandis qu'entre ses mains la mitraillette se faisait menaçante.

Morane tenta de plaisanter.

— On se reposait un peu, l'ami, dit-il avec un sourire qu'il s'efforçait de rendre amène.

La face jaune du garde se crispa davantage encore et un rictus découvrit des dents qui semblaient prêtes à mordre.

— Chiens d'Occidentaux pas besoin se reposer, glapit-il. Eux travailler, eux toujours travailler pour Empire Asiate. Travailler jusqu'à la mort…

— Eh, minute ! fit Morane. Nous commençons, mon ami et moi, à en avoir assez d'être sans cesse houspillés et traités comme des esclaves. Nous sommes des hommes comme vous, après tout…

Le soldat frappa du pied avec colère.

— Occidentaux pas hommes… Eux chiens… Eux esclaves… Eux travailler jusqu'à la mort…

Le canon de la mitraillette décrivit une courbe et son extrémité vint frapper durement Morane à la pommette, y laissant une marque sanglante. Les doigts du Français se crispèrent sur le manche de la pioche qu'il tenait et, déjà, il allait lever l'outil pour, au risque de recevoir une giclée de plomb, tenter d'en frapper le garde, quand Frank, lui posant la main sur le bras, l'empêcha de commettre un geste qui, sans rien changer à leur condition, aurait pu avoir des conséquences fâcheuses.

— Gardez votre calme, Bob. Pour le moment, nous ne pouvons rien, et toute tentative de révolte ne ferait qu'aggraver notre sort.

En dépit de tout son désir de châtier la brute, Morane avait réussi à se contenir. Avec hargne, il se remit au travail, tandis que le garde éclatait de rire en disant :

— Occidentaux couards. Eux se coucher devant intrépides soldats de l'Empire Asiate. Eux juste bons à travailler comme esclaves…

Continuant à ricaner, le soldat s'éloigna lentement, pour reprendre la place qu'il occupait tout à l'heure au sommet d'un éboulis, d'où il pouvait surveiller à son aise les travailleurs.

— Va, ricane toujours, grinça Morane. Avant longtemps, je trouverai bien le moyen de te faire rentrer toutes tes dents dans la gorge…

C'est alors qu'à ce moment précis, quelqu'un parla à voix basse. Quelqu'un qui n'était pas Frank et qui devait se tenir tapi derrière un gros bloc de rocher.

— Vous ne vous trompez pas, commandant, disait la voix. Ce moment-là n'est plus très éloigné maintenant…

Bob et Frank avaient sursauté. Cette voix, bien qu'elle fût à dessein étouffée, ils n'avaient eu aucune peine à la reconnaître : c'était celle de Bill Ballantine…

# Chapitre XI

Quand, deux jours après leur départ, Morane et Frank Reeves n'étaient pas reparus au camp, Bill Ballantine et le professeur Clairembart avaient commencé à nourrir de sérieuses inquiétudes. Le troisième jour, après une nuit passée à guetter le retour des explorateurs, ils avaient décidé de partir à leur recherche et, attelant le second traîneau, ils avaient pris la direction du nord-est, suivant la piste laissée par leurs deux compagnons.

Vers la fin de la journée, l'Écossais et le savant atteignirent le groupe de monticules parmi lesquels Bob et Frank avaient, on s'en souviendra, établi leur campement. Lorsque Bill et Clairembart y parvinrent, ce camp avait été visité déjà par les hommes de Kuo-Ho-Tchan, qui avaient récupéré chiens et matériel. Cependant, il restait assez de vestiges pour que les deux chercheurs puissent douter un seul instant que leurs amis aient campé là. Ils furent néanmoins surpris de découvrir, dans la neige, de nombreuses empreintes de pas indiquant le passage d'une troupe relativement nombreuse. Pendant plusieurs centaines de mètres, Bill et Clairembart avaient suivi la trace de ces hommes inconnus, en direction de la muraille de glace. Cependant, au sortir des collines, la neige dure s'étant substituée à celle, plus molle, accumulée entre les monticules, ils avaient dû abandonner, toute piste devenant invisible.

Longuement, Bill et son compagnon étaient demeurés interdits.

— Je me demande ce que cela peut bien signifier, fit Clairembart. En principe, ce plateau devrait être désert, et voilà que nous y relevons de nombreuses empreintes de pas indiquant qu'une dizaine d'hommes au moins sont passés par là. Et il ne peut s'agir de Yétis, car les traces sont plus petites. En outre, ces hommes portaient tous des chaussures.

— Tout cela ne me dit pas où sont le commandant et Frank, avait fait remarquer Bill.

— Peut-être ont-ils été capturés par ces mystérieux individus, supposa Clairembart.

— Peut-être, mais il faudrait alors savoir qui sont ces mystérieux individus eux-mêmes…

Tout en parlant, l'Écossais regardait avec inquiétude autour de lui, comme s'il s'attendait à voir apparaître quelqu'ennemi redoutable. Pourtant, il n'y avait partout que la blancheur des neiges et des glaces avec, par endroits, les noires émergences des rochers.

— Regagnons l'abri des collines, dit finalement le géant. Nous y camperons et, demain, nous reprendrons nos recherches…

La nuit fut, pour les deux hommes, pareille à un long calvaire, non à cause de l'inconfort relatif de leur campement, mais de la double inquiétude qui devait, des heures durant, les tenir éveillés. Inquiétude en ce qui concernait le sort de leurs amis ; inquiétude aussi parce que, pour se lancer à la recherche de ceux-ci, ils avaient dû abandonner l'avion qui représentait leur seul lien avec le monde civilisé.

À l'aube, Bill et le professeur furent tirés de la somnolence dans laquelle ils avaient fini par sombrer, par une série de détonations dont les échos leur parvenaient nettement, répercutés sans doute par la muraille de glace.

Déjà, Ballantine avait bondi hors de son sac de couchage. Saisissant ses jumelles, il grimpa au sommet d'un monticule pour, se couchant à plat ventre sur la neige gelée, inspecter l'étendue du plateau. Il ne devait pas tarder à découvrir ce qu'il cherchait. À plusieurs kilomètres de distance en direction du nord, une demi-douzaine d'hommes portant des uniformes militaires poursuivaient une silhouette bondissante dans laquelle Ballantine crut reconnaître une sorte de grand singe. Clairembart, armé lui aussi des jumelles, était venu rejoindre son ami.

— Un Yéti, dit-il. C'est sur lui sans doute que l'on tirait tout à l'heure. Ces hommes le poursuivent à présent. Peut-être est-il blessé…

S'il en était ainsi, il n'en paraissait rien, car l'Homme des Neiges bondissait rapidement en direction d'un champ de séracs, dans l'intention évidente de s'y réfugier.

Comme il allait atteindre les premiers blocs de glace, l'un des poursuivants épaula sa carabine et tira. Le Yéti trébucha, roula sur lui-même, pour se redresser cependant aussitôt et disparaître parmi les séracs. L'homme qui avait tiré s'y engagea à sa suite. Il y eut un nouveau coup de feu, puis plus rien. De longues minutes s'écoulèrent, sans que le soldat ne reparaisse. Les compagnons de celui-ci hésitaient visiblement à pénétrer à leur tour dans le champ de séracs pour se porter à son secours. Finalement, l'audacieux ne reparaissant toujours pas, les autres soldats durent décider de l'abandonner, car ils tournèrent les talons et disparurent derrière un repli de terrain. Ballantine se tourna vers Clairembart, pour demander :

— Et si nous allions jeter un coup d'œil de ce côté, professeur ?

Un instant, le vieil archéologue parut hésiter, comme quelqu'un qui se demande si, oui ou non, il va aller, par simple curiosité, mettre la tête sous le couperet de la guillotine. Finalement cependant, il haussa les épaules.

— Allons donc jusque là, Bill. Après tout, au point où nous en sommes ! Et puis, il nous faut tout tenter pour nous permettre de retrouver nos amis, morts ou vifs.

Dévalant le flanc du monticule, Ballantine et le savant entreprirent de plier bagages et d'atteler les chiens. Un quart d'heure plus tard, ils se lançaient à nouveau à travers l'étendue morne et gelée du plateau, en direction du champ de séracs où avait disparu l'Homme des Neiges.

*

* *

Il avait fallu près d'une heure à Bill, à Clairembart et aux chiens pour atteindre l'endroit où, tout à l'heure, se tenaient les soldats. Tout ce qu'ils trouvèrent là cependant fut une douille éjectée qui, lorsque Bill l'eut longuement examinée, se révéla être de fabrication chinoise. Cette circonstance n'étonna nullement les deux hommes car ils savaient être sur le territoire du vaste Empire Asiate, et il

n'était pas impossible après tout que des garnisons de surveillance fussent installées dans la région.

Bientôt, ils devaient faire une autre découverte, celle d'une piste sanglante, accompagnant les larges traces de l'Homme des Neiges et qui s'enfonçait entre les blocs de glace.

— Le Yéti doit être blessé, constata Clairembart. Si j'en juge par le sang qu'il a perdu, il n'a pu aller bien loin…

Du menton, Ballantine désigna les séracs.

— Si nous allions nous rendre compte, dit-il, en prenant bien sûr toutes nos précautions afin de ne pas être assaillis par le Yéti, s'il vit encore…

Clairembart arma sa carabine.

— Allons-y, dit-il. De toute façon, je suis impatient de voir de près un Homme des Neiges, même mort…

En suivant la piste sanglante, Ballantine et Clairembart, poussant les chiens devant eux, s'engagèrent entre les séracs. Au bout d'une cinquantaine de mètres, ils s'immobilisèrent tout à coup. Devant eux, gisait le cadavre disloqué d'un Asiatique vêtu de l'uniforme aux trois étoiles noires des soldats de l'Empire Asiate. L'infortuné portait une large plaie à la tête et il semblait avoir littéralement été écartelé, membres et nuque rompus.

— On dirait qu'il a été écrasé par un tank lourd, constata Ballantine. L'être capable de réduire ainsi un homme en chair à pâté doit posséder une force colossale. Je suis plutôt solide, ceci dit sans me vanter, professeur, mais à côté du particulier en question, je dois être aussi faible qu'un gamin de quinze ans…

Le professeur Clairembart s'était penché sur le mort et, surmontant sa répugnance, se mit à le fouiller rapidement, sans rien découvrir cependant qui put le mettre sur la trace de leurs compagnons disparus.

— Continuons à avancer, dit le savant en se relevant et en désignant la piste sanglante qui serpentait à travers les séracs.

Poussant toujours l'attelage devant eux, ils se remirent à progresser. Guère longtemps cependant car, au bout de quelques minutes à peine, les chiens s'immobilisèrent, en proie à une évidente terreur. Le poil de leurs échines se dressait, et ils montraient les

dents en donnant pourtant davantage l'impression de vouloir fuir que combattre. Tous s'étaient tournés vers un grand bloc de glace dans la direction duquel ils grognaient.

— Il doit y avoir quelque chose derrière ce sérac, dit Clairembart.

— Aucun doute à cela, approuva Bill. Doit y avoir quelque chose là derrière. Quelque chose de vivant et de redoutable, sinon les chiens ne marqueraient pas une telle frayeur.

Les deux hommes demeuraient immobiles, le cœur battant, le doigt sur la gâchette de leurs carabines. Tous deux étaient braves, certes, et leur courage s'était trempé au cours de multiples aventures vécues aux quatre coins du globe. Pourtant, dans le silence total de ce plateau perdu avec, autour d'eux, ces séracs dressés tels des pénitents encagoulés et gelés debout, avec cette menace aussi qui pesait sur eux et que, seuls, les grondements des chiens matérialisaient, ils se sentaient au bord de la panique.

Ce fut Clairembart qui, le premier, rompit l'enchantement terrorisé qui s'était emparé de son compagnon et de lui-même.

— Allons, dit-il, en éclatant de son petit rire enfantin, nous voilà prêts à prendre nos jambes à notre cou comme des femmelettes enfermées dans un château hanté sur le coup de minuit. La peur, c'est comme le diable ou le taureau, il faut la prendre par les cornes. Donc, allons voir ce qui se passe derrière ce sérac, comme de courageux petits soldats. Toi, Bill, va à gauche. Je prendrai à droite…

Ils s'assurèrent que leurs armes se trouvaient en bon état de fonctionnement puis, chacun de son côté, à pas comptés, ils se mirent à contourner le bloc de glace. Ils y parvinrent sans encombre mais, là, un étrange spectacle les attendait. Au pied d'un sérac, un être prodigieux se trouvait assis, adossé au bloc de glace. Au premier regard, les explorateurs crurent qu'il s'agissait d'un gorille, mais d'un gorille géant dont la taille, quand il se tenait debout, devait atteindre et peut-être dépasser deux mètres cinquante. Les bras longs et musculeux, le torse monstrueux, plus large que celui d'un buffle et percé d'un trou rouge, étaient couverts d'une épaisse toison de poils roux. Le visage, au contraire, se révélait presque complètement glabre et l'angle facial trop ouvert pour qu'il pût s'agir

là d'un singe anthropoïde voisin du gorille ou de l'orang-outan. Le regard était d'ailleurs humain et, sur la neige, à portée de main du colosse, gisait une grossière hache de pierre.

Bill Ballantine et le professeur Clairembart surent alors qu'ils se trouvaient en présence du légendaire et abominable Homme des Neiges, qu'aucun Européen avant eux n'avait contemplé d'aussi près.

# Chapitre XII

Stupéfiés par le spectacle s'offrant à eux, l'Écossais et l'archéologue s'étaient immobilisés à cinq mètres environ du Yéti, vers lequel ils pointaient leurs carabines, prêts à faire feu à la moindre alerte. Cependant, l'Homme des Neiges ne faisait pas mine de vouloir se précipiter sur eux. De la plaie de sa poitrine, le sang s'échappait à flots pour, aussitôt, se coaguler en croûtes brunâtres. En même temps, il dardait vers les carabines des regards dans lesquels la fureur et la crainte se mêlaient. À plusieurs reprises, le monstre tenta de se relever, soit pour s'élancer sur les nouveaux venus, soit pour fuir, mais il retombait aussitôt en haletant.

— Sans doute a-t-il perdu beaucoup de sang, constata Ballantine. Cela seul explique sa faiblesse.

— En effet, approuva le savant. Le Yéti ne paraît pas bien dangereux pour l'instant. Cessons de braquer nos carabines. Il en connaît assurément l'usage et, depuis qu'il a été blessé, il doit posséder toutes les raisons d'avoir peur.

Quand les deux Européens eurent déposé leurs armes contre la paroi d'un sérac, le blessé parut s'apaiser et demeura immobile, se contentant de souffler violemment. À chacune de ses inspirations, le sang jaillissait de sa poitrine, comme lancé par une pompe refoulante. Visiblement, le Yéti faiblissait de plus en plus et Bill et Clairembart étaient surpris par l'expression étrangement humaine de ses yeux, dans lesquels le désespoir et l'épuisement se lisaient à présent.

Et, tout à coup, Ballantine et le savant eurent la sensation précise d'avoir là, devant eux, un homme en train de mourir.

— Il faut faire quelque chose, murmura Clairembart. Il faut faire quelque chose !…

— Oui, mais quoi ? demanda Bill. Si nous nous approchons de trop près, nous courons un risque certain. Un seul de ses bras serait

capable de m’étouffer à mort…

Clairembart demeurait perplexe, et un tremblement convulsif agitait sa barbiche blanche. Brusquement, il prit une décision.

— Je vais tenter le coup, dit-il. Je sais par expérience que, souvent, la peur seule conduit à la violence. Or, il est difficile de supposer que ce colosse puisse avoir peur d’un vieil homme, faible, malingre et désarmé comme je le suis…

Ballantine savait à quoi s’en tenir sur la pseudo-faiblesse du savant, dont l’énergie aurait fait pâlir d’envie bien des hommes plus jeunes.

Déjà Clairembart, contournant le sérac, s’était éclipsé, pour reparaître quelques instants plus tard, porteur de la trousse de secours. Lentement, sans marquer la moindre crainte, il s’approcha du Yéti et, s’agenouillant auprès de lui, se mit en devoir de préparer des pansements. Pendant qu’il agissait ainsi, le colosse velu leva un bras dont l’épaisseur devait approcher celle du torse d’un homme normal et auquel s’emmanchait un poing gros comme un potiron. Sans abandonner son travail, le savant qui, du coin de l’œil, surveillait son patient, leva la main et, d’un geste distrait, comme s’il chassait une mouche, repoussa le bras menaçant qui retomba.

Alors, avec des mouvements précis de chirurgien ou d’horloger, Clairembart entreprit de panser la blessure béante à l’aide de sulfamides, puis de l’aveugler avec du coton qu’il tint en place à grands renforts d’albuplast. Quand il eut terminé, il se redressa et revint vers Ballantine, qui n’avait cessé durant tout ce temps de le considérer avec admiration.

— Voilà une chose faite, dit le vieux savant. Je ne croyais pas que cela serait aussi aisé…

L’Écossais regardait avec scepticisme le Yéti blessé et maintenant immobile.

— Croyez-vous qu’il s’en tirera, professeur ? interrogea-t-il.

Aristide Clairembart eut une grimace de doute.

— Il semble extrêmement faible, Bill. Sans cela, il ne m’aurait sans doute pas permis d’approcher. Probablement mon intervention se révélera-t-elle inutile…

Le savant s’interrompit et demeura un long moment songeur.

— Une seule chose pourrait le sauver : une perfusion de plasma. Nous en avons heureusement emporté avec nous en prévision d'un accident toujours possible… Reste à savoir maintenant si cet être est bien un homme primitif ou encore un animal. Dans ce dernier cas, si nous lui injections du plasma humain, il pourrait ne pas résister au choc…

À nouveau, le vieux savant se tut, puis il sembla prendre une rapide décision.

— Tant pis, jeta-t-il d'une voix hâtive. S'il s'agit bien d'un homme, comme je le pense, il nous faut tout tenter pour le sauver et puisque, de toute façon, ayant perdu trop de sang, il ne survivra pas à ses blessures…

Rapidement, Clairembart retourna au traîneau et en revint porteur du matériel nécessaire. Sur un petit réchaud à essence solide, il fit fondre de la neige pour préparer le sérum physiologique destiné à délayer le plasma en poudre. Une fois ce sérum préparé et refroidi, Clairembart y mêla la poudre. Ensuite, il versa la préparation ainsi obtenue dans le flacon à perfusion. Confiant ce dernier à Ballantine, il s'approcha de l'Homme des Neiges toujours étendu. L'archéologue se tourna alors vers Bill et lui demanda de s'approcher avec le flacon. L'Écossais obéit, non sans une légère appréhension car, à tout moment, il s'attendait à une réaction violente de la part du Yéti. Jusqu'ici cependant, ce dernier avait laissé faire Clairembart, sans tenter de résister. Peut-être comprenait-il que le vieillard agissait dans son intérêt. Peut-être aussi, plus simplement, était-il devenu trop faible maintenant pour pouvoir se révolter. Rapidement, après avoir serré un garrot autour du bras musculeux, l'archéologue enfonça l'aiguille dans la grosse veine médiane qui saillait comme un câble et, libérant le plasma, fit passer celui-ci, goutte à goutte, dans l'organisme du géant.

Quand tout fut terminé, que le bras du Yéti eut été bandé, un trou, au fond duquel on étendit des couvertures, fut creusé dans la neige et unissant leurs forces, les deux hommes y traînèrent l'énorme masse du blessé. Celui-ci se laissa faire sans résistance. Il fut alors recouvert de tout ce dont, en dehors de ce qui leur était personnellement indispensable, Ballantine et Clairembart pouvaient

disposer de vêtements chauds, toiles de tente, sacs de couchage… Des aliments furent déposés à portée de la main du Yéti et, après avoir creusé un abri pour les chiens et dressé leur tente de montagne, les deux explorateurs attendirent avec patience le résultat de leur thérapeutique.

*
* *

— Professeur ! Professeur !… Venez voir…

Clairembart sortit de la tente et alla rejoindre Ballantine qui le hélait du dehors.

— Regardez, professeur, notre blessé semble tout à fait retapé à présent…

Le Yéti avait dévoré les provisions placées à sa portée et s'était dressé sur son séant, fixant les deux hommes de ses petits yeux noirs, brillant intensément au fond des orbites protégées par des arcades sourcilières proéminentes.

Il y avait deux jours maintenant que l'Homme des Neiges avait reçu la perfusion de plasma, et sa vigoureuse constitution semblait avoir pris le dessus. Repoussant couvertures et bâches qui le recouvraient, il se dressa tout à fait et, les épaules un peu courbées, ses énormes mains touchant presque le sol, il s'avança péniblement vers Clairembart et Ballantine.

— Tenons-nous sur nos gardes, fit l'Écossais. Il a repris des forces et peut, à nouveau, se révéler dangereux.

— Je ne le pense pas, Bill. Regarde son visage et dis-moi si tu y lis la moindre férocité. Personnellement, je n'y vois que l'expression de la reconnaissance…

Le Yéti s'était arrêté à quelques pas du savant et de son compagnon pour s'asseoir, ses jambes courtes repliées sous lui. Dans cette position, il avait encore la taille de Ballantine qui, pourtant, ne mesurait pas loin de deux mètres. Et soudain, faisant de ses bras de grands gestes en direction de Clairembart, le monstre ouvrit la bouche et se mit à proférer des sons articulés et liés l'un à

l'autre, comme s'il alignait des phrases qui, pour Clairembart et Ballantine, demeuraient sans signification.

L'archéologue avait sursauté de joie.

— Il parle ! s'exclama-t-il. Déjà tout – cette hache de pierre et aussi le fait que le plasma humain ait eu sur lui une action seulement bénéfique – m'avait donné à penser qu'il s'agissait d'un homme et non d'un animal. À présent, il n'y a plus à douter. Le Yéti parle. C'est donc bien un homme. Un homme primitif, peut-être, mais un homme malgré tout…

Tout en agitant ses longs bras musculeux, le colosse continuait à aligner ses phrases incompréhensibles.

— À votre avis, que veut-il dire, professeur ? interrogea Ballantine.

Le vieux savant eut un geste vague pour répondre :

— Je serais bien en peine de le dire, Bill. Je parle pas mal de langues, anciennes et modernes, mais pas le langage yéti. Du moins, pas encore… Peut-être, après tout, notre nouvel ami veut-il nous signifier qu'un peu de nourriture supplémentaire contribuerait à hâter sa guérison définitive…

Attirant à lui le sac rempli de vivres, l'archéologue en tira une boîte de corned-beef et une autre de sardines, qu'il ouvrit toutes deux, puis un demi pain et des fruits déshydratés. Il s'approcha alors du Yéti et lui tendit cette nourriture. L'Homme des Neiges s'empara tout d'abord du bloc de corned-beef et, découvrant des crocs semblables à ceux d'un lion, l'engloutit en une seule bouchée. Ensuite, ce fut au tour des sardines dont il lapa avec satisfaction toute l'huile et, enfin, le pain et les fruits secs. Quand il eut terminé ce frugal et rapide repas, il se mit à rire de satisfaction – car cette grimace, Clairembart n'en doutait pas, ne pouvait être autre chose qu'un rire.

— Vous parlez d'un appétit, professeur ! s'exclama Ballantine. Ce particulier me rappelle mon oncle Jéroboam qui avait le même physique avenant, avec un certain nombre de pouces de taille en moins bien sûr, et un coup de fourchette à faire pâlir d'envie Gargantua lui-même.

Le Yéti s’était maintenant dressé de toute sa taille et, du bras gauche, indiquait la direction du nord-ouest, en poussant des exclamations gutturales. Visiblement, il tentait de faire comprendre quelque chose à ses sauveurs.

— Que peut-il bien vouloir dire, à votre avis, professeur ? interrogea encore l’Écossais.

— Je suis aussi embarrassé que toi à ce sujet, Bill, répondit le savant, car pas plus que toi, tu le devines, je ne comprends ses paroles. Cependant, comme il montre la direction du nord-ouest, peut-être nous invite-t-il à le suivre de ce côté…

— Ouais, il nous invite à le suivre. Sans doute pour nous attirer dans quelque piège. Ses congénères nous attendent peut-être quelque part, prêts à nous massacrer. Après tout, rien ne nous dit que ces particuliers-là ne se nourrissent pas à l’occasion de chair humaine.

— Ton pessimisme m’écœure, dit Clairembart avec un sourire. À voir ainsi le mal partout, tu vas devenir neurasthénique et tu finiras au cabanon… Personnellement, je suis plutôt prêt à penser que notre nouvel ami veut nous prouver sa reconnaissance en nous invitant à venir passer quelques jours de villégiature dans sa tribu. Qui sait, peut-être en est-il le chef ? Tu n’ignores pas que dans les sociétés primitives, c’est souvent l’individu le plus vigoureux qui dirige les destinées du clan, et tu dois convenir que notre protégé n’a rien à envier à personne en ce qui concerne la musculature et, sans doute la force… Commençons par plier bagages. Ensuite, en nous basant sur le comportement du Yéti, nous verrons dans quel sens agir.

La tente fut pliée, le traîneau chargé et les chiens, qui s’étaient un peu habitués à la présence de l’Homme des Neiges, attelés. Alors le Yéti, ayant empoigné sa lourde hache de pierre, tourna les talons et s’enfonça entre les séracs, en direction du nord-ouest. À chaque pas, il se retournait vers Bill et Clairembart, en laissant échapper les mêmes sons gutturaux que tout à l’heure.

— Cette fois, il n’y a plus à douter, dit Ballantine. Vous aviez raison, professeur. Il nous invite à le suivre.

— Suivons-le donc, Bill. Dans la situation où nous nous trouvons, nous avons plus que jamais, si nous désirons retrouver Bob et Frank, besoin d'alliés connaissant parfaitement la région. Qui sait, les Yétis nous permettront peut-être de joindre nos amis…

— Le Ciel vous entende, professeur ! dit Ballantine sans grande conviction.

Empoignant le long fouet en peau de buffle, qui lui servait à mener l'attelage, l'Écossais le fit claquer dans l'air en criant :

— Mush ! Mush !

Le traîneau s'ébranla et les deux Européens s'avancèrent sur les talons de l'Homme des Neiges.

# Chapitre XIII

Jéroboam – c'est ainsi que Bill Ballantine, en souvenir de son oncle, appelait l'Homme des Neiges, – Jéroboam donc, avait mené, durant presque toute la journée, l'Écossais et le savant à travers le champ de séracs, véritable labyrinthe dans lequel, sans leur étrange guide, les deux voyageurs se seraient infailliblement égarés. Tout en progressant, Bill et son compagnon se demandaient avec curiosité où le Yéti les menait. L'aventure remarquable qu'ils vivaient depuis deux jours ne leur faisait cependant pas oublier la disparition de leurs amis, Bob et Frank, et leur inquiétude demeurait entière.

Vers le soir, les séracs disparurent pour faire place à une courte steppe gelée, à laquelle s'emmanchait, comme le bois d'une hache à son fer, une vallée profonde et large, creusée entre les glaciers. Pendant une nouvelle journée de marche le Yéti conduisit les hommes en direction du nord-ouest. À plusieurs reprises, Ballantine avait voulu abandonner cette poursuite qui, à son avis, ne devait les mener nulle part, l'Homme des Neiges s'abandonnant seulement, selon lui, à son humeur vagabonde.

Clairembart pensait cependant tout autrement que son compagnon. Il affirmait avoir la certitude que le Yéti, maintenant complètement rétabli semblait-il, les conduisait à un endroit précis, sans doute là où il avait son repaire. Des relations de plus en plus courtoises s'étaient nouées entre le monstre aux poils roux et les deux hommes qui, sans en être déjà au stade des fadaises de salon vivaient en bon voisinage, sans marquer maintenant la moindre crainte. Souvent, au cours de la marche, le Yéti s'arrêtait et, se tournant vers Bill et Clairembart, continuait à leur indiquer du bras la direction du nord-ouest, en lançant toujours les mêmes cris gutturaux.

Au milieu du troisième jour de marche, le paysage changea brusquement. La vallée que l'on suivait déboucha dans une plaine

assez vaste, en forme de cuvette. De partout, des rochers à pic et de hauts glaciers la cernaient et le soleil, en réfractant ses rayons sur ces rochers et ces glaciers y entretenait une température douce – le jour du moins – permettant la croissance de toute une végétation de conifères rabougris : pins, sapins, mélèzes…

Au fond de cette cuvette, passé un dédale de rocs faisant songer à de monstrueux alignements de monuments mégalithiques, s’ouvraient dans une paroi rocheuse de nombreuses excavations où, Bill et Clairembart devaient bientôt s’en rendre compte, vivait la tribu de leur nouvel ami.

En vue de la paroi rocheuse, Jéroboam s’était arrêté, pour pousser un profond rugissement qui alla en se répercutant de roc en roc. À l’entrée des excavations, des silhouettes apparurent : Yétis mâles, femelles et enfants. D’après ce que pouvaient en juger Clairembart et Ballantine, ils devaient être une centaine.

De sa démarche balancée, Jéroboam s’était avancé lentement en direction de ses congénères, traversant la large surface sableuse s’étendant devant la paroi rocheuse. Bill allait s’élancer sur ses traces quand le savant lui posa la main sur le bras et le retint.

— Non, attendons ici. Nous pourrions les effaroucher…

L’Écossais tourna vers son compagnon un visage surpris.

— Me direz-vous, professeur, pourquoi les Yétis vous intéressent à ce point. Je sais, ce sont des êtres presque légendaires et qui, durant des années, ont défrayé toutes les chroniques, mais nous avons cependant d’autres chats à fouetter pour l’instant…

— Naturellement, Bill, naturellement. Ne crois pas cependant que ce soit la curiosité, et aussi la vanité, qui me poussent à entrer en contact avec ces créatures. Mon seul but est de retrouver nos amis, si ceux-ci, comme je l’espère de toutes mes forces, sont encore vivants. Les Yétis sont, en quelque sorte, les indigènes de ce plateau, qu’ils connaissent à fond. Comme ils sont sans doute assez souvent en butte aux attaques des soldats de l’Empire Asiate, ils doivent sans cesse surveiller les déplacements de ceux-ci afin de prévenir une attaque en force contre leur tribu, attaque en force qui amènerait leur destruction. Si donc nos amis ont été capturés par une patrouille, les Yétis le savent peut-être. En entrant dans leurs

bonnes grâces, j'espère ainsi apprendre d'eux ce qui est advenu de Bob et de Frank…

Jéroboam avait atteint l'entrée des cavernes. Là, déposant sa hache de pierre à ses pieds, il se mit à agiter ses longs bras au-dessus de sa tête en poussant une suite de sons articulés.

— Sans doute explique-t-il aux siens que nous l'avons soigné et arraché à la mort, supposa Ballantine.

— Je le crois, Bill. Je crois également que notre nouvel ami doit être un des chefs de la tribu, peut-être même le chef unique, car les hommes-singes semblent lui témoigner du respect…

En effet, assis à l'entrée de leurs cavernes respectives, les Yétis écoutaient avec attention les paroles – car paroles il y avait, ni Ballantine ni Clairembart ne pouvaient en douter – de Jéroboam. Mieux, quand il les appela, ils vinrent se réunir autour de lui, tout en continuant à rouler des yeux inquiets en direction des hommes et des chiens.

Se tournant alors vers Bill et Clairembart, Jéroboam les invita, du geste, à se rapprocher.

— Allons-y, dit l'archéologue, et sans armes afin de bien montrer nos intentions pacifiques.

— Et s'il leur prenait la fantaisie de nous assaillir ? demanda Ballantine.

— De toute façon, armés ou non, nous succomberions sous le nombre. D'ailleurs, en emportant nos carabines, nous risquerons davantage, car les Yétis doivent connaître les armes à feu à la suite des différentes agressions dont ils ont été l'objet de la part des soldats ou des Tibétains, et ils n'ignorent pas que ceux qui les portent sont, en général, animés d'intentions mauvaises…

Se rendant aux raisons du vieux savant, l'Écossais déposa sa carabine sur le traîneau et emboîta le pas à son compagnon. À quelques mètres de la troupe des Yétis, les deux hommes s'immobilisèrent, impressionnés par le voisinage de ces géants simiesques, aux mâchoires comme des pièges, aux crânes piriformes et aux poitrines et aux membres démesurés, ces géants dont un seul, d'un unique revers de main, aurait pu les renverser tous deux comme l'on renverse d'un souffle un château de cartes.

Rien cependant dans l'attitude des Yétis ne semblait indiquer l'hostilité. Jéroboam continua à parler aux membres de la tribu puis, posant chacune de ses monstrueuses mains sur les épaules de Ballantine et de Clairembart, il laissa échapper ce seul mot :

— Ork !

Et tous les Yétis, d'une seule voix, répétèrent ce mot qui, les deux hommes n'eurent aucune peine à le deviner, devait signifier « ami » dans leur langage primitif.

*

* *

Des relations amicales s'étaient très vite nouées entre les deux voyageurs et les Hommes des Neiges qui, à part leur aspect farouche, n'avaient rien d'abominable. Sous la conduite de Jéroboam, ils avaient même fait à Bill et au professeur Clairembart les honneurs de leur village rupestre, composé d'un réseau de grottes et de boyaux qui, tous, aboutissaient à une vaste salle commune au centre de laquelle brûlait un foyer dont la fumée s'échappait par une lézarde de la voûte. Si les Yétis connaissaient l'usage du feu, volé sans doute jadis dans quelque village tibétain, ils ne savaient sans doute pas comment l'allumer s'il fallait en juger par le soin que mettaient deux femmes à entretenir le foyer à l'aide de mousse sèche et de branchages.

Jéroboam s'était accroupi devant le brasier et avait invité ses deux hôtes à s'asseoir à ses côtés tandis que, derrière eux, se pressait la masse curieuse de la tribu.

Ayant jeté un ordre, le chef des Yétis se fit apporter deux cailloux blancs, de la grosseur du poing et une douzaine d'autres, noirs ceux-là. Il posa les deux cailloux blancs sur le sol, à peu de distance des cailloux noirs. Désignant alors tour à tour les cailloux blancs, puis Bill et Clairembart, il prononça à plusieurs reprises le mot « Ork », en disant :

— Chulu ! Ork chulu !

— Que veut-il dire, à votre avis, professeur ? interrogea Ballantine.

L'archéologue tirailla sa barbiche en signe de perplexité.

— Cela demeure encore bien obscur, Bill. Si le mot « Ork » veut bien dire « ami », il est possible, à en juger par la mimique à laquelle vient de se livrer Jéroboam, que les deux pierres blanches représentent des amis à nous…

— Croyez-vous qu'il puisse s'agir du commandant et de Frank, professeur ?

— Peut-être, Bill, peut-être. Dans ce cas, les pierres noires entourant les deux blanches serviraient à désigner d'autres hommes qui ont capturé nos amis et le mot « Chulu » signifierait « prisonniers » ou quelque chose de semblable… Mais regardons ce que notre ami fait à présent…

Jéroboam, sans se soucier des paroles échangées par Bill et son compagnon, s'était mis, à l'aide d'un caillou pointu, à graver un étrange dessin sur le sol rocheux et lisse de la grotte. Ce dessin se composait d'une ligne droite, verticale, d'où partaient, presque à la perpendiculaire d'autres lignes, sinueuses celles-là, et qui aboutissaient à un cercle. De ce cercle partait une autre ligne sinueuse aboutissant à un second cercle à l'intérieur duquel Jéroboam dessina une série de petits carrés grossiers. Une nouvelle ligne sinueuse prolongeait l'ensemble pour atteindre un troisième cercle d'où partait tout un réseau de lignes qui s'enchevêtraient et s'entrecoupaient.

Quand le chef des Yétis eut achevé le dessin, il se désigna en même temps que Bill et le professeur puis pointa le doigt vers le premier cercle. En même temps, du regard il faisait le tour de la caverne.

— Peut-être me trompé-je, dit Clairembart, mais ce dessin est un plan grossier de ces grottes et de celles qui les prolongent. Le cercle que Jéroboam vient de désigner représenterait la caverne dans laquelle nous nous trouvons pour l'instant…

Mais l'Homme des Neiges continuait sa mimique. Son doigt épais suivait maintenant la ligne reliant le premier cercle au second, à l'intérieur duquel des carrés étaient dessinés. Ce second cercle fut traversé, puis le troisième, et le doigt de Jéroboam atteignit le réseau de lignes enchevêtrées. Alors seulement, le Yéti répéta :

— Ork chulu ! Ork chulu !

Pour mieux se faire comprendre, il prit les deux pierres blanches de tout à l'heure et les plaça au centre du réseau des lignes, pour dire encore :

— Ork chulu ! Ork chulu !

Clairembart demeura pensif, comme s'il cherchait à tirer une vérité de la démonstration du Yéti. Finalement, il releva la tête et se tourna vers Ballantine.

— Si le mot « Ork » veut dire « ami » et « Chulu » prisonnier, si ces deux pierres blanches personnifient en outre Bob et Frank et si ce dessin est le plan des cavernes, tout cela semble signifier que nos amis se trouvent prisonniers quelque part au fond de ces galeries…

— Prisonniers ? demanda Ballantine. De qui, à votre avis, professeur ?

— Sans doute des soldats de l'Empire Asiate, dont les garnisons peuvent très bien avoir été installées dans les cavernes afin qu'ils soient protégés du froid régnant sur le plateau lui-même. Ces soldats doivent être les ennemis des Yétis, qu'ils chassent. Il est donc fort probable, comme je l'ai supposé déjà, que Jéroboam et les siens les surveillent sans cesse afin de ne pas être attaqués par surprise. Ils peuvent donc avoir assisté à la capture de Bob et de Frank…

— Ce qu'il faudrait, dans ce cas, professeur, c'est convaincre Jéroboam de nous mener à l'endroit où nos amis sont retenus captifs…

— Je vais essayer de faire comprendre cela à notre hôte, fit Clairembart. Je crois que cela sera relativement aisé…

Il prit une pierre noire, et, en touchant la poitrine de Jéroboam, il la déposa dans le premier cercle. Il fit de même avec une seconde pierre noire, puis une troisième, pour Bill et pour lui-même. Tant que les trois morceaux de roc demeurèrent dans le premier cercle, le Yéti ne réagit pas mais, quand le savant les posa auprès des deux cailloux blancs, il se mit à secouer frénétiquement la tête en roulant des yeux effrayés et en disant d'une voix rauque et mal posée :

— Sobor !… Sobor !…

Clairembart fit la grimace et tirailla sa petite barbiche blanche :

— C'est bien ce que je craignais, dit-il. « Sobor » doit vouloir dire « interdit » ou quelque chose de semblable. La partie des cavernes où nos amis sont retenus captifs serait donc interdite…

Un ricanement désabusé échappa à l'Écossais.

— Nous nous en doutions bien un peu, dit-il. Nous voilà bien avancés à présent…

Une sorte de désappointement s'était emparé des deux voyageurs. Pendant un instant, ils avaient espéré que leurs nouveaux alliés, les Hommes des Neiges, allaient leur permettre de retrouver Bob Morane et Frank Reeves, mais ils se rendaient compte à présent qu'ils nourrissaient là un fol espoir.

— Qu'allons-nous faire à présent ? interrogea Ballantine.

Le vieux savant sursauta, comme s'il venait d'être arraché à un rêve. Derrière les épaisses lunettes, ses yeux brillaient d'une volonté nouvelle à la clarté rougeoyante du brasier.

— Ce que nous allons faire, Bill ? Ne pas renoncer, assurément. Tant qu'il nous restera le moindre souffle, nous lutterons pour retrouver nos amis morts ou vifs. Je propose que nous nous installions ici et tentions encore de décider Jéroboam à nous conduire vers l'endroit où se trouvent Bob et Frank.

— Nous installer ici, c'est bien, professeur, mais l'avion ? Nous ne pouvons quand même pas l'abandonner, n'oublions pas qu'il représente notre seule chance de jamais regagner la civilisation…

— Je sais, Bill, je sais. Il n'est d'ailleurs pas dans mes intentions de l'abandonner… Tu vas retourner là-bas et, de nuit, tu conduiras l'avion jusqu'ici en rase-mottes, afin de ne pas te faire repérer. Nous camouflerons alors l'appareil quelque part dans les parages, en le gardant en état de décoller à la moindre alerte. Alors seulement, nous nous mettrons en quête de nos amis…

— Si les Yétis veulent nous seconder, enchaîna Ballantine.

— Bien sûr, si les Yétis veulent nous seconder, fit en écho le vieux savant d'une voix soudain mal assurée…

Pourtant quelque chose lui disait qu'il pouvait compter sur la reconnaissance de ces êtres primitifs, encore à mi-chemin de

l'homme et de la bête, mais chez lesquels déjà la compréhension humaine semblait avoir pris naissance.

# Chapitre XIV

Pendant près de quatre semaines, Bill Ballantine et Aristide Clairembart étaient demeurés les hôtes des Hommes des Neiges dont, comme ils n'avaient eu aucune peine à le deviner, Jéroboam était le chef. L'avion, que Bill était allé reprendre avec sa cargaison, avait été dissimulé dans une large excavation dont l'entrée se trouvait protégée par un entablement de pierre formant auvent, et les deux explorateurs s'étaient installés à proximité, dans une autre excavation inoccupée, non loin de celles habitées par la tribu des Yétis.

Cette tribu était organisée suivant les principes de la dictature, Jéroboam – puisque l'on continue momentanément à lui donner ce nom – exerçant une emprise totale sur ses sujets, êtres timides et timorés malgré leur grande force. Cette dictature n'avait cependant rien de révoltant, car elle s'appuyait sur les lois mêmes de la nature, le plus fort dominant le plus faible sans qu'il y soit mis d'autre animosité que le besoin de subsister. En outre, l'emprise du chef ne se manifestait que dans l'intérêt général, mettant le clan avant l'individu lui-même. C'était en effet par cette seule union de toutes leurs forces que les Yétis pouvaient survivre en face d'une nature hostile et aussi en face d'hommes puissamment armés qui, depuis l'installation des soldats de l'Empire Asiate dans la région, les harcelaient comme du vulgaire gibier.

Ni Bill, ni Clairembart cependant ne perdaient leur temps à étudier les mœurs de leurs hôtes. Une seule pensée obnubilait chez eux toute autre préoccupation : retrouver au plus vite leurs amis disparus auxquels seuls, pensait Clairembart, les Hommes des Neiges pouvaient les mener. Cette pensée avait fait oublier à Clairembart jusqu'à la cité de Leng qui, quelques jours plus tôt à peine, accaparait toutes ses pensées.

Certes, il était savant et aimait avec ferveur l'archéologie, sa science, mais il était homme surtout et il savait que l'amitié est le plus précieux des biens. Tout comme Bill d'ailleurs, l'inquiétude en ce qui concernait Bob et Frank le torturait, et tous deux se sentaient prêts à tout pour retrouver les disparus.

Clairembart s'était aussitôt assigné deux buts : apprendre les rudiments du langage yéti et gagner définitivement les bonnes grâces de leurs hôtes. Le premier de ces buts fut aisément atteint par le moyen classique consistant à désigner un objet à Jéroboam tout en lui donnant son nom français. À son tour, le Yéti nommait l'objet dans son propre langage et, ainsi, tout un vocabulaire français-yéti s'élaborait. Au bout de trois semaines, Clairembart – auquel son métier donnait une grande facilité pour les langues – pouvait sinon entretenir une conversation suivie avec n'importe lequel des Hommes des Neiges, mais tout au moins comprendre ceux-ci et se faire comprendre d'eux, le geste bien entendu accompagnant et renforçant la parole.

Il ne devait guère être plus difficile à Clairembart et à l'Écossais de s'attirer les bonnes grâces des Yétis, le fait qu'ils avaient sauvé la vie à Jéroboam les aidant puissamment. Tout d'abord, ils rendirent quelques menus services comme débarrasser le clan de sa vermine par des pulvérisations de D.D.T., offrir haches et couteaux à lames d'acier aux principaux guerriers de la tribu, guérir multiples blessures et affections sans gravité… Ces attentions furent, comme bien on le pense, acceptées avec reconnaissance par la tribu toute entière. Cependant, quand Ballantine eut appris à faire du feu, par des moyens primitifs, à Jéroboam et aux siens, cette reconnaissance vint à son comble. Depuis des générations, la tribu entretenait religieusement ce feu, volé jadis à quelque foyer tibétain. Qu'il vint à s'éteindre, et les Yétis seraient à nouveau plongés dans une nuit éternelle. On comprendra donc que, lorsque la flamme jaillit sous la baguette sèche frottée par Jéroboam contre une couche garnie de sciure impalpable, l'allégresse fut à son comble, tourna au délire. Une ère nouvelle s'ouvrait pour la tribu désormais délivrée de sa principale crainte : voir le feu bienfaisant s'éteindre…

Dès ce moment, le professeur Clairembart et Bill Ballantine eurent droit de cité totale chez les Yétis, et l'archéologue jugea que le moment était venu de demander l'aide de Jéroboam afin qu'ils puissent, sans tarder davantage, partir à la recherche de leurs amis.

Logiquement, malgré la crainte que semblait leur inspirer le réseau des cavernes où devaient se trouver prisonniers Bob Morane et Frank Reeves, le chef des Yétis, après les services que lui avaient rendus les deux explorateurs, ne pouvait refuser de les aider. Quand, un soir, Clairembart eut à nouveau formulé sa demande alors qu'ils étaient assis devant le feu, dans la grotte commune, Jéroboam se tourna vers quelques-uns de ses familiers, accroupis à peu de distance, et entama avec eux un conciliabule animé auquel, malgré leur connaissance fragmentaire du langage des Yétis, ni Clairembart ni Ballantine ne comprenaient grand-chose.

Ce conciliabule prit fin cependant et, Jéroboam, se tournant vers Bill et le savant, dit de cette façon hachée caractérisant le langage de sa race :

— Montrer chemin à vous. Jusqu'à caverne pleine d'eau. Au-delà, grand danger. Sobor !… Sobor !…

Maintenant, Bill et l'archéologue savaient avec précision que ce mot « Sobor » voulait effectivement dire « interdit », et ils jugèrent inutile de vouloir persuader le chef des Yétis de les accompagner au-delà de cette « caverne pleine d'eau » dont il venait de parler. Sans doute s'agissait-il là d'un lac souterrain qu'il fallait franchir avant d'atteindre l'endroit où Bob et Frank étaient retenus prisonniers. Que Jéroboam les conduise jusqu'aux rives de ce lac, et ils verraient à faire le reste, en dépit de tous les dangers que cela pouvait comporter. Tout leur paraissait préférable à cette inaction inquiète à laquelle ils se trouvaient condamnés depuis des jours.

— Bien, dit Clairembart à l'adresse de Jéroboam. Vous nous conduire – il était forcé d'employer le même langage, simplifié à l'extrême, que son hôte – jusqu'à caverne pleine d'eau et attendre nous là… Quand nous pouvoir partir ?…

Jéroboam ne marqua pas la moindre hésitation.

— Nous partir tout de suite, répondit-il.

Pourtant, Clairembart et Bill savaient qu'une telle expédition demandait une sérieuse préparation, que – comme l'affirmait Ballantine d'une façon imagée – l'on ne pouvait s'embarquer sans « biscuits ». La nuit ne serait pas de trop pour réunir le matériel nécessaire, matériel qui, s'il était réduit, devait cependant être choisi avec un soin particulier, de façon à ce que l'on pût faire face à toute éventualité.

— Nous partir demain, décida Clairembart.

En lui-même il se demandait, tout comme Bill d'ailleurs, où allait les mener cette expédition de secours. Comme le chapeau sans fond du prestidigitateur, le plateau de Leng était loin d'avoir livré tous ses secrets. Pourtant, il ne s'agissait plus maintenant, pour Clairembart et Ballantine, en tentant de percer ces secrets, d'un acte presque gratuit comme l'était la recherche d'une hypothétique cité souterraine, mais au contraire de faire recouvrer leur liberté, peut-être même de sauver la vie, à deux hommes, leurs semblables, que l'amitié, une de ces amitiés indestructibles comme on n'en rencontre peu, leur rendait encore plus chers.

*

* *

Ce fut le lendemain, comme l'avait décidé le professeur Clairembart, que l'expédition s'était enfoncée dans les entrailles du roc. En plus de Jéroboam – dont le vrai nom était Huruh – dix Yétis mâles accompagnaient les deux Européens, portant les bagages et la provision de torches résineuses nécessaires à un voyage de plusieurs jours à travers les cavernes.

Après avoir quitté la vaste grotte servant de salle commune à la tribu, la petite troupe, Jéroboam en tête, s'était engagée dans un étroit couloir à la voûte basse obligeant les Hommes des Neiges à marcher pliés en deux en prenant appui sur leurs mains à demi fermées, à la façon des singes anthropoïdes. Bientôt cependant, la galerie en question s'élargit, la voûte s'éleva et l'avance devint plus aisée.

Durant près de dix heures, les explorateurs et leurs guides avancèrent ainsi, se contentant seulement de rares haltes. Parfois, une seconde galerie venait s'embrancher à celle qu'ils suivaient, mais aucune hésitation cependant ne semblait s'emparer de Jéroboam, qui continuait sa route comme si, et il devait en être ainsi, le chemin lui était familier.

Pour Clairembart et Bill, peu habitués qu'ils étaient à la vie cavernicole, cette longue marche dans les entrailles du sol, sans que rien – vol de chauve-souris, fuite de reptile – ne vint en troubler la monotonie, avait quelque chose d'hallucinant avec ces ombres dansantes – leurs propres ombres et celles de leurs gigantesques commensaux – projetées sur les murailles humides et brillant de salpêtre.

Au fur et à mesure de la progression, la galerie allait sans cesse en s'élargissant. Elle avait acquis une largeur de vingt mètres, sur autant de haut quand, soudain, en avant des explorateurs, une forme gigantesque et imprécise s'était dressée. Bill et l'archéologue, qui marchaient à la hauteur de Jéroboam, s'étaient arrêtés interdits, braquant leurs armes vers l'effrayante silhouette qui, debout au centre de la galerie, élevait à dix mètres du sol une tête colossale, dans laquelle brillaient deux yeux fixes, larges chacun comme une assiette.

Le monstre, dont la masse devait être égale à celle de vingt Yétis, demeurait cependant étrangement immobile, comme pétrifié sous les lumières dansantes des torches.

# Chapitre XV

La crainte d'Aristide Clairembart et de Bill Ballantine – crainte qui ne semblait d'ailleurs pas partagée par les Yétis – avait été de courte durée, car ils n'avaient pas tardé à se rendre compte que le monstre qui se dressait devant eux n'était rien d'autre qu'une statue gigantesque, aux formes primitives et dont la tête massive était surmontée par une tiare en forme de pain de sucre tronqué. Dans son visage aux traits frustes, rongé par toutes les lèpres de la pierre, deux grands morceaux de quartz ronds, soigneusement polis et figurant les yeux, se trouvaient encastrés. Les oreilles, aux lobes collés, étaient étrangement étirées vers le bas. Les bras n'étaient pas séparés du tronc et se repliaient sur le ventre, les mains jointes comme pour une prière. Les jambes, courtes et arquées, s'emmanchaient à des pieds énormes.

Braquant une puissante torche électrique, le professeur Clairembart s'était approché du géant de pierre et s'était mis à l'inspecter soigneusement. Parfois, une exclamation lui échappait.

— Fantastique !… Incroyable !…

Ou encore :

— Cela ne ressemble en rien à ce qu'il m'a été donné de voir jusqu'à présent, si ce n'est aux statues de l'île de Pâques, et encore…

Lentement, il promenait ses doigts sur le socle du roc, comme s'il voulait y faire apparaître davantage quelques inscriptions cabalistiques presque complètement effacées par les siècles.

Comme cette inspection admirative menaçait de s'éterniser, Bill Ballantine jugea opportun de rappeler le savant à la réalité. Il lui posa donc la main sur l'épaule, en disant :

— Continuons notre chemin, professeur…

Le vieil archéologue se retourna brusquement vers Ballantine, comme si quelque bête venimeuse l'avait piqué.

— Mais tu ne te rends donc pas compte, Bill ! Nous sommes peut-être en présence d'un dieu adoré jadis par les Uighurs, ou de l'effigie d'un des derniers rois de Mu…

— C'est possible, fit l'Écossais avec indifférence, mais cela ne doit pas nous faire oublier que Bob et Frank attendent peut-être la délivrance dans des conditions pénibles, que leur vie peut dépendre de la célérité que nous mettrons à voler à leur secours…

La fébrilité qui s'était emparée d'Aristide Clairembart tomba tout à coup. Le vieux savant baissa la tête, comme un enfant pris en faute.

— Tu as raison, Bill, dit-il. Nos amis avant tout. Les Uighurs et Mu viendront plus tard. Reprenons notre route…

La petite troupe, hommes et Yétis, se remit en marche le long du large couloir dont les parois s'ornèrent bientôt de bas-reliefs sur lesquels Clairembart ne pouvait s'empêcher de jeter de rapides coups d'œil au passage.

Au bout d'une nouvelle demi-heure de marche, une lumière verdâtre apparut à l'extrémité de la galerie qui, tout à coup, déboucha dans une salle vaste comme cent cathédrales et dont les parois et la voûte elles-mêmes irradiaient cette lumière verdâtre, assez intense, aperçue tout à l'heure.

— La lumière éternelle dont, croit-on, les Égyptiens possédaient le secret, murmura Clairembart, et avant eux sans doute les Atlantes et les Muvians… Il devait s'agir là d'une moisissure phosphorescente que, peut-être, les Anciens parvenaient à cultiver. Au cours des âges, ces minuscules cryptogames ont continué à se reproduire et à proliférer.

Mais ce qui devait surtout retenir l'attention des explorateurs, ce furent ces ruines occupant toute la surface de la caverne, ruines groupées de façon à dessiner des rues et des places. Murs de pierre lisse ou ornés de sculptures, de dessins ésotériques en partie effacés. Nulle part, on ne voyait trace de toits. Peut-être ces derniers n'avaient-ils jamais existé, puisque l'énigmatique cité se trouvait enclose à l'intérieur d'une grotte ; peut-être, faits d'une matière périssable, s'étaient-ils effondrés et effrités au cours des temps. Les murailles étaient, elles-aussi, recouvertes de moisissures

phosphorescentes, dont la lumière donnait à l'ensemble un aspect irréel, quasi fantomatique.

À la suite de Jéroboam et des autres Yétis – qui ne marquaient aucune crainte – Clairembart et Bill s'avancèrent à travers les rues de la cité souterraine. Parfois, il leur fallait contourner laborieusement des décombres provenant de murs écroulés ou franchir des crevasses béantes fendillant le sol de la caverne. Par endroits, sur de petites places rondes, de grandes statues, semblables à celle érigée dans la galerie, peu avant l'entrée de la grande salle, s'élevaient sur des socles monolithiques. Au passage, les explorateurs purent admirer les colonnades épaisses de ce qui avait été un temple ou un palais, maintenant ruiné. Partout, taillés à même le roc par les artistes anciens, des monstres apparaissaient, la plupart zoomorphes : démons griffus, gorgones apocalyptiques, mi-poulpe mi-sirènes, stryges aux ailes membraneuses, au bec de ptérodactyles, serpents aux têtes multiples, chacune différente, chacune plus hideuse que sa voisine, créatures inclassables, aux formes insolites, sorties semblait-il de quelque mythologie extra-terrestre.

Tout en continuant à avancer, Jéroboam expliquait à Clairembart et à Bill que d'autres cités semblables existaient, auxquelles on accédait par des couloirs identiques à celui qu'ils avaient emprunté tout à l'heure.

Bill et Clairembart connaissaient à présent la signification de ces carrés que Jéroboam avait tracé dans le second cercle, quand il avait, au début de leur séjour chez les Hommes des Neiges, dessiné le plan des cavernes.

La joie de Clairembart, à la vue des trésors archéologiques qu'il côtoyait, ne connaissait plus de bornes. Il faisait songer à un enfant qui possède enfin un jouet longtemps désiré. À tout moment, le vieillard se mettait à gambader en poussant des exclamations de joie.

— Lobsang Rabang n'a pas menti, disait-il avec émerveillement. La cité de Leng existe, et nous venons de la découvrir… La cité de Leng ! La capitale des derniers Uighurs. Te rends-tu compte, Bill ?… Te rends-tu compte ?…

À tout bout de champ, il s’arrêtait pour étudier une sculpture, tenter de déchiffrer un quelconque hiéroglyphe, mais Ballantine l’entraînait sans cesse en disant :

— Songez à Bob et à Frank, professeur. La cité de Leng, ce sera pour plus tard…

À chacune de ces remarques, Clairembart s’arrachait à sa contemplation du moment pour, quelques instants plus tard, se pencher sur une nouvelle sculpture, un nouvel hiéroglyphe.

La petite troupe parvint ainsi à l’extrémité de la vaste salle, à un endroit où s’amorçait une nouvelle galerie dans laquelle, toujours sous la conduite de Jéroboam-Huruh, elle s’engagea.

*

* *

Durant plusieurs heures encore, hommes et Yétis avaient cheminé dans les entrailles du roc, suivant d’interminables galeries où, partout, l’on pouvait relever des vestiges anciens. Par moments, ces galeries se révélaient aussi hautes de voûte que des cathédrales ; en d’autres moments, elles s’abaissaient au point que les Hommes des Neiges, en raison de leur haute stature et de leur masse, devaient avancer en rampant, tandis que Bill et le savant progressaient courbés en deux.

Ils finirent par déboucher dans une grotte assez spacieuse, dont le fond s’étranglait sur une courte distance en un bref couloir fermé par un éboulis d’énormes rochers. Comme aucun autre couloir – à part celui par lequel la petite troupe y avait accédé – ne débouchait dans la grotte, il semblait bien que la route fût définitivement barrée.

Pourtant, tendant sa main monstrueuse, Huruh désigna l’éboulis, pour dire :

— Caverne pleine d’eau là derrière…

Le professeur Clairembart considéra l’éboulis avec perplexité.

— Comment atteindre caverne pleine d’eau ? interrogea-t-il finalement.

Le chef des Yétis ne répondit pas. Il se contenta de se tourner vers les autres Hommes des Neiges et de leur lancer un ordre. Les

géants s’avancèrent alors et, s’étageant le long de l’éboulis, se mirent en devoir d’en déblayer le sommet. Ils travaillaient rapidement, suivant et se passant de main en main des blocs de rocher que plusieurs hommes, en unissant leurs forces, seraient à peine parvenus à ébranler. Ils travaillèrent ainsi pendant près d’une demi-heure. Au fur et à mesure, les blocs étaient rangés contre la muraille, au bas de l’éboulis et, bientôt, au sommet de ce dernier, une ouverture béa, dans laquelle, hommes et Yétis s’engagèrent en rampant.

Au bout d’un moment, ils débouchèrent de l’autre côté de l’éboulis, où la galerie se continuait. Bill et Clairembart se rendirent alors compte que, sans la collaboration des Hommes des Neiges, ils n’auraient pu, malgré toute la vigueur de l’Écossais, franchir le barrage de rochers défiant les forces humaines.

Pendant quelques minutes à peine, les deux hommes et leurs gigantesques compagnons progressèrent encore. Puis, comme on atteignait un coude du couloir, Huruh ordonna d’éteindre les torches. Quand il eut été obéi, il fallut progresser d’une dizaine de mètres dans des ténèbres presque totales pour, passé le coude de la galerie, s’arrêter soudain sur un nouvel ordre d’Huruh.

Quelques secondes durant, les voyageurs demeurèrent immobiles dans le noir. Ensuite, leurs yeux s’accoutumant à l’obscurité, ils purent distinguer des formes, surtout qu’assez loin devant eux brillaient de lointaines lumières qui, tout d’abord, n’avaient pas frappé leurs rétines.

Pour peu que le savant et Ballantine pouvaient en juger, ils se trouvaient sur un étroit promontoire dominant une spacieuse caverne au fond occupé par un lac dont les eaux calmes et noires étaient moirées par le reflet des lumières allumées sur l’autre rive. Cette rive fort éloignée, pouvait difficilement être détaillée mais, à la couleur des lumières et à leur fixité, on pouvait déduire cependant qu’elles étaient dues à l’électricité.

Tirant une paire de jumelles de son sac, Bill Ballantine les braqua sur l’autre rive, et il put alors distinguer d’assez nombreuses silhouettes d’hommes qui s’affairaient à la lueur de lampes accrochées aux parois. Parmi ces hommes, il crut reconnaître

plusieurs militaires armés. L'Écossais passa les jumelles à Clairembart, en disant :

— J'ai l'impression qu'il y a là-bas des travailleurs gardés par des soldats. Qu'en pensez-vous, professeur ?

Le vieil archéologue, après avoir soigneusement réglé à sa vue les jumelles, regarda longuement. Finalement, il laissa retomber l'instrument et hocha la tête.

— Je crois que tu as raison, Bill. Il doit s'agir là de prisonniers que l'on force à travailler comme des forçats…

Les deux hommes échangèrent un long regard, dans lequel passait une commune pensée. Une pensée que Bill formula.

— Croyez-vous réellement que Bob et Frank pourraient se trouver parmi ces captifs, professeur ?

Aristide Clairembart eut un geste vague.

— C'est possible, Bill. Pour en être sûr, il faudrait aller se rendre compte de plus près…

La décision de Ballantine fut vite prise.

— Je vais aller y voir, professeur. Vous allez demeurer ici avec Jéroboam et les Yétis et attendrez mon retour…

Le savant ne tenta pas de protester. Il savait que l'un d'eux devait demeurer auprès des Hommes des Neiges pour empêcher ces derniers, en cas d'absence trop prolongée de leur part, de rebrousser chemin. Et Bill qui était le plus jeune, le plus vigoureux, serait mieux à même de mener à bien cette reconnaissance.

Ballantine avait déposé sa carabine et son sac et, à l'aide de sa torche électrique, dont il avait soigneusement voilé la lumière, il entreprit de reconnaître les environs. Rapidement, il découvrit que le pourtour de la caverne était garni d'épais blocs de rocher contre lesquels venaient clapoter les eaux du lac. En se glissant parmi ces rochers, il serait sans doute possible de contourner ce lac et, ainsi, parvenir sur l'autre rive sans être contraint d'entrer dans l'eau glacée.

Sans attendre, Bill, sa lampe électrique, au phare toujours voilé, accrochée à un bouton de sa veste, s'était avancé entre les blocs.

— Surtout, sois prudent, Bill lui lança à mi-voix Clairembart.

— Ne craignez rien, professeur. Dans deux ou trois heures, suivant les difficultés du parcours, je serai de retour. Tout ce que je vous demande, c'est de faire patienter Jéroboam et les autres Yétis…

Se glissant de bloc en bloc, il s'éloigna rapidement et, bientôt, le reflet de sa lampe se perdit dans les ténèbres.

Durant plus d'une heure, l'Écossais devait ainsi progresser le long du lac. Si, parfois, le chemin qu'il suivait était difficile, il ne devait cependant jamais se révéler périlleux. À présent, d'où il se trouvait, il pouvait aisément, à l'aide des jumelles qu'il avait emportées, détailler ce qui se passait au fond de la caverne. Il pouvait détailler chaque travailleur, chaque garde, distinguer aussi l'entrée des galeries débouchant dans la salle. Il percevait nettement le bruit des pelles et des pioches frappant le rocher, et aussi le bourdonnement des moteurs de plusieurs bulldozers qui écartaient, avec une patience de fourmis géantes, les plus gros quartiers de roc.

« On dirait que l'on a fait sauter toute cette partie de la caverne, sans doute pour l'agrandir là où elle n'était pas remplie d'eau, songea l'Écossais. À présent, on est en train de déblayer… »

Soudain, il sursauta, car deux hommes venaient d'entrer dans le champ de vision de ses jumelles. Deux hommes qui se tenaient un peu à l'écart des autres travailleurs et que, en dépit de la faible lumière régnant à cet endroit, il reconnut aussitôt. Il s'agissait de Morane et de Frank Reeves, et ceux-ci, malgré l'état de forçats auquel ils étaient réduits, paraissaient en parfaite santé.

La surprise et la joie faillirent arracher un hurlement à Ballantine, mais il se contint heureusement et, sa lampe éteinte évitant de faire le moindre bruit, il recommença à se glisser de roc en roc, en direction de Bob et de Frank qui, d'après ce qu'il avait pu en juger, parlaient entre eux à voix basse.

Bill Ballantine avait atteint maintenant le fond de la caverne, et il ne se trouvait plus qu'à une vingtaine de mètres de ses amis quand, soudain, ayant jeté un bref regard entre deux blocs, il s'immobilisa. Un garde, la mitraillette en sautoir, s'approchait des deux prisonniers, qui continuaient à converser à voix basse.

D’où il se trouvait, Bill put entendre la voix du soldat, qui disait à l’adresse du Français et de l’Américain :

— Vous pas parler… Travailler, chiens d’Occidentaux…

Bill entendit également Bob qui répondait, sur un ton badin :

— On se reposait un peu, l’ami…

— Chiens d’Occidentaux pas besoin se reposer, jeta encore l’Asiatique. Eux travailler, eux toujours travailler pour Empire Asiate. Travailler jusqu’à la mort…

— Eh, minute ! rétorquait Bob. Nous commençons mon ami et moi, à en avoir assez d’être sans cesse houspillés et traités comme des esclaves. Nous sommes des hommes comme vous après tout…

Avec rage, le garde avait frappé le sol du pied.

— Occidentaux pas hommes. Eux chiens… Eux esclaves… Eux travailler jusqu’à la mort.

Du canon de sa mitraillette, le soldat avait alors frappé Morane au visage et, pendant un moment, Ballantine crut que son ami allait, au risque de recevoir une rafale de balles en plein corps, frapper la brute de sa pioche. Mais Frank, prévenant ce geste, réussit à l’en empêcher, tandis qu’à voix basse il prononçait, à l’adresse du Français, des paroles sans doute lénifiantes.

Pendant tout ce temps, Bill s’était, mètre par mètre, rapproché encore du groupe formé par ses amis et le garde. Il était tout près, tapi derrière un énorme quartier de basalte, quand il entendit le soldat éclater de rire, pour dire encore :

— Occidentaux couards. Eux se coucher devant intrépides soldats de l’Empire Asiate. Eux justes bons à travailler comme esclaves…

Ballantine avait alors perçu les ricanements de la brute qui s’éloignait, puis Bob qui lançait entre ses lèvres serrées :

— Va… Avant longtemps, j’aurai bien trouvé le moyen de te faire rentrer toutes tes dents dans la gorge…

C’est alors que Bill avait parlé, juste assez haut pour se faire entendre des deux captifs, et d’eux seuls.

— Vous ne vous trompez pas, commandant, avait-il murmuré. Ce moment-là n’est plus très éloigné maintenant…

# Chapitre XVI

Lorsque Bob Morane et Frank Reeves avaient entendu les paroles prononcées par Ballantine, ils étaient demeurés un instant interdits, comme n'en pouvant croire leurs oreilles. Ils avaient l'impression d'être témoins de quelque sorcellerie. En effet, comment leur ami eut-il pu se trouver là, dans ces Cavernes d'Acier farouchement défendues, si ce n'était par magie ?

Frank Reeves, le premier, retrouva son sang-froid. Faisant mine de se courber sur sa pelle, il se tourna vers le rocher derrière lequel se dissimulait l'Écossais et fit sur un ton de surprise :

— Bill… Comment êtes-vous arrivé là ?

— Trop long à vous raconter, Frank, dit à nouveau la voix de Ballantine. Tâchez seulement d'attirer à nouveau le garde de ce côté. Je me charge du reste…

Morane avait, lui aussi, repris contact avec la réalité, et il réagit aussitôt aux recommandations de Ballantine. Engageant le fer de sa pioche sous le rocher, il fit mine de peser sur le manche, tout en criant :

— Garde ! Venez voir… Venez voir…

Le soldat asiate de tout à l'heure s'approcha à pas lents en braquant sa mitraillette. Le mécontentement se lisait sur son visage jaune, à la bouche cruelle.

— Que se passe-t-il ? demande-t-il. Pourquoi me dérangez-vous encore ?

— Là, fit Morane en continuant à peser de toutes ses forces sur le manche de la pioche. De l'or…

Il savait que parfois, après une explosion, on découvrait des objets d'or très anciens parmi les décombres, et c'était la raison pour laquelle il avait choisi ce subterfuge.

Déjà, la cupidité brillait dans les yeux du soldat. Il se baissa pour regarder à l'endroit où Bob avait engagé le fer de sa pioche.

— Où voyez-vous de l'or ? interrogea-t-il. Je ne…

Il n'eut guère le temps d'achever. Un avant-bras musculeux, auquel s'emmanchait une main large comme le fer d'une hache de bourreau, émergea de derrière le rocher. À la façon d'un couperet, la main frappa de son tranchant la nuque du garde, qui s'écroula, inconscient, pour être aussitôt attiré à l'abri du roc.

Tout cela s'était passé si rapidement que, Morane et Frank Reeves se tenant un peu à l'écart des autres travailleurs, personne n'avait pu se rendre compte de rien. Bob et l'Américain étaient allés rejoindre Ballantine derrière le rocher et, en un tournemain, le garde avait été ligoté et bâillonné. Bob s'empara de sa mitraillette et Frank de son revolver.

— Il ne nous reste plus qu'à faire ce que tu nous commanderas, Bill, souffla Morane en se tournant vers l'Écossais.

— Suivez-moi sans faire de bruit, répondit Bill.

Ballantine en tête, ils se glissèrent de rocher en rocher, pour atteindre le bord du lac qu'ils se mirent à longer en se dissimulant de leur mieux, empruntant en sens inverse le chemin suivi tout à l'heure par l'Écossais.

Au fond d'eux-mêmes, Bob Morane et Frank Reeves se sentaient envahis par une allégresse toujours plus grande. Quelques minutes plus tôt, ils étaient prisonniers dans ces Cavernes d'Acier, sans espoir semblait-il de pouvoir en sortir un jour autrement que pour mourir. Puis, soudain, sans que rien ne puisse expliquer sa présence, Bill était survenu tel un ange sauveur, pour les arracher aux griffes de leurs ennemis. Pourtant, ils devinaient que ce n'était pas le moment de questionner leur compagnon, le moindre retard pouvant ruiner leur tentative. Aussi, évitant toujours de faire le moindre bruit, continuaient-ils à suivre Bill qui, ayant allumé sa torche électrique et en ayant voilé la lumière, les entraînait rapidement, en se dissimulant parmi les rochers, le long de la caverne.

Ils avaient franchi un peu plus de la moitié du chemin parcouru tout à l'heure en sens inverse par Ballantine quand, derrière eux, le silence fut rompu net par un violent bourdonnement de sonnerie.

— L'alarme ! fit Morane. Notre fuite est découverte…

— Profitons de notre avance, fit Ballantine. Avant qu'ils aient retrouvé nos traces, nous serons en sécurité.

Ce fut sans encombre qu'ils atteignirent le promontoire où les attendaient le professeur Clairembart et les Yétis. Tout de suite, à leur haute stature et à leurs silhouettes simiesques, Morane reconnut les alliés de Bill et du savant.

— Les Hommes des Neiges ! fit-il avec un sursaut dans lequel la crainte et la surprise se mêlaient à parts égales.

Le Français se tourna vers Bill et Clairembart et continua :

— Vous venez probablement de nous sauver la vie, mes amis, et Frank et moi vous en vouons une reconnaissance sans bornes. Pourtant, tout cela nous semble tenir du prodige. J'espère que vous voudrez bien nous expliquer…

— Pas encore, répondit Ballantine qui observait le lac à la jumelle. Il y a un fameux remue-ménage là-bas. Des canots ont été mis à l'eau et l'on a commencé à fouiller la caverne à l'aide de puissants projecteurs. Tôt ou tard, nos ennemis viendront de ce côté et nous n'avons pas de temps à perdre si nous voulons leur échapper…

Reconnaissant la justesse de la remarque de leur ami, Bob Morane et Frank Reeves firent taire leur curiosité, pour suivre leurs sauveurs dans la galerie menant à l'éboulis. Ce fut seulement quand celui-ci fut franchi que des torches, provenant de la réserve emportée initialement par l'expédition de secours, furent allumées. Alors, les Yétis, commandés par Huruh, entreprirent de refermer le passage ouvert précédemment au sommet de l'éboulis, en entassant les énormes quartiers de roc descendus tout à l'heure. Bientôt, l'ouverture fut à nouveau close, et les blocs étaient à ce point énormes que personne n'aurait pu croire que deux hommes aient pu les déplacer pour passer. Il était donc probable, sinon certain, que les soldats de Kuo-Ho-Tchan arrêteraient leurs recherches au pied de l'éboulis, sans supposer un seul instant que les deux fuyards, réduits à leurs seules forces, aient pu passer au delà…

*
* *

— J’espère que vous voudrez bien nous expliquer à présent…

C’était Morane qui venait de parler. Depuis une demi-heure, la petite troupe, hommes et Yétis, cheminait de caverne en caverne en direction de la cité souterraine, et rien n’indiquait que les soldats de l’Empire Asiate se fussent lancés à sa poursuite. Pour cela, il aurait d’ailleurs fallu qu’ils franchissent l’éboulis, ce qui n’était pas une petite entreprise sans l’aide d’un matériel approprié.

Les fuyards pouvaient donc se considérer momentanément hors de danger. Aussi ce fut sans se faire prier davantage que Ballantine et le professeur Clairembart relatèrent à leurs amis la façon dont ils avaient réussi à faire alliance avec les Hommes des Neiges pour, guidés par ces derniers, gagner plus tard le lac souterrain. Ce fut ensuite au tour de Bob et de Frank de relater les aventures qui leur étaient survenues depuis leur départ du camp de base, un mois auparavant. Ils dirent comment, attirés par la curiosité, ils avaient pénétré à l’intérieur du glacier, comment, l’ouverture s’étant refermée, ils avaient été condamnés à errer dans les Cavernes d’Acier pour, finalement, être capturés. Ils parlèrent du subterfuge employé par eux pour endormir les doutes de Kuo-Ho-Tchan et de leur entrevue avec celui-ci, entrevue au cours de laquelle le Clown de Pékin, croyant les tenir définitivement en son pouvoir, leur avait exposé en détail son plan de conquête du monde.

Quand Bob et Frank eurent fini de parler, le professeur Clairembart émit un grognement désespéré.

— Tout cela m’apparaît sous un jour fort sinistre, dit-il. Si Kuo-Ho-Tchan met ses projets en pratique, et nous ne pouvons douter qu’il le fasse avant longtemps, le monde court un réel danger…

— Encore faut-il que le monde se laisse faire, remarqua Ballantine avec un petit rire chargé d’optimisme. Les nations que Kuo-Ho-Tchan compte attaquer ne sont pas uniquement peuplées de manchots…

Tout en marchant, le professeur Clairembart continuait à garder une expression sévère, que la lueur dansante des torches accentuait

encore.

— Ne nous berçons pas d'illusions, dit-il. L'Empire Asiate possède des réserves quasi illimitées en hommes, et il peut inonder le reste du monde de ses troupes après y avoir semé la terreur à l'aide de ses fusées à statoréacteur stellaire. Si, comme l'a affirmé Kuo-Ho-Tchan, il possède réellement de tels engins…

— En quoi consiste exactement ce statoréacteur stellaire, professeur ? interrogea Frank Reeves.

— C'est un nouveau mode de propulsion, répondit le savant. Jusqu'ici, cela demeurait du domaine de la science-fiction, mais il n'est pas impossible que les savants asiates en aient mené à bien la réalisation. Il s'agit tout simplement d'utiliser l'énergie en réserve dans la haute atmosphère pour propulser les fusées. Tout d'abord, il faudrait que l'engin gagnât par ses propres moyens – c'est-à-dire en usant d'un carburant classique, comme le bore – l'altitude de cent mille mètres environ, pour atteindre la couche d'oxygène mono-atomique. Le statoréacteur stellaire entrerait alors en action. Ce statoréacteur ne serait autre chose qu'une large embouchure destinée à recueillir en masse les atomes libres d'oxygène répandus dans cette partie de la stratosphère. Ces atomes d'oxygène seraient alors mis en contact avec un catalyseur, comme l'oxyde azotique, et entreraient en déflagration pour se précipiter par les tuyères et assurer ainsi la propulsion par réaction de la fusée. L'alimentation des réacteurs devenant de cette façon inépuisable et gratuite, l'engin balistique pourrait atteindre son but à peu de frais. L'emploi de nouvelles matières plastiques ultra-légères et à haute résistance thermique abaisserait encore le coût de telles armes qui, bien entendu, seraient munies d'une tête nucléaire. L'emploi de ce statoréacteur permettrait, pense-t-on, d'atteindre la vitesse de 11.300 kilomètres à l'heure, vitesse de libération qui donnerait à l'homme le moyen de se lancer à la conquête des espaces interplanétaires.

Un long silence succéda aux paroles du savant. Silence troublé seulement par le martèlement des pieds sur le roc et par le grésillement des torches.

— Donc, dit finalement Morane d'une voix sourde, une telle arme permettrait réellement à Kuo-Ho-Tchan de s'assurer une maîtrise totale au cours de la guerre qu'il compte déclencher. En possession d'un engin balistique relativement peu coûteux, il pourrait, en quelques jours, changer en déserts radio-actifs les pays attaqués…

— Nous ne pouvons en douter, Bob, approuva Clairembart. Voilà pourquoi il nous faut à tout prix quitter ces cavernes pour regagner l'avion et fuir afin d'avertir le monde du danger qui pèse sur lui.

— Kuo-Ho-Tchan ne nous laissera pas partir ainsi, fit remarquer Reeves. Nous sommes au courant de ses secrets, ne l'oublions pas, et il fera tout pour nous empêcher de les divulguer. Le seul atout que nous gardons est que Tchan, ne voyant pas comment nous aurions pu réussir à quitter les Cavernes d'Acier, limite ses recherches à celles-ci. Cela nous donnerait le loisir de prendre le large sans être inquiétés.

— Il est aussi possible, renchérit Morane, que devant notre incompréhensible disparition, Tchan finisse par conclure que nous avons tenté de traverser le lac à la nage, pour nous y noyer…

— Faire des suppositions ne sert à rien, coupa Clairembart. Ce qu'il faut, c'est gagner au plus vite l'endroit où nous avons caché l'avion, pour quitter le plateau de Leng et aller jeter l'alarme parmi les nations…

Bob Morane, Frank Reeves et Bill Ballantine ne pouvaient qu'approuver les paroles de leur compagnon. Comme ils avaient encore des heures à marcher avant d'atteindre la sortie des cavernes, ils pressèrent le pas. Durant tout le reste du trajet souterrain, ils parlèrent peu, et leurs visages demeurèrent empreints de gravité, car ils avaient conscience de la lourde mission qui leur échoyait. Une mission dont dépendait sans doute le sort de toutes les nations libres. Même, au passage, les vestiges millénaires de la cité souterraine, éclairée par la « lumière éternelle », ne devaient pas réussir à les en distraire…

# Chapitre XVII

La traversée des cavernes s'était effectuée en un temps relativement court, tant l'angoisse poussait les explorateurs qui se demandaient si, à l'issue de leur voyage souterrain, ils n'allaient pas se trouver nez à nez avec quelque groupe motorisé envoyé par Kuo-Ho-Tchan. Pourtant, il n'en fut rien. D'après les gardes Yétis sans cesse postés dans les défilés, aucun soldat n'avait tenté de pénétrer sur le territoire des Hommes des Neiges depuis le départ d'Huruh et de ses compagnons.

Ce fut donc en toute quiétude que l'avion put être sorti de sa cachette et tiré jusqu'à un large espace plane, entre deux bois de pins, d'où il pourrait prendre son envol. Le plan de Morane et de ses amis était de gagner au plus vite l'Inde pour, de là, s'envoler sans retard pour Paris, Londres et New York afin d'y jeter l'alarme.

Sans attendre davantage, les quatre voyageurs, après avoir fait leurs adieux à Huruh et à ses guerriers, prirent place à bord de l'appareil qui, les Yétis s'étant écartés au bruit des moteurs, se mit à rouler lentement, en cahotant, le long de la piste improvisée, pour bondir ensuite dans l'air en frôlant les cimes des conifères.

Quand le bimoteur vola en plein ciel, Morane, qui tenait les commandes, poussa un soupir de soulagement.

— Ouf ! fit-il. Pas plus difficile que ça…

Ballantine se mit à rire et parla à son tour.

— Voilà, enfoncé le Kuo-Ho-Tchan !

Mais Frank Reeves qui se trouvait assis, en compagnie d'Aristide Clairembart, au fond du poste de pilotage, ne semblait pas partager la bonne humeur du Français et de l'Écossais.

— Ne nous faisons pas trop d'illusions, mes amis. Tout cela est bien trop beau pour être vrai. Kuo-Ho-Tchan ne nous lâchera pas aussi facilement.

— Frank a raison, approuva Clairembart. Nous emportons avec nous le secret de l'Opération Dents du Tigre, ne l'oublions pas. Si nous révélons aux puissances occidentales ce que nous savons à ce sujet – et nous ne manquerons pas de le faire si on nous en laisse le loisir – Tchan perdra tout le bénéfice de la surprise, et le succès éclair de son agression s'en trouvera gravement compromis. Non, si vous voulez mon avis, nous aurons avant longtemps, des nouvelles de ce sinistre Clown de Pékin…

L'archéologue ne se trompait pas. Tandis que l'appareil dans lequel avaient pris place les fuyards filait de toute la puissance de ses moteurs en direction du sud-ouest, c'est-à-dire vers les hauts sommets de l'Himalaya et les frontières de l'Inde et du Népal, les radars des Cavernes d'Acier, sortis comme les antennes de quelque monstrueux insecte, passaient au crible chaque mètre carré du ciel à des milles à la ronde, pour y repérer infailliblement toute machine volante.

Dans l'avion cependant, le professeur Clairembart remâchait son dépit.

— Voilà bien ma chance, disait-il. Au moment précis où après des années d'enquêtes infructueuses, cette chance justement commençait à me favoriser en me mettant enfin, avec la découverte de la cité de Leng, sur la trace de ce fantomatique Empire de Mu, voilà que, bousculé par les événements, je me trouve dans l'impossibilité de faire la moindre recherche, de procéder au moindre relevé, au moindre déchiffrage. Même pas le loisir de prendre des photos. Quand je pense qu'à deux reprises il m'a fallu traverser la ville souterraine sans pouvoir même m'arrêter pour l'étudier…

Il y avait un tel accent de tristesse – presque de désespoir – dans la voix du savant que Morane ne put s'empêcher de le réconforter par des paroles auxquelles il ne croyait pas lui-même.

— Consolez-vous, professeur. Tôt ou tard, Kuo-Ho-Tchan sera mis hors d'état de nuire. Alors, quand cette partie de l'Asie sera à nouveau accessible aux étrangers, nous pourrons revenir, et rien ne vous empêchera plus alors d'entreprendre une étude approfondie des ruines…

Bob comprenait cependant combien ces prophéties lénifiantes avaient peu de chance de se réaliser un jour, du moins un jour prochain. Avant que le plateau de Leng ne soit à nouveau ouvert aux paisibles chercheurs, bien de l'eau passerait sans doute sous les ponts, une eau charriant la mort et la désolation lâchée sur le monde par l'Empire Asiate et l'homme avide de pouvoir qui le commandait.

— Avions à dix heures, fit sur un ton angoissé la voix de Ballantine.

La nuit approchait – on avait quitté le plateau de Leng vers le milieu de l'après-midi –, et de longues ombres dentelées s'accouplaient aux montagnes, comblant de ténèbres bleues le fond des vallées enneigées. Déjà, au-dessus de l'horizon, sur le ciel qui, rapidement, s'assombrissait, les hautes montagnes de l'Himalaya central hissaient leurs cimes géantes, quand était venu l'avertissement de Bill.

Bob tourna la tête vers la gauche et repéra à son tour les avions. Ils étaient six. Six points brillants qui grossissaient à vue d'œil. Six appareils dans lesquels Morane n'eut aucune peine à reconnaître des *Lung,* chasseurs à réaction ultra-rapides de l'Armée de l'Air asiate. Leurs pilotes devaient avoir aperçu le bimoteur, car ils fonçaient dans sa direction de toute la puissance de leurs réacteurs. En outre, on ne pouvait douter que ces appareils ne fussent là dans le seul but d'intercepter l'avion des fuyards.

— Voilà, comme vous l'avez annoncé, professeur, le Clown de Pékin qui nous donne de ses nouvelles, dit Morane en serrant les mâchoires. Va y avoir du sport avant longtemps…

— Ce ne sera pas du sport, dit Frank Reeves, mais du jeu de massacre. Ils sont beaucoup plus rapides que nous, et armés…

— Beaucoup trop rapides, fit Morane. Peut-être est-ce là notre seule et unique chance de leur échapper.

En lui-même, il ne se cachait pas que cette chance demeurait bien mince. Cependant, il se sentait décidé à la tenter. Les mains tenant fermement les commandes, mais sans être crispé pour cela, il attendit que les *Lung* fussent assez près pour n'avoir pas le temps, en raison de leur grande vitesse, de corriger rapidement leur trajectoire, et encore assez éloignés pour que leur tir, s'ils le

déclenchaient, fût réellement efficace. Alors, Bob fit brusquement plonger le bimoteur vers une vallée qui s'ouvrait devant lui. La manœuvre avait été effectuée avec une telle soudaineté, une telle maîtrise que les Asiates, surpris, ne purent réagir à temps, et les six appareils de chasse, emportés par leur propre vitesse, passèrent, dans un bruit de tôles déchirées au-dessus du bimoteur qui, aussitôt, gagna les ombres propices de la vallée.

— Bien joué, commandant ! s'exclama Ballantine. Les doigts dans le nez que vous les avez eus !…

Morane, lui, ne triompha pas. Il craignait avec raisons ne pouvoir mener longtemps cette petite partie de cache-cache. En dépit de toute son habileté, il ne pouvait espérer échapper toujours aux attaques de ses adversaires. Pilotant un appareil non armé et relativement peu maniable, il finirait par succomber sous les coups des canons à tir rapide. Sa dernière chance de s'en tirer était l'approche de la nuit, à la faveur de laquelle il trouverait peut-être le moyen d'échapper à ses poursuivants.

La vallée dans laquelle Morane avait engagé le bimoteur était courte, et il lui fallut bientôt en sortir. La voix de Ballantine avait à nouveau retenti :

— Avions à trois heures !

Les *Lung,* ayant amorcé un virage, revenaient. Ils étaient heureusement assez loin encore, et Bob eut le temps de se réfugier dans l'ombre d'un canyon, pour reparaître plus loin et disparaître à nouveau. À plusieurs reprises, les pilotes asiates tentèrent bien d'ouvrir le feu, mais leurs obus, tirés de trop loin, ne parvenaient cependant pas à atteindre leur but.

À présent, devant l'efficacité de la tactique qu'il avait adoptée, Morane n'avait plus qu'une pensée : atteindre au plus vite la région des hauts-sommets, maintenant toute proche, pour se glisser entre les pics où les *Lung,* handicapés par leur trop grande rapidité, auraient de la peine à évoluer sans risquer à chaque instant de se fracasser contre les rocs.

Rusant, volant en rase-mottes, profitant de la moindre combe, du moindre accident de terrain pour dissimuler son appareil aux regards de ses poursuivants, Bob réussit à atteindre les premières cimes. Il

s'insinua entre deux d'entre elles, avec les *Lung* dans son sillage. Une nouvelle partie de cache-cache commença entre les géants himalayens, Bob se dérobant sans cesse, dans la nuit presque tout à fait tombée, au détour d'un pic enneigé, ou d'une aiguille rocheuse. L'obscurité, devenant de plus en plus épaisse, se révélait à présent une ennemie aussi redoutable que les chasseurs asiates. À chaque instant, des murailles à pic se dressaient devant le bimoteur et, seules, des manœuvres précises, que Morane pouvait exécuter seulement grâce à sa maîtrise de pilote de chasse, permettaient d'éviter l'impact fatal.

Et, soudain, comme le bimoteur longeait une de ces murailles, un *Lung* jaillit de derrière un pic et fonça, dans le rugissement strident de ses jets.

Bob vit de petites lueurs s'allumer au ras de ses ailes, et il eut juste le temps de redresser son appareil pour échapper aux rafales meurtrières. Le pilote asiate, lui, fut moins heureux. Emporté par la trop grande vitesse de son appareil, il ne put parvenir à redresser à temps celui-ci, qui alla se précipiter contre le rocher. Il y eut un éclatement, et une grande fleur fauve s'ouvrit à flanc de muraille. Une grande fleur fauve aussitôt aspirée par le vide en laissant derrière elle une longue traînée de fumée pâle.

— Un de moins ! hurla Ballantine. Bien manœuvré, commandant !

Les fuyards n'eurent cependant pas le loisir de savourer cette victoire fortuite. Par dessus une crête de glace, un nouveau *Lung* apparut soudain, crachant de toutes ses bouches à feu. Bob, poussé par un réflexe, parvint à faire plonger le bimoteur dans une faille étroite, où il se trouva momentanément en sécurité. Alors seulement, Bill poussa un soupir de soulagement.

— Ouf ! J'ai bien cru que, cette fois, nous étions bons pour le grand boum !…

Un avertissement échappa au professeur Clairembart.

— Le feu !… Là !…

Tous tournèrent la tête pour se rendre compte que le moteur gauche, atteint par un projectile, flambait, laissant échapper une longue traînée de flammes et de fumée.

— Touché ! fit Ballantine. Nous avons été touchés…

Et brusquement, l'Écossais se mit à exhaler sa colère.

La voix de Morane trancha, coupante comme une lame d'épée :

— Tais-toi, Bill. Ce n'est pas le moment de nous exciter, mais de considérer froidement la situation.

Cette situation, le Français s'en rendait compte avec acuité, n'était guère brillante, il s'en fallait de beaucoup. À tout moment, l'un des cinq *Lung* restant en ligne pouvait surgir pour porter l'ultime estocade au blessé.

Dans la nuit, maintenant tout à fait tombée, Morane continuait à piloter le bimoteur entre les pics, n'ayant pour se guider que la blancheur spectrale des glaces et des neiges. Avec la longue traînée de flammes qu'il laissait derrière lui, l'appareil faisait songer à quelque comète à l'agonie et prête à s'abattre.

Contre toute attente, les *Lung* ne se manifestaient plus cependant.

— On dirait qu'ils ont abandonné la poursuite, fit Frank Reeves.

— C'est fort improbable, dit Bob tout en continuant à fixer son attention sur la conduite précaire de l'avion. Ils nous savent touchés. Pourquoi continueraient-ils à courir le risque de se fracasser sur les rocs en nous attaquant encore ? Sans doute nous surveillent-ils de là-haut, guettant notre chute…

« Peut-être n'auront-ils plus à attendre longtemps », pensa le Français. À tout instant en effet, l'appareil pouvait exploser. Seule, la vitesse en rejetant les flammes vers l'arrière, empêchait sans doute que l'incendie ne gagnât les réservoirs.

Bill, ancien aviateur lui-même, avait compris le danger.

— Il nous faut abandonner l'avion, dit-il, sauter en parachutes, sinon nous risquons d'être grillés vifs…

Mais Morane secoua la tête avec un entêtement féroce.

— Sauter au-dessus de ces hauteurs glacées ? Pas question… Nous péririons tous…

— Que proposez-vous, Bob ? interrogea calmement Clairembart.

— Je ne vois qu'une solution, répondit l'interpellé, tenter de sortir de ces montagnes pour poser l'appareil en contrebas, sur quelque champ de neige. Naturellement, nous risquons de périr carbonisés si

l'appareil explose, mais je préfère mourir en essayant de nous sauver. Si l'un de vous n'est pas de mon avis, qu'il le dise…

Personne ne souffla mot. Alors, Bob continua :

— Allez tous trois dans la soute et préparez plusieurs colis avec vivres, tente, armes, vêtements, pharmacie, enfin tout ce dont nous pouvons avoir besoin, et que vous larguerez en même temps qu'un petit traîneau, quand je vous le dirai. Détachez les chiens pour qu'ils puissent se sauver eux aussi. Vous maintiendrez la porte ouverte de force sur ses glissières et, quand j'aurai posé l'appareil et que celui-ci se sera immobilisé, vous sauterez au-dehors et courrez le plus loin possible, pour vous étendre à plat ventre. Je vous suivrai…

— Je ne marche pas, grogna Ballantine. Comme vous demeurerez le dernier dans l'avion, vous serez le plus exposé en cas d'explosion des réservoirs et je…

— Assez, Bill ! coupa Morane avec colère. Je commande ici, et tu vas obéir… Tu m'entends ? Tu vas obéir !

L'Écossais n'insista pas et, sur les talons du professeur Clairembart et de Frank Reeves, il quitta le poste de pilotage pour gagner la soute.

Des gouttes de sueur lui perlant aux tempes, Morane continua à piloter l'avion entre les pics. À tout instant, des obstacles se dressaient devant lui, comme nés soudain de la nuit, et c'était chaque fois grâce à des prodiges d'adresse que le pilote parvenait à les éviter. La sensation que, à tout moment, le bimoteur pouvait éclater comme une gigantesque grenade ajoutait encore à son angoisse.

Cette lutte de l'homme menant sa frêle machine – déjà presque une épave – en un cheminement précaire à travers le dédale des montagnes géantes dura-t-elle des heures…, ou des minutes ? Jamais, Bob ne devait réussir à le préciser. Le temps semblait aboli, étiré, contracté par l'angoisse, par la peur, les heures devenant des minutes ou les minutes des heures. Et, tout à coup, devant l'avion, les pics parurent s'écarter, et il n'y eut plus que la vaste plage bleu sombre du ciel.

« J'en suis sorti ! pensa Morane avec une joie frénétique. J'en suis sorti !… »

Cette première victoire, remportée sur la montagne, ne faisait cependant pas oublier au Français qu'à tout instant l'appareil pouvait exploser. Il lui fallait le poser au plus vite pour l'abandonner aussitôt ensuite car, alors, le feu n'étant plus soufflé vers l'arrière par la vitesse, gagnerait rapidement les réservoirs.

Tout en remuant ces pensées sinistres, Bob avait fait descendre le bimoteur le long des pentes, vers les champs de neige et de glace en contrebas. Champs de neige et de glace au-delà desquels commençaient les zones de forêts et de rizières où vivaient les hommes.

Et, brusquement, en avant de l'appareil, Morane distingua une zone presque plate, et qui lui parut couverte de neige molle.

— Je vais tenter la chance, murmura-t-il. Maintenant, ou il sera trop tard…

Il se tourna en direction de la soute, dont la porte de communication avec le poste de pilotage était demeurée ouverte, et il hurla à l'adresse de ses compagnons :

— Je vais essayer de me poser. Préparez-vous à larguer les colis !

Sans sortir le train d'atterrissage, il descendit parallèlement à la zone couverte de neige molle. Quand il fut prêt à poser l'avion, il hurla à nouveau :

— Larguez !… Larguez !…

Quelques secondes plus tard, la voix de Ballantine lui parvint.

— Tout est largué, commandant !

— Accrochez-vous, cria encore Morane. Je vais me poser. Préparez-vous à vous écarter de l'appareil !

Presque aussitôt, le ventre du bimoteur racla la neige molle, faisant jaillir celle-ci de chaque côté de la carlingue en une double gerbe blanche et poudreuse. Au bout de deux cents mètres d'une glissade sans histoire, l'appareil s'immobilisa en vibrant. Bob entendit alors le claquement du fouet de Ballantine qui chassait les chiens au-dehors. Comme poussé par un ressort, le corps baigné par la sueur froide de la peur, Morane s'arracha à son siège après avoir coupé le contact et bondit dans la soute, que ses amis et les chiens avaient déjà quitté. La porte ouverte, découpant un rectangle

de neige bleutée, l’attirait à la façon d’un aimant. Avec dans son dos la rumeur de l’incendie grondant telle une bête en furie, Bob traversa la carlingue et bondit au-dehors, pour se mettre à courir dans la neige à la façon d’un robot déréglé. Devant lui, il distinguait les silhouettes mobiles de ses compagnons et des chiens. Une seule pensée l’occupait : mettre le plus de distance possible entre l’appareil en feu et lui…

Tout à coup, comme il avait parcouru une centaine de mètres, il y eut derrière lui comme une sorte de monstrueux borborygme. Bob se jeta à plat ventre au moment précis où un souffle brûlant passait sur lui, roussissant le dos de sa veste de cuir. Et, brusquement, soumis à une trop longue tension, ses nerfs le lâchèrent et, le visage enfoui dans la neige pour en chercher la fraîcheur bienfaisante, il se mit à rire longuement d’un rire désaccordé, grinçant, se superposant de sinistre façon aux crépitements du brasier, et qu’il ne parvenait pas à maîtriser…

# Chapitre XVIII

Allongés à l'ombre d'un petit monticule, Morane, Aristide Clairembart, Bill Ballantine et Frank Reeves considéraient maintenant l'épave du bimoteur qui brûlait, projetant sur la neige de larges reflets rougeâtres. Au-dessus, assez haut dans le ciel nocturne, dominant les roulements du feu, les *Lung* passaient et repassaient dans des bruits de métal déchiré.

— Ils viennent s'assurer que nous sommes bien hors de combat, dit Frank Reeves.

Morane hocha la tête.

— Je savais bien qu'ils ne nous lâcheraient pas ainsi. Ils nous ont suivis jusqu'ici, certains de leur victoire. Probablement pensent-ils que nous nous sommes écrasés, sans supposer un seul instant que nous ayons pu échapper à l'explosion de l'appareil. Sans doute nous croient-ils tous carbonisés et vont-ils envoyer le message suivant à leur base : « Mission accomplie. Ennemis détruits ».

— Ennemis détruits, ricana Bill Ballantine. Que ce gros bouffi de Kuo-Ho-Tchan se rassure. Avant longtemps, ces ennemis-là dévoileront ses plans aux autorités occidentales et, quand le Tigre voudra mordre, il y laissera une bonne partie de ses dents.

— Nous n'en sommes pas encore là, fit remarquer le professeur Clairembart. Avant tout, il nous faudra regagner un quelconque endroit civilisé par nos propres moyens. Et nous ne savons même pas si nous ne nous trouvons pas toujours sur le territoire de l'Empire Asiate…

Tous demeurèrent silencieux. S'il en était comme le supposait l'archéologue, ils pouvaient à tout moment tomber sur quelque poste frontière, ou être surpris par une patrouille de montagne, pour être aussitôt arrêtés, voire même exécutés sur place.

Au-dessus d'eux, le bruit des réacteurs décroissait, indiquant que les *Lung* s'éloignaient en direction du nord. Bientôt, seuls les

ronflements de l'incendie troublèrent le silence, et Bob et ses compagnons eurent beau prêter l'oreille, ils ne perçurent plus les sifflements stridents des chasseurs asiates.

— Sans doute ont-ils repris le chemin de leur base, conclut Morane. Ils n'ont en effet aucune raison de s'attarder ici. Il est fort possible que, demain, si nous nous trouvons encore sur le territoire de l'Empire, Kuo-Ho-Tchan dépêche des patrouilles de recherche pour s'assurer que nous avons bien péri mais, quand les patrouilles en question arriveront ici, nous aurons déjà pris le large. Pour l'instant, profitons de la lumière de l'incendie pour récupérer les colis. Ensuite, nous dresserons une tente pour passer la nuit à l'abri du froid. Demain, à l'aube, nous nous mettrons en route en direction du sud…

Il fut fait comme Morane avait dit et, durant trois jours, les quatre hommes et les chiens devaient descendre les pentes gelées, de champs de neige à labyrinthes de séracs, de glaciers à crêtes rocheuses, en direction de la ligne de végétation qu'ils apercevaient en contrebas. Au cours de leur progression, ils inspectaient sans cesse le ciel, dans la crainte d'y voir apparaître des escadrilles de *Lung* lancés à leur recherche, ou de voir déboucher, au sortir d'une combe ou au détour d'un ressaut, une patrouille de soldats asiates.

Vers le milieu du quatrième jour, ils parvinrent à l'extrême limite des champs de neige et, après avoir marché durant deux heures à travers une vaste étendue de rocaille, ils atteignirent la ligne de végétation, marquée par un grand *chorten* de pierre – ces calvaires bouddhistes – près duquel, au haut d'une perche, flottait en une prière perpétuelle récitée par le vent une banderole de tissu portant la devise sacrée *Ome Padme Om* – La Sagesse est dans la Fleur de Lotus.

Au pied du *chorten* s'amorçait une route de campagne assez large et bordée de chaque côté par un petit mur de pierres sèches. Clairembart qui, en même temps que ses compagnons, s'était immobilisé à peu de distance du *chorten,* désigna la route et demanda, à l'adresse de Morane :

— Allons-nous la suivre ou, au contraire, continuer à travers champs ? Nous atteignons une région habitée et n'allons pas tarder

à rencontrer du monde. Si nous nous trouvons encore sur le territoire de l'Empire Asiate, les ennuis ne vont pas tarder à recommencer.

Morane demeura songeur, sans répondre, et Frank Reeves en profita pour glisser :

— Comment pourrions-nous nous trouver encore sur le territoire de l'Empire, puisque nous sommes au sud de l'Himalaya ? Nous devons donc avoir atteint l'Inde, ou le Népal…

— Ou le Bhoutan, enchaîna Morane. À partir du moment où nous avons été attaqués par les *Lung,* je vous l'ai dit déjà, je n'ai plus beaucoup regardé la boussole. J'avais autre chose à faire. Ou je m'orientais et je risquais d'écraser l'avion contre un pic, ou je regardais droit devant moi, à travers le pare-brise, et il me restait une chance de nous garder tous en vie. J'ai agi selon la seconde manière. Dans ce cas, une légère déviation en direction de l'est – et j'ai dû faire pas mal de tours et de détours pour me faufiler entre ces maudites montagnes – peut nous avoir menés au Bhoutan qui, ne l'oubliez pas, fait partie de l'Empire Asiate.

Les quatre amis demeurèrent silencieux, au bord de la route, comme incapables, semblait-il, de prendre une décision.

— Qu'allons-nous faire, Bob ? interrogea finalement Clairembart en se tournant vers Morane.

Le Français désigna la route.

— Suivons ce chemin en nous tenant sur la défensive. En nous cachant, nous risquerions inutilement de nous rendre suspects au cas où nous aurions atteint une contrée n'appartenant pas à l'Empire…

Les quatre fuyards s'avancèrent alors sur la route. Les chiens les suivaient, dételés, car le traîneau avait été abandonné à la limite des neiges et chacun des hommes s'était chargé d'un sac.

Ils marchèrent durant une heure environ. De chaque côté de la route, les *chorten* et les banderoles de prières se faisaient plus nombreux. À flanc de collines, on apercevait les terrasses décoratives des rizières et, un peu partout sur la campagne, des bosquets de rhododendrons éclataient en feux d'artifice rougeoyants.

Soudain, Bill Ballantine, qui marchait en avant, s'immobilisa. Quelqu'un s'approche, dit-il en se tournant vers ses amis.

Un homme s'avançait en effet dans leur direction. C'était un vieillard, vêtu à la mode tibétaine : une longue robe crasseuse serrée à la taille par une ceinture de même tissu que la robe, des bottes de feutre et un bonnet de moine. Dans la main droite, il tenait un moulin à prières qu'il faisait tourner inlassablement, à la façon d'un enfant qui s'amuse avec une crécelle. Quand il fut tout près, Morane et son compagnon purent détailler son visage au teint de vieille pipe culottée, à la peau creusée de mille rides et faisant songer à de la boue séchée, ce visage dans lequel les yeux n'étaient plus que d'étroites fentes, comme s'ils avaient voulu s'effacer, éblouis, devant l'ampleur des paysages contemplés.

Tandis que les voyageurs le considéraient avec circonspection, ne sachant ce qu'il leur apportait, le vieillard avait souri, découvrant le trou noir de sa bouche édentée. Alors, Clairembart lui adressa la parole en une langue à laquelle Bob, Bill et Frank ne comprenaient goutte, et une brève conversation s'engagea. Au bout d'un moment, le savant se tourna vers ses amis, la joie brillant derrière les verres épais de ses lunettes et faisant frémir sa barbiche de chèvre.

— C'est un moine népalais, fit-il d'une voix tremblante d'émotion.

Ballantine eut un sursaut de joie.

— Un moine népalais ? Nous serions donc… ?

— Au Népal, répondit le savant. Ce qui veut dire que nous sommes sauvés…

L'allégresse empoignait les quatre amis et, après les épreuves qu'ils venaient d'endurer, ils se sentaient comme des damnés ayant brusquement accès au paradis. Pourtant, Bob Morane ne se faisait guère trop d'illusions. Si, momentanément, ils échappaient aux entreprises de Kuo-Ho-Tchan, celui-ci, grâce à ses espions, retrouverait vite leurs traces. Alors, où qu'ils fussent, ils auraient à subir sa vengeance. Sans doute même s'arrangerait-il pour ne pas leur laisser le loisir de révéler ses plans à qui que ce fût. Tôt ou tard, Bob le savait, les mâchoires du Tigre se refermeraient, et ses compagnons et lui risquaient fort d'être broyés les premiers.

Fin de la première partie

La suite dans « *Les Dents du Tigre 2 : La Terreur Verte* ».

---

[1] Viande séchée et broyée.